

LE THEATRE DES GRECS,

Par le R. P. BRUMOY, *de la Congrégation de* JESUS.

TOME SIXIÉME.



A PARIS,
Chez CHARLES ROBUSTEL, Libraire, rue du Hurpois.

M. DCCXLIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



TABLE

Des Piéces Contenues dans le Tome VI.



LE THEATRE DES GRECS.



LA PAIX,

COMEDIE D'ARISTOPHANE.

Jouée la 13e année de la guerre du Peloponnese, la premiere de l'Olympiade 90 aux fêtes Dionysiales dans la ville & vers le printems, sous l'Archonte Astyphilus.



Ette piéce est du même genre & sur le même sujet, à peu près, que celle des *Acharniens*; mais elle est encore plus remplie d'énigmes, de metaphores, & de figure de toute espéce. Ces

raiſons & quelques autres ne permettent pas d'en conſidérer tout. Il eſt certains morceaux d'Ariſtophane ſur leſquels il faut paſſer auſſi rapidement que l'hirondelle qui raſe l'eau, ne fuſſent que de pures bouffonneries, dont les alluſions ſont obſcures, ou méritent de n'être pas approfondies. A l'égard de la datte, elle n'eſt pas douteuſe, puiſque le Poëte la fixe lui-même à la 13e année de la guerre du Peloponneſe, tems où les Athéniens, après quelques malheurs conſidérables, devoient en être extrêmement fatigués malgré leur orgueil. M. Sam. Petit ne doit point être écouté, quand il avance ſans preuve que la maniére de compter les années de la guerre du Peloponneſe eſt différente dans Ariſtophane & dans Thucydide. Tous les traits qu'on va voir dans le Poëte concourent avec ceux de l'Hiſtorien à la même époque. Un vers où l'on déſigne un ſpectateur Ionien montre qu'il y avoit des étrangers à ce ſpectacle; & par conſéquent qu'il fut repréſenté aux fêtes Dionyſiales dans la ville.

Miſcellanea.

Le deſſein d'Ariſtophane eſt de dégoûter de plus en plus les Athéniens d'une guerre ruineuſe, & de leur inſpirer l'amour d'une paix, auſſi déſirable pour les vainqueurs que pour les vaincus, après

THUCYD. l. 5.

plusieurs années d'une guerre également funeste aux uns & aux autres, & capable de perdre la Grece entiere.

Il est bon de rappeller le lecteur à un point d'histoire essentiel à la composition de cette Comédie: c'est la mort de Cleon & de Brasidas. Le premier étoit Général pour les Athéniens, & le second pour les Lacédémoniens. L'un & l'autre avoient leurs raisons pour prolonger la guerre. Brasidas homme ambitieux, brave, entreprenant & heureux, trouvoit son compte à se rendre nécessaire. La gloire & le bonheur de ses armes nourrissoient son ambition, & lui faisoient trouver des raisons pour conserver une autorité plus agréable pour lui, qu'utile à sa patrie. Cleon de son côté moins capitaine qu'homme d'intrigue, ne pouvoit mettre bas les armes sans s'exposer, ni consentir à la paix sans se perdre. Les Athéniens auroient eu le loisir d'ouvrir les yeux sur ses violences, & ils ne l'auroient pas épargné. Tous deux furent les victimes de leur passion pour la guerre. Ils furent tués en Thrace dans la journée d'Amphipolis. Cleon fit une retraite mal entendue; Brasidas profita de cette imprudence: mais l'un & l'autre y succomba; le premier dans sa défaite, & le second

dans le sein de la victoire. Ces deux chefs morts à la dixiéme année de la guerre, il n'y avoit plus, ce semble, d'obstacle à la paix : du moins est-ce ainsi qu'en parlent Aristophane dans cette Comédie, & Thucydide au livre 5. En effet, Sparte & Athénes firent leur traité particulier, qui fut la fameuse treve de 50 années. Mais la guerre du Peloponnese ne finit pas pour cela ; elle étoit trop allumée, & son terme n'étoit pas encore venu.

ACTE I.

Deux esclaves & un escarbot monstrueux sont les premiers personnages qui se présentent. Les esclaves s'occupent, en pestant, à nourrir le sale animal des mets qui lui conviennent, & cela par ordre de leur maître qu'ils traitent de vieux fou, d'homme à qui la tête a tourné, & qui s'est mis dans l'esprit d'aller au Ciel monté sur cet animal, comme Bellerophon sur Pegaze. Il y a ici & dans toute la piéce allusion à la Tragédie de Bellerophon d'Euripide, allusion aux Orateurs dont la bouche impure vomit des calomnies, & qui en vivent; allusion aux infamies de Cleon. Que deviner outre cela, ou plutôt pourquoi vouloir devi-

ner ? Tout eſt alluſion : mais peu nous importe que l'énigme ſoit toujours obſcure dans le bas comique qui régne en pluſieurs endroits de cette piéce.

Le maître ſe montre : c'eſt un * vigneron nommé Trygée. Il fait ſa plainte ordinaire à Jupiter ſur la dureté qu'il affecte à laiſſer la Grece s'épuiſer par la guerre. Un des valets, après avoir raconté comment ſon maître avoit penſé ſe rompre le col en voulant eſcalader le Ciel, va doucement l'obſerver, & il l'apperçoit en l'air ſur ſon eſcarbot volant.

En effet, Trygée paroît ſur cette machine comique avec l'air d'un Poëte qui anime & modere ſon Pegaze. Vainement le valet l'appelle à grands cris. Tout ce qu'il en peut tirer, c'eſt que Trygée va ſommer Jupiter d'être plus favorable aux Grecs ; autrement il l'accuſera de trahir la Grece. L'eſclave appelle les enfans de ſon maître : ils accourent, & à la vûe de leur pere enlevé dans les airs, ils tâchent d'arrêter ſon vol : même réponſe aux enfans qu'au valet. Le pere va travailler, dit-il, à leur fortune : mais quelle voiture qu'un eſcarbot ! Trygée leur fait voir qu'ils n'y entendent rien. Il allégue la fa-

* Son nom eſt conforme à ſa profeſſion.

ble d'Esope, qui dit que c'est le seul volatile qui soit allé jusqu'à Jupiter. C'est la fable qu'on peut voir dans la Fontaine *. On y feint que l'aigle ayant surpris *Jeannot lapin* blotti sur le trou d'un escarbot, celui-ci demanda grace à l'aigle, qui sans y avoir égard fit sa proye du lapin : que l'escarbot pour s'en venger précipita deux fois les œufs de l'aigle ; que l'aigle la troisiéme fois ayant déposé ses œufs dans le sein de Jupiter, l'escarbot alla faire tomber une crotte sur la robe du Dieu ; & que Jupiter voulant secouer l'ordure, renversa les œufs sans y penser.

Enfin les enfans de Trygée prient du moins leur pere de ne pas fournir par une chute fatale un sujet de Tragédie à Euripide Il leur dit adieu par une bouffonnerie, & parle ensuite à son Hippogryphe, comme Achille à ses chevaux dans Homere, ou plutôt d'une maniere trop poliçonne, pour croire qu'il ait voulu parodier Homere, comme il fait Euripide. Cependant Trygée se croit arrivé à la demeure de Jupiter. En effet il rencontre Mercure qui commence par le traiter de scélerat, de coquin, de miserable. » Quel » est ton nom, dit-il ensuite » ?

* La Fontaine, fable 30. l'Aigle & l'Escarbot.

TRYGE'E.

Scélerat.

MERCURE.

Ton peuple ?

TRYGE'E.

Coquin.

MERCURE.

Ton pere ?

TRYGE'E.

Miſerable.

MERCURE.

Je te tuerai, ſi tu ne dis ton nom.

TRYGE'E.

Je ſuis Trygée Athmonien *, aſſez bon vigneron, point délateur, & peu friand d'intrigues.

MERCURE.

Que viens-tu faire ici ?

TRYGE'E.

Vous apporter ces morceaux de chair.

Mercure reçoit le préſent, & Trigée ajoute : » Vous voyez que je ne ſuis pas » ſi diable ; faites-moi, je vous prie, par- » ler à Jupiter ». Mercure lui apprend que Jupiter & les Dieux ſont bien loin, qu'ils ont grimpé juſqu'au dernier ſommet du Ciel, que pour lui il eſt reſté pour

* D'Athmone, bourg de l'Attique.

garder le bagage & la vaiſſelle celeſte ; que les Dieux ſe ſont écartés par haine pour les Grecs, & pour ne plus entendre leurs prieres ; qu'ils ont logé à leur place la Guerre comme une Déeſſe, au caprice de laquelle il leur plaît de livrer la Grece ; que la cauſe du courroux des Dieux vient de ce que les Athéniens, maîtres de choiſir la guerre ou la paix, ont préféré la premiere. » Car, dit-il, » ſi les Lacédémoniens avoient le deſſus, » ils s'écrioient, par * Caſtor & Pollux » les Athéniens nous le payeront. Si les » Athéniens, à leur tour, avoient quel- » que avantage, dès qu'ils voyoient » quelque Ambaſſadeur de Lacédémone » arrivé pour parler de paix, par Mi- » nerve ** & Jupiter, diſoient-ils, on » vient nous amuſer : ne le croyons pas ; » ſi nous avons une fois Pyle ***, ils re-

* Serment ordinaire des Lacédémoniens, parce que Caſtor & Pollux étoient de leur pays.

** Serment propre des Athéniens. Les femmes Athéniennes juroient par les deux Déeſſes, c'eſt-à-dire, par Cerès & Proſerpine. On s'eſt trompé quand on a crû que leur ſerment particulier ſe faiſoit par Caſtor & Pollux.

*** Pyle étoit la pomme de diſcorde entre les Athéniens & les Lacédémoniens aſſez voiſins de cette ville. Il faut rappeller ici l'affaire de Demoſthene & de Cleon, dont il eſt tant parlé

» viendront à nous. Tels ſont vos diſ-
» cours : auſſi ne ſçai - je ſi jamais vous
» reverrez la paix ».

TRYGE'E.

Où s'eſt-elle retirée ?

MERCURE, *montrant une caverne.*

La Guerre l'a releguée dans cet antre profond.

TRYGE'E.

Lequel ?

MERCURE.

Celui - ci là - bas : vois - tu les pierres énormes dont elle a fermé l'entrée pour empêcher les Grecs d'en tirer la Paix ?

TRYGE'E.

Dites-moi, je vous prie, quelle eſt la prétention de cette cruelle Divinité ?

MERCURE.

Tout ce que je ſçai, c'eſt qu'elle apporta hier au ſoir un mortier d'une grandeur prodigieuſe.

TRYGE'E.

Hé, que prétend-elle faire de ce mortier ?

MERCURE.

Broyer toutes les villes de la Grece.

dans les *Chevaliers*. Il y eut bien des négociations au ſujet de Pyle. Les Lacédémoniens furent toujours rebutés. THUCYD.

Adieu, je me retire : je l'entens ; quel effroyable fracas !

TRYGE'E.

Ah, malheureux, je ne l'entens que trop ! où fuir ? *

LA GUERRE *avec son mortier.*

Déplorables mortels, que je vais vous faire souffrir !

TRYGE'E.

O Apollon, quel monstre !

LA GUERRE.

O trois, quatre, cinq & dix fois malheureuse Prasie **, te voilà perdue ! (*Elle feint de jetter cette ville dans le mortier ; elle y jette un porreau, d'où le nom de cette ville est tiré.*)

TRYGE'E *aux spectateurs.*

Courage, Messieurs, cela ne nous regarde pas encore. Cette imprécation n'est que pour le pays de Lacédémone.

LA GUERRE.

O Mégare, Mégare, tu vas être pêtrie comme un gâteau ! (*Le monstre jette de l'ail dans le mortier. Mégare étoit fertile en ail. Lacédémone la soutenoit, & c'étoit*

* Il est sur la scene, non plus monté sur son escarbot.

** Petite ville sur la côte de la Laconie, que les Athéniens avoient prise & détruite. THUCYD.

la principale cause de la guerre du Peloponnese. (Voyez les Acharniens.)

TRYGE'E *à part.*

Ciel, que de larmes dans le mortier pour les pauvres Mégariens !

LA GUERRE.

Que tu vas périr d'une maniere horrible, ô fertile Sicile * : ça, qu'on m'apporte du miel Attique, afin que j'en mette une doze. (*Allusion aux pertes des Athéniens.*)

TRYGE'E *à part.*

Doucement, s'il vous plaît : servez-vous d'un autre miel; épargnez l'Attique ; il coûte quatre oboles. (*Jeu de mots malin.*)

LA GUERRE.

Hola, ho, Tintamare.

Κυδοιμός, tumultus.

TINTAMARE.

Que voulez-vous ?

LA GUERRE.

Tu te tiens là oisif & planté comme une perche, coquin. Tiens, voilà pour

* Une partie de la Sicile tenoit pour Lacédémone. Les Athéniens y reçurent un fâcheux échec lorsqu'ils envoyerent des troupes auxiliaires aux Leontins : car il ne s'agit pas ici de la célébre expédition de Syracuse, où ils perdirent une très nombreuse flotte. Cela n'arriva que long-tems après.

toi. (*Elle lui donne un soufflet.*)

TINTAMARE.

Ouf, ce soufflet sent l'ail, (*c'est-à-dire, il fait pleurer, ou il ressemble aux malheurs de Mégare.*

LA GUERRE.

M'apporteras-tu un pilon tout à l'heure?

TINTAMARE.

Ignorez-vous que nous n'en avons point? Nous ne sommes logés ici que d'hier.

LA GUERRE.

Va m'en emprunter un des Athéniens.

TINTAMARE.

J'y vais, puisqu'il le faut. (*à part*) Si je n'en apporte un, malheur à moi.

TRYGÉE *à part.*

Miserables humains, qu'allons-nous faire? Quel affreux péril! Si le pilon vient, voilà les villes en poudre. Ah, Bacchus, puisse-tu rompre le cou au courrier.

LA GUERRE *à Tintamare qui revient.*

Hé bien?

TINTAMARE.

Quoi?

LA GUERRE.

Tu n'apportes rien?

TINTAMARE.

Ma foi, non. Les Athéniens n'ont plus de Pilon ; le corroyeur * est mort.

TRYGÉE *à part.*

O Minerve, quel bonheur, que ce fleau de la Grece ait cessé de vivre avant qu'on nous versât la liqueur qu'on nous prépare !

LA GUERRE.

Cours m'en chercher un à Lacédémone. Iras-tu ou non ?

TINTAMARE.

J'y vole.

LA GUERRE.

Vole & reviens.

TRYGÉE *aux spectateurs.*

Autre danger, Messieurs. Si quelqu'un de nous est initié aux mysteres de Samothrace** , c'est à présent qu'il faut tout de bon prier les Dieux que le courrier se brise les jambes.

TINTAMARE *revenu.*

Ah, quel est mon malheur !

LA GUERRE.

* C'est Cleon, tué vers Amphipolis la 10e. année de la guerre, un an avant cette Comédie. THUCYD. l. 5.

** Aux mysteres de Cerès, d'Hecate & des autres Dieux de Samothrace, vers l'embouchure de l'Hebrus.

Quoi tu n'as encore rien apporté ?

TINTAMARE.

Que voulez-vous ? cet autre fleau de Lacédémone * a eu le même sort que celui d'Athénes.

LA GUERRE.

Comment, scelerat ?

TINTAMARE.

** Vers la Thrace, en allant secourir les alliés.

TRYGÉE *à part.*

O Gemeaux *** Lacédémoniens, quelle fortune pour nous ! Commençons à respirer.

LA GUERRE *à Tintamare.*

Reportes ces vases. Je ferai moi-même un pilon. (*Ils s'en vont.*)

Trygèe délivré de la vûe & de la crainte du monstre s'abandonne à la joye, & anime les Grecs à prévenir la fabrique de ce malheureux Pylon ****, en tâchant de

* Brasidas mort la même année dans la même affaire que Cleon.

** Près d'Amphipolis.

*** Castor & Pollux.

**** Le Poëte paroît entendre par ce nouveau Pilon Alcibiade, qui au commencement de la treziéme année de la guerre du Peloponnese alla à Argos, & y ayant pris des troupes auxiliaires alla à *Patres*, & engagea ceux du

tirer la Paix du fond de la caverne où elle est enfermée. Il appelle à lui les labou-

pays à se fortifier jusqu'à la mer. Il fit plusieurs préparatifs contre les Lacédémoniens. THUCYD. *l.* 5. Comme il est souvent parlé de ce grand homme dans ARISTOPHANE; il ne sera pas hors de propos d'en dire ici quelque chose. J'emprunterai de PLUTARQUE la maniére dont il se retira chez les Lacédémoniens au tems de la fameuse expédition de Syracuse. Se voyant accusé d'impiété & rappellé, il envoya » demander aux Lacédémoniens un sauf-con» duit & liberté de pouvoir aller & demeurer » en leur pays, promettant qu'il leur feroit » plus de service & de profit étant leur ami, » qu'il ne leur avoit fait de dommage étant » leur ennemi. Les Lacédémoniens le lui oc» troyerent & le reçurent bien volontiers en » leur ville, là où sitôt qu'il fut arrivé il fit » d'entrée trois choses. La premiere ce fut qu'à » son instigation les Lacédémoniens qui au» paravant délayoient & attendoient, se réso» lurent de secourir promptement les Syracu» sains; & y envoyerent pour Capitaine Gylip» pus, afin de rompre les forces que les Athé» niens y avoient envoyées. La seconde chose, » qu'il leur fit en la Grece même commencer » la guerre aux Athéniens. La troisiéme, & cel» le qui fut de plus grande importance, ce fut » qu'il leur conseilla de fortifier dedans le ter» ritoire même d'Attique la ville de Decelée: » ce qui consuma & mit au bas la puissance » d'Athénes autant & plus que nulle autre cho» se. Et s'il étoit bien venu & bien estimé en

reurs, les gens de marché, les artiſans;

» Sparte par les ſervices qu'il leur faiſoit en pu-
» blic, il ne gagnoit pas moins la bonne grace
» & la bienveillance des particuliers en privé
» par ſa maniere de vivre à la Laconienne, tel-
» lement que ceux qui lui voyoient le poil raſé
» juſqu'au cuir, & ſe baigner en eau froide,
» manger du pain bis, & humer du brouet noir,
» euſſent douté, ou pour mieux dire n'euſſent
» jamais pû croire qu'un tel perſonnage eût ja-
» mais tenu de cuiſine en ſa maiſon, ni que ja-
» mais il eût regardé ſeulement un parfumeur,
» ou touché un vêtement tiſſu en la ville de Mi-
» let. Car entre les autres artifices & habiletés
» dont il étoit plein, celle-là, comme l'on dit,
» en étoit une par laquelle il prenoit plus les
» hommes, c'eſt qu'il ſe conformoit totalement
» à leurs mœurs, & à leurs façons de faire, &
» prenoit entierement leur maniere de vivre.
» ſe transformant en toutes ſortes de figures
» plus légerement que le cameleon ». Au
lieu de pourſuivre ſon chemin à Athénes où il
étoit appellé pour rendre compte de ſa conduite,
il ſe cacha à Thurie, & fut reconnu par quel-
qu'un qui lui demanda s'il ne ſe fioit pas en la
juſtice de ſon pays, » Oui bien, dit-il, s'il étoit
» queſtion de toute autre choſe; mais de ma vie
» je ne m'en fierois pas à ma propre mere, de
» peur que par mégarde elle ne mît la fève
» noire en croyant mettre la blanche. . . . &
» depuis quand il entendit que le peuple d'Athé-
» nes l'avoit par contumace condamné à mou-
» rir, & je leur ferai, dit-il, bien ſentir que je
» ſuis encore en vie ». il leur tint parole. Nous
verrons dans un autre endroit ſon retour à
Athenes.

les Athéniens, * les étrangers & les Insulaires alliés pour l'aider à ébranler avec des cordes les pierres qui ferment l'entrée de la caverne. Le Chœur en effet accourt. Il est composé de laboureurs & de vignerons d'Athmone, comme Trygée, qu'ils nomment leur chef. Ce qu'il y a ici de bizarre, c'est qu'on ne conçoit pas trop bien le lieu de la Scêne. On l'a vû à Athmone d'abord, puis en l'air, & dans le Ciel; puis je ne sçai plus où, si ce n'est qu'on suppose Trygée descendu vers le rocher, & par conséquent sur la terre. Le Chœur invite tous les Grecs à le suivre, & il offre ses services à Trygée pour le seconder dans sa glorieuse entreprise.

AMYOT *a traduit fidèlement ces mots (le poil rasé jusqu'au cuir.) Mais il me paroît qu'il y a ici contradiction ou faute dans le texte Grec. Car* PLUTARQUE *nous assure lui-même en plusieurs endroits, que suivant la Loi de Licurgue les Lacédémoniens laissoient croître leurs cheveux & leur barbe. Alcibiade devoit donc en user de même. Une négation rétablie donneroit un sens convenable, à sçavoir qu'Alcibiade avoit laissé croître sa barbe. Je ne donne pas cette conjecture pour regle.*

* Ce mot d'étrangers & d'insulaires fait voir qu'ils assistoient à cette piéce dans le tems qu'ils apportoient leur tribut, & que par conséquent elle fut jouée aux fêtes Dionysiales vers le printems, & dans la ville.

ACTE II.

Trygée & le Chœur font un grand jeu de Théâtre. Car le vigneron qui voit la Scêne rempli de gens que la joye tumultueuſe fait triompher au nom de la Paix, leur impoſe ſilence tant qu'il peut, dans la crainte qu'ils ne reveillent le monſtre de la Guerre qui n'eſt pas loin. Les autres de leur côté ne ſçauroient retenir leur allegreſſe, ni s'empêcher de marquer combien l'eſpoir ſeul de la Paix, quoiqu'éloignée, a de charmes pour eux. „ Modérez du moins vos tranſports, dit „ le vigneron, tandis que votre bonheur „ eſt encore incertain. Si nous recou- „ vrons une fois la Paix, alors vous „ pourrez tant qu'il vous plaira, ſauter, „ danſer, baller, dormir, jouer, ban- „ queter, faire les Sybarites, & crier à „ pleine tête, vive la joye „.

Il eſt ici parlé, & très-ſouvent ailleurs, d'un jeu dont il ne ſera pas mal de dire un mot en paſſant. Nous n'avons point de terme pour l'exprimer. C'eſt le *Cottabus* *. Il conſiſtoit, ou ſimplement à jetter du vin en l'air, deſorte qu'il retom-

* κοτταβίζειν *Cottabo ludere.* Voy. SUIDAS.

bât avec bruit dans le vase, ou à fixer en terre un bâton sur l'extrémité duquel on mettoit des balances, & au dessous de chaque plat deux vases pleins d'eau avec une figure d'airain en dedans. Les Joueurs avec une coupe jettoient de loin du vin dans la balance, & s'ils étoient assez adroits pour y en répandre la plus grande partie, de maniere que la balance penchât & allât frapper la petite statue d'airain, ils gagnoient la gageure, ou plutôt du son plus ou moins grand que rendoit le plat de la balance, ils tiroient des conséquences pour ou contre leurs amours. C'étoit un jeu de festin & de joye. Aristophane en parle dans les *Acharniens*, & ailleurs. Il m'a paru suffisant d'en dire ici un mot. Je fais la même chose de quelques autres usages dont Aristophane fait souvent mention, & qu'il suffit d'expliquer une fois pour toutes en rendant compte de quelqu'une des Comédies.

Le Chœur porte tous ses souhaits vers le tems où renaîtront ces plaisirs, si pourtant il peut le revoir, depuis tant d'années qu'il a passées à souffrir, à coucher sur la dure, & à vivre plus durement que Phormion*. C'étoit un Capitaine qui

* PAUSAN. *in Attic.*

avoit gagné deux batailles navales ſur les Lacédémoniens. Il menoit une vie fort auſtére. Ce même Chœur composé de laboureurs & de vignerons ſe plaint de ſe voir dépérir à force de fréquenter le Lycée, lieu où les Athéniens faiſoient l'exercice militaire en tems de guerre. Il ſe livre donc à la conduite de Trygée prêt à lui obéir en tout pour obtenir la Paix; & Trygée ne ſonge qu'à ſoulever cet amas de pierres qui retient la Paix captive. Cette allégorie eſt tout-à-fait ingenieuſe; & elle étoit fort agréable à ceux qui ſe voyoient dans l'interét préſent de ſoupirer après cette Paix, ſçachant bien (ce que nous ignorons) quelles étoient ces pierres, c'eſt-à-dire, ceux qui s'oppoſoient à l'accommodement & à la pacification de la Grece.

Mercure revient, mais en Dieu menaçant. » Hé que prétends tu faire miſérable, dit-il à Trygée? *Rien de mal*, répond celui-ci; mais ſeulement ce que » fit Cilicon ».*

* C'étoit une réponſe qui étoit paſſée en proverbe. Car Cilicon voulant livrer l'Iſle de Milet aux ennemis de l'Etat, & interrogé ſur ce qu'il alloit faire (lorſqu'il fut ſurpris) répondit froidement, *point de mal.* Il livra en effet l'Iſle: puis s'étant retiré chez les ennemis à Samos,

„ Tu es mort, reprend Mercure. Try-„ gée répond qu'il n'a pas fait sa provi-„ sion pour le voyage „. Réponse conforme aux usages d'alors. Il prie, il cajole Mercure, il le fait souvenir des viandes qu'il a eu soin de lui apporter, & Mercure en bon Exempt laisse entendre qu'il est homme à composer. Le Chœur lui fait tant de prieres, tant de belles promesses, tant de caresses qu'il ne peut presque y résister. Mais ce n'est pas parler encore assez-clairement pour Mercure. Il dit un bon mot en passant. C'est que Trygée lui faisant appercevoir que le Chœur l'honore avec plus de soin que jamais: „Oui, dit-il, car ils sont „ plus voleurs que jamais „. On l'adoucit en lui insinuant que le Soleil Dieu des Perses * ne souhaiteroit rien tant que la perte des Grecs qui sacrifioient aux autres Dieux, afin d'avoir tous les sacrifices

comme il alloit acheter des viandes, & que le boucher lui demandoit par où il vouloit qu'on en coupât, il étendit la main, & le boucher la lui coupa. Le terme de Cilicon pour signifier *traître* devint proverbe, aussi bien que le mot *rien de mal*. Trygée avec sa rusticité plaisante s'en sert tout simplement pour dire qu'il alloit faire une action surprenante, & tirer la paix de son antre.

* Les Perses étoient charmés de voir des Grecs s'entre-détruire dans la guerre du Peloponnese.

pour lui. Trygée vient enfin au fait pour gagner Mercure. Il lui donne une coupe d'or. Le Dieu avoue ſon foible, ſe rend, & veut même être complice de l'entrepriſe; il commence avec eux les libations qu'ils jugent néceſſaires. Chacun forme des imprécations & des vœux * conformes à ſes inclinations, vœux ſinguliers, imprécations ſatyriques. Car on ſouhaite, par exemple, que quiconque veut la guerre ait le ſort de Cleonyme. Il étoit malheureux en guerre, & taxé de lâcheté. Cette eſpéce de ſacrifice fait alluſion au préſage que conçut ** Meleſippe Ambaſſadeur de Lacédémone à Athénes. N'ayant pû rien gagner ſur les Athéniens dès le commencement de la guerre du Peloponneſe, apparemment pour faire révoquer le cruel décret porté contre les Mégariens, il dit en quittant les frontieres de l'Attique ces paroles trop vérifiées dans la ſuite, *ce jour, ce triſte jour enfantera bien des maux pour toute la Grece*. Ariſtophane retourne ces mêmes paroles dans un ſens contraire; & pronoſtique que ce jour ſera pour les

*Contre ceux qui voudroient commander les armées comme avoit fait Cleon, & comme le faiſoit actuellement Alcibiade.

** Voyez le SCHOLIASTE.

Grecs le commencement d'un bonheur durable.

Après cette cérémonie tous ayant lié leurs cordes à une énorme pierre, s'animent à la mouvoir avec de grands efforts: mais en vain. » Ah, dit Trygée, tous ne » tirent pas également. Vous vous en re- » pentirez, ô Béotiens ». Il donne là un coup de langue à ceux de Béotie, comme à des peuples ennemis de la paix, & du bien commun de la Grece. Il en donne un autre à Lamachus en ces termes. » Hélas nous n'avançons point. O La- » machus que votre oisiveté nous fait de » tort! Hé que nous sert cet épouventail » que vous portez? » Il entend sa Gorgone ou son plumail de casque *. Lamachus quoique si souvent maltraité par Aristophane, se comporta très-bien depuis dans l'expédition de Sicile, où il commanda avec Nicias & Alcibiade. Il y fut tué dans un combat. Mercure dit aussi son mot sur les Argiens **, comme s'ils eussent été des obstacles à la paix, se

* Lamachus est encore raillé dans les Acharniens, comme on l'a vû ci-devant.

** La treiziéme année de la guerre du Peloponnese, ceux d'Argos étoient aux prises avec les Epidauriens, & ils avoient mille Athéniens avec eux. THUCYD. *l.* 5.

moquant des pertes de la Grece, abusant des négociations, & changeant de parti suivant leurs intérêts. En effet n'étant que peu séparés de la Laconie, on les voyoit sécher de dépit, ou triompher de joye à la vûe des biens ou des maux publics. Du reste ils étoient tantôt pour Athénes, tantôt pour Lacédémone, toujours prêts à varier, ce qui rendit toujours leur alliance suspecte. Il y parut après la tréve entre Sparte & Athénes. Car ils prêtérent l'oreille aux sollicitations de Corinthe & firent mine de remuer. Mais il semble aussi, par la maniere dont parle Aristophane, qu'à la treziéme année de la guerre le desir de la paix commençoit à fixer leur inquiétude naturelle. Le Poëte fait enfin entendre en cette ingenieuse Scéne que les Lacédémoniens travailloient de bonne foi pour la paix, non que leurs chefs fussent las de la guerre, mais parce que l'Etat souffroit de l'interruption du commerce & des arts. Il ajoute que les Mégariens font aussi quelques efforts, contraints qu'ils sont par la faim qui les dévore. C'est qu'ils ne pouvoient guéres vivre que du commerce avec Athénes, ainsi que nous l'avons observé ailleurs. Au reste le sel de toute cette allégorie qui est très-fine, consiste

consiste dans la situation & le jeu de Théatre où l'on suppose tous ces peuples qui tirent bien ou mal, de gré ou de force, à gauche ou à droite, sérieusement ou par feinte, les cordes attachées à la pierre qui empêche la Paix de sortir de sa grotte.

Comme Trygée voit que l'on avance peu, il redouble ses exhortations. Le Chœur s'encourage par de nouveaux cris. Mais il arrive toujours, comme dit fort bien Trygée, que les uns tirent en haut, & les autres en bas. Il en veut encore aux Mégariens comme aux premiers autheurs de tout le mal, seuls capables d'avoir empoisonné la Paix avec leur air. A l'égard des Athéniens il les prie de se tenir en repos. Aussi-bien ne s'occupent-ils qu'à juger du matin au soir. Il ne leur demande, pour concourir au grand-œuvre de la Paix, que de se reculer un peu vers la mer, c'est-à-dire, ou de ne faire la guerre qu'aux Perses, ou de ne pas s'obstiner à étendre leurs frontieres sur la terre.

Le Chœur désespérant de venir à bout de son entreprise à force de travailleurs, se détermine à se passer de tout secours, C'est à nous autres laboureurs, dit-il à exécuter un si grand projet. Ils mettent

aussi-tôt la main à l'œuvre, & Mercure dit que tout en va mieux depuis qu'ils sont seuls à s'en méler. Voilà donc tous les bras des laboureurs & des vignerons occupés à tirer de plus belle, & le succès suit bientôt leur ardeur. On conviendra que ces jeux de Théatre politiques & allégoriques sont une sorte de Comédie à part.

ACTE III.

La Paix sort de la grotte. Trygée l'adore comme une Déesse. Elle paroît accompagnée de deux femmes qui prennent leur nom de la Fécondité & de la Beauté, compagnes inséparables de la Paix. Ce sont des personnages muets. Trygée est si transporté de joye qu'il ne sçait quel compliment leur faire. Les termes lui manquent. Chose peu étonnante, dit-il, puisque tout m'a manqué depuis qu'on est en armes.

Mercure en comparant la Paix à la Guerre, dit que celle-ci sent l'ail *, au lieu que celle-là ne respire que les amusemens, la joye, les fêtes, les douces poësies de Sophocle, ou les vers legers ** d'Euripide. Trygée l'arrête à ce dernier

* Allusion aux guerriers grands mangeurs d'ail.

** Cette expression est satyrique.

mot. Elle n'aime pas, dit-il un poëte de Barreau & de chicane. C'eſt une plaiſanterie ſur les fréquentes conteſtations qui ſe trouvent dans les Tragédies d'Euripide, que Quintilien jugeoit en effet très-propres à former les Orateurs à l'éloquence du Barreau. » Regardez, re-» prend Mercure, la charmante union » des villes reconciliées. Regardez plûtôt » les ſpectateurs, dit Trygée, vous li-» rez leurs emplois dans leurs yeux ». Sur cela ils ſe montrent du doigt le faiſeur de faulx, qui ſe mocque du faiſeur de javelines, & ainſi du reſte. Nous avons déja obſervé plus d'une fois des morceaux d'Ariſtophane où l'on déſigne les ſpectateurs préſens. Ces traits imprévûs étoient ordinairement vifs & intéreſſans. On en trouvera encore un grand nombre de même eſpéce. C'étoit un reſte de la Comédie promenée ſur le chariot de Theſpis, où l'on brocardoit quiconque avoit le malheur de ſe rencontrer en chemin, & de mériter des brocards.

Mercure renvoye les laboureurs à leurs champs avec ordre de laiſſer les armes, & de reprendre les inſtrumens de leur travail. »Heureuſe paix, s'écrie le Chœur, » jour déſirable aux gens de bien! avec » quels tranſports je reverrai mes vignes,

„ & les figuiers que je plantai dans ma „ jeunesse ! Que je les embrasserai volon- „ tiers après une si longue séparation ! „*

Trygée est d'avis qu'avant qu'on se retire on témoigne une reconnoissance publique à la Paix qui a procuré tant de biens. L'Hymne du Chœur est aussi élégante & aussi gracieuse que l'exhortation de Trygée. Tous demandent à Mercure pourquoi cette aimable Déesse a été si long-tems cachée & ignorée d'eux. „ Ah „ n'oubliez jamais ce que je vais vous di- „ re, ô trop heureux laboureurs, (s'é- „ crie le Dieu.) Sçavez-vous ce qui „ vous avoit ravi la Paix ? Le voici. L'exil „ de Phidias en fut la premiere cause, „ & ensuite Périclès. Car comme il crai- „ gnoit le même sort, & qu'il vous con- „ noissoit esprits chatouilleux, il com- „ mença à brouiller la ville. Il souffla l'é- „ tincelle du décret Mégarien qui pro- „ duisit tout l'incendie. De là cette épais- „ se fumée qui a tant fait pleurer la Grece. Ces paroles sont remarquables : mais il

* Cet endroit marque qu'il y avoit encore des laboureurs & des vignerons retirés à Athénes, & qui depuis plusieurs années n'avoient pû revoir leurs champs à cause des incursions des ennemis. On a vû la même chose dans l'Acte II. *des Acharniens.*

ſeroit difficile de démêler comment l'éxil de Phidias fut la premiere cauſe de la guerre du Péloponnèſe, ſi l'on ne diſoit tout ſimplement avec Ariſtophane que Phidias étant attaché à Périclès, ce Général ſe crut attaqué lui-même dans la perſonne de Phidias qu'il aimoit à cauſe de ſon talent extraordinaire. En effet le récit de Plutarque confirme cette interprétation. „ Phidias, dit-il *, avoit en„ trepris de faire l'image de Pallas, & „ étant ami de Périclès avoit fort grand „ crédit envers lui. Cela ſuſcita l'envie de „ quelques malveillans, leſquels voulant „ ſonder quel jugement le peuple feroit „ de Périclès, attirerent Ménon l'un des „ ouvriers qui travailloit ſous Phidias, „ & le firent venir ſur la place requerir au „ peuple ſûreté publique pour pouvoir „ déclarer & accuſer Phidias d'aucuns „ crimes par lui commis. Le peuple reçut „ ſon indice, & fut ſon accuſation ouie „ en pleine aſſemblée du peuple ſur la „ place, où ne fut faite aucune accuſa„ tion de larcin, parce que Phidias par „ le conſeil & l'avis de Périclès avoit tel„ lement appoſé & appliqué l'or en la „ compoſition de l'image dès le commen-

* PLUTARQUE D'AMYOT dans Periclès

„ cement, qu'on le pouvoit ôter tout & le
„ péser: ce que Périclès allegua adonc aux
„ accusateurs, leur disant qu'ils le pesas-
„ sent. Mais la gloire de ses ouvrages lui
„ suscita cette envie, pour autant même-
„ ment qu'ayant engravé sur l'écu de la
„ Déesse la bataille des Amazones, il
„ avoit entaillé son portrait au naturel
„ sous le personnage d'un vieillard chauve
„ qui leve une grosse pierre à deux mains,
„ & y avoit aussi fait la portraiture de Pé-
„ riclès fort belle après le naturel, qui
„ combattoit contre une Amazone, en
„ tel geste que sa main haussant une jave-
„ line au devant du visage de Périclès par
„ un singulier artifice semble vouloir ca-
„ cher & couvrir cette similitude, laquel-
„ le néanmoins se découvre & se montre
„ d'un côté & d'autre. Si, fut Phidias
„ mis en prison où il mourut de maladie,
„ ou bien du poison que ses ennemis lui
„ préparérent, comme aucuns disent,
„ pour faire davantage soupçonner &
„ calomnier Périclès ". L'accusateur fut
même récompensé. Philochorus dit que
cette statue étoit d'or & d'yvoire, que
Périclès présidoit à l'ouvrage, que Phi-
dias ayant retiré un peu d'or de dessus les
serpens de l'Egide fut suspect de larcin,
qu'il fut exilé, qu'il se retira en Elide

pour y faire un Jupiter Olympien, & que cette affaire arriva sous l'Archonte Theodore sept ans avant la guerre du Péloponnèse. A la vérité Thucydide n'en dit rien. Mais Aristophane parle suivant les bruits populaires vrais ou faux, & il datte de cette affaire de Phidias les défiances de Périclès qui lui firent prendre le dessein d'occuper Athènes par des Guerres au dehors, afin de gouverner au dedans sans danger & en se rendant nécessaire. Une marque toutefois qu'on l'attaquoit dans la personne de Phidias, & qu'on vouloit aller jusqu'à lui par dégrès, c'est que peu après on accusa * Aspasie sa maîtresse ou sa femme par le même motif.

Trygée & le Chœur font un jeu de mots sur l'accord de la Paix avec Phidias, comme si l'une avoit été éxilée avec l'autre ; & Mercure continuant sa narration, dit que les villes Greques se revoltérent contre Athènes en partie à l'instigation des Lacédémoniens, en partie par haine & par envie de ne plus payer le tribut ; que les Athéniens, malgré la foule des pauvres laboureurs qui se retiroient dans la ville, se laissérent dupper par les Ora-

* PLUTARQUE là même.

cles, & aidérent les habitans des campagnes à chasser la Paix à coups de fourche & à force * de clameurs : que la Paix sortit malgré elle non sans tourner la tête du côté de l'Attique qu'elle aimoit ; qu'envain elle s'y étoit remontrée quelquefois ; que les alliés animoient les riches à la guerre en les berçant de folles espérances toujours bien reçûes : car Athènes (ajoute-t-il) réduite à la derniére extrêmité est toujours prête à goûter le mets exquis de la flatterie. Les étrangers charmés de ces divisions fermoient la bouche avec l'or à ceux qui causoient vos maux ; & vous autres ne voyiez pas que la Gréce dépérissoit. L'autheur de cette décadence a été le corroyeur. * *

Trygée interrompt Mercure pour dire qu'il ne faut pas médire d'un mort. „ Car ce Cleon est vôtre, dit-il à Mer„ cure * * * ; & il n'est plus à nous, grace „ au Ciel. Tout ce qu'il a fait de mal „ retombe sur vous „. Le vigneron est étonné de voir que la Paix ne dît mot. Sa surprise vient un peu tard. Mais Mercure répond qu'elle ne dira rien aux specta-

* ARISTOPHANE peint ici très-finement une Republique irritée qui soufflle le feu de la discorde.

* * Cleon.

* * * Mercure conduisoit les morts aux enfers.

teurs, parce que sa colére dure encore. Cependant comme on voudroit avoir quelque mot consolant de sa part, le Dieu consent à l'interroger à l'oreille, & il se fait son truchement. Elle se plaint, dit-il, de ce que vous l'avez rebutée après l'affaire de Pyle*. Nous avons mal fait, dit Trygée. Mais que voulez vous? Notre esprit étoit environné de peaux**. Mercure continue d'interroger la Paix. Il lui demande quels amis elle avoit. Trygée répond pour elle, qu'elle n'en avoit pas de plus affectionné que Cléonyme; raillerie sanglante sur la lâcheté de cet Athénien; & afin qu'on n'en doute pas, ce passage est expliqué par un autre suivant, qui dit que ce Cléonyme a l'ame bonne, qu'il ne ressemble pas à son pere, & qu'il met armes bas dans le combat.

La Paix à son tour interroge tout bas Mercure sur ceux qui dominent dans les assemblées du peuple d'Athènes. Hyperbolus y peut tout répond-on. Elle secoue la tête, & ce geste en dit assez. Hyperbolus, comme on l'a dit, étoit un

* Quand Cléon rebuta les Ambassadeurs Lacédémoniens au sujet des troupes interceptées dans l'Isle de Sphacterie. Voïez *les Chevaliers*.

** A cause de Cléon le Corroyeur qui menoit le peuple à son grè.

méchant homme, & de baſſe naiſſance, qui je ne ſçai comment avoit trouvé le ſecret de gagner le peuple, & d'être auſſi ſcélérat que Cléon, pour être ſuivi de pareils ſucceſſeurs. Plutarque après Thucydide & Cicéron en parle très-mal. Il eſt bon d'obſerver que le choix de Cléon, d'Hyperbolus & de pareils adminiſtrateurs tirés de la lie du peuple, venoit moins de la prévention du peuple Athénien pour leur mérite, (car ils en avoient une ſorte,) que de la jalouſie contre les nobles, & de l'envie d'avoir des appuis dans des perſonnes du bas étage. Le beau, c'eſt qu'à chaque interrogation Trygée excuſe tant qu'il peut Athènes, par exemple au ſujet d'Hyperbolus il dit nettement. » Hé bien nous ne nous en ſervirons plus. Mais le peuple ſe voyant » nud & miſérable, a voulu s'en faire un » manteau ». Hé quel avantage le peuple en retiroit-il, dit la Paix par la bouche de Mercure. » Trygée répond que » comme Hyperbolus eſt faiſeur de lanternes, il aidoit les Athéniens qui ne » voyoient goutte dans leurs affaires à y » voir un peu plus clair ». Peut-on rien dire de plus foudroyant contre un particulier & contre l'Etat ?

Ne quittons pas cettte Scène. » Ah,

» dit Mercure, quelles queſtions me fait
» la Paix ! Ce que fait Sophocle depuis
» qu'elle a quitté l'Attique ? Elle parle
» d'un tems bien éloigné. Ce qu'il fait ?
» répond-on, il eſt devenu auſſi avare &
» auſſi intéreſſé que le Poëte Simonide ».
Cela eſt dit d'une maniere plus fine,
mais que nous n'entendrions plus. Voilà le
génie d'Ariſtophane. Il a loué Sophocle
ailleurs; il le maltraite ici. Pure jalouſie
de bel eſprit; & d'ailleurs les Poëtes comiques
étoient ſur le pied de ne pas épargner
leurs meilleurs amis. Encore falloit-il
rire avec le public de ce qu'ils diſoient.
Auſſi voit-on que leurs railleries
ne portoient pas coup, du moins pluſieurs.
Cléon ne ceſſa pas d'être puiſſant,
& de commander les armées, pour avoir
été joué à la Comédie, & Euripide ne
perdit rien de ſa réputation pour tous les
traits qu'Ariſtophane affecta de lancer ſur
lui à tout propos.

La Paix demande des nouvelles du
Poëte comique Cratinus. On lui dit qu'il
eſt mort dans le tems que les Lacédémoniens
preſſoient Athènes, & que la douleur
de voir un de ſes tonneaux* briſé lui
avoit ôté la vie. Cratinus étoit buveur

* Vaiſſeaux pour le vin autres que les nôtres.

comme Eſchyle ſon modéle, du reſte auſſi hardi & auſſi cauſtique qu'Ariſtophane.

Mercure donne à Trygée une des ſuivantes de la Paix en mariage, & il lui ordonne de mener cette autre femme ou la Déeſſe au Sénat. Trygée veut s'en retourner chez lui ſur ſon eſcarbot. Mais il a diſparu; & on lui dit qu'il n'a qu'à ſuivre la Paix pour arriver ſûrement chez lui. Il appelle donc les trois Déeſſes *, & s'en va à leur ſuite.

On voit alors le Chœur s'avancer, & parler aux ſpectateurs. Après avoir ſouhaité un heureux voyage aux Divinités, & exhorté Trygée à ne pas ſe laiſſer voler, choſe qui arrive ſouvent au Théatre**, il porte la parole au Parterre, & ayant dit qu'un Poëte comique qui ſe louë mérite d'être puni par les Licteurs, il ajoute que ſi quelqu'un mérite d'être loué c'eſt Ariſtophane. Ce tour eſt rare pour ſe louer impunément. Il ſe donne en effet les violons: mais il nous inſtruit en même tems du goût des Comédiens d'alors. » Notre Poëte, dit le Chœur, » eſt d'autant plus digne d'éloge, qu'il a

* ὦ κύριαι. Il y en avoit donc pluſieurs. Le texte fait voir qu'elles étoient trois.

** Alluſion à quelques vols faits à la Comédie.

» banni de son Théatre le bas comique ; » point de gueux sur la Scéne, point » d'Hercules voraces, point d'esclaves » battus de coups à étrivieres, & qui se » demandent compte de leurs payes *. » Il a sçû écarter toutes ces bassesses, & » relevant la Comédie, il l'a animée de » grands sentimens, & embellie de vers » nobles. Ses plaisanteries n'ont rien de » rustique, & il ne s'amuse pas à berner » des misérables, ou à railler des femmes. » Nouvel Alcide, il s'arme d'une massue » & ose attaquer le Cerbere d'Athènes ». C'est Cléon dont on fait ici une peinture affreuse, & peu susceptible de traduction. Aristophane badine aussi sur ce qu'il étoit chauve. C'est tout le mal qu'il dit de lui-même : mais en revanche il tombe à plomb sur quelques Poëtes tragiques peu estimés, tels que Morsimus & Melanthius. Il est remarquable qu'Aristophane qui se vante par tout de son courage à attaquer Cléon un des plus puissans Républicains qui fut jamais, ne se glorifie en aucun endroit d'avoir atterré Socrate : d'où je tire deux conclusions ; la premiere est que nous avons rehaussé Socrate, nous autres postérité : mais qu'après

* Sujets ou Scènes des mauvais Poëtes.

tout de ſon tems ce n'étoit qu'un Philoſophe, objet des traits ſatyriques de Cratinus & des comiques ſes Confreres. La ſeconde eſt que la Comédie des *Nuées* n'a pas véritablement été la cauſe prochaine de l'envie des Athéniens contre Socrate, & moins encore de ſa mort. Je ſuis toutefois fort éloigné de croire avec quelques-uns que cite Madame Dacier *, » qu'Ariſtophane fût le bon ami de Socrate, & qu'il ne fit cette Comédie que » pour faite rire, ſans aucun deſſein » de le choquer. . . . . Cela eſt ridicule en tout ».

ACTE IV.

» Ah qu'on a de peine (dit Trygée à ſon valet) quand il faut approcher des » Dieux! Je ſuis tout briſé du voyage ** » Que vous me ſembliez petits vous autres quand j'etois en l'air! Vous paroiſſiez bien méchans du haut du Ciel. » Mais c'eſt pis encore à qui vous voit de » près ». Voilà un aſſez bon trait contre les Athéniens. Le valet ſe réjouit de voir ſon maître de retour, & il lui demande ce qu'il a vû dans ſon voyage. » Rien, dit

* Préface ſur Plutus & les Nuées.
** Aux Spectateurs.

» Trygée, si ce n'est deux ou trois esprits
» égarés qui cherchoient des Dithyram-
» bes » c'est-à-dire des vers ampoullés *.
C'est l'idée d'Horace ** sur les Poëtes
qui se perdent dans les nuës, ou plutôt
c'est l'idée naturelle qu'Aristophane a
rendu sensible.

Est-il vrai, (dit le valet) que nous serons Astres après la mort? Rien de plus vrai, (répond le Maître.) Sur cela il montre une constellation, & il badine sur un Poëte qui en avoit pris le nom, pour l'avoir mise au commencement d'un Poëme. Il plaisante aussi sur les étoiles qui brillent le plus, en disant qu'elles reviennent du bal avec leurs lanternes. Il y avoit apparemment là-dessous quelque allusion cachée. Après ce badinage il donne ordre à son valet de tout préparer pour ses nôces, de conduire au bain celle des suivantes de la Paix qu'il se destine pour femme, & de se presser, parce qu'il doit présenter l'autre, ou la Paix, au Sénat.

On le félicite dans une courte Scène. On lui raméne sa Déesse dans une autre. Il demande dans une troisiéme aux spectateurs, qui veut se charger de conduire

* Du goût de ceux des Dithyrambes.

** *Nubes & inania captat.* HORAT.

l'autre compagne de la Paix. On fait des allusions caustiques. Pour passer légèrement (comme l'on doit) sur bien des choses, il suffit de dire que Trygée fait sa harrangue au Sénat, où il taxe les Juges d'avarice. Il reçoit les félicitations du Chœur, & se félicite lui-même d'avoir délivré le peuple de mille maux & des attentats d'Hyperbolus, en ramenant la Paix.

Il s'agit à présent de faire un sacrifice à cette Divinité récemment revenue à Athènes. Trygée & le Chœur délibérent comiquement sur le choix de la victime. On se détermine à prendre une brebis, afin d'en imiter la douceur. Le valet va chercher la brebis, & préparer l'Autel. On le prie de se presser de peur que le Parasite Chæris joueur de flûte ne vienne prendre sa part du sacrifice. L'Esclave revenu, on commence la cérémonie, non sans beaucoup d'allusions & de plaisanteries dont ce n'est pas ici le lieu. L'on vient ensuite aux invocations, & l'on prie la Paix de ne pas imiter les Femmes Coquettes. On la conjure de répandre sur les Grecs l'esprit d'union & de concorde avec l'oubli du passé, de verser l'abondance sur les campagnes, & de ramener à Athènes les Anguilles de

Copaye *. On finit ces prieres par un trait contre plusieurs Parasites que l'on nomme.

Trygée refuse d'égorger lui-même la victime, » parce que, dit-il, la Paix » n'aime pas le sang ». On allume le feu sacré. Sur ces entrefaites un homme s'en vient d'un air fier & arrogant. On le prend pour un Prophéte. C'est bien pis ; dit Trygée, c'est Hiéroclès. Cet homme étoit une espéce de Devin d'Eubée, & comme ceux d'Eubée étoient opposés à la Paix, il les répréfente ici tels qu'ils sont. On fait d'abord semblant de ne pas le voir. Mais Hiéroclès attiré par la fumée des viandes, & par l'appareil d'un sacrifice, veut sçavoir ce que c'est ; & apprenant qu'on sacrifie à la Paix, il dit plusieurs vers obscurs à la maniére des Oracles, pour montrer que le tems de la Paix n'est pas encore venu. On le raille, & on le congédie par l'interprétation de ses propres Oracles, sans qu'on daigne lui donner part au sacrifice où il étoit venu comme Parasite. Les Athéniens étoient aussi superstitieux que les Ro-

* Lac de Béotie dont on a déja parlé. Les Athéniens étoient extrêmement friands des anguilles de ce lac, & la guerre interrompoit ce commerce.

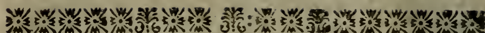
mains, & ils prifoient fort les Devins, jufqu'à leur donner place au Prytanée où ils vivoient aux dépens de l'Etat, fur tout en tems de guerre. Il n'eft donc pas furprenant que Hiéroclès ne fouhaite pas la Paix. Mais le Chœur qui en fent le Prix détefte la guerre & maltraite avec beaucoup de hardieffe ceux qui troublent l'Etat, vrais lions, dit-il, dans le fein de la République, & renards dans l'action.

ACTE V.

Cet Acte eft court & peu agréable pour nous. Une foule de gens de divers métiers accourent, à fçavoir des faifeurs d'aigrettes, de cuiraffes, de trompettes, de javelots & de cafques. Tous fe plaignent de voir leur profeffion devenue inutile par la Paix. D'un autre côté un vendeur de faulx, & un Marchand de vaiffeaux pour le vin apportent leurs préfens à Trygée comme nouvellement marié, pour prendre part à la joye du feftin nuptial. Il les y invite, & fe mocque des autres. Un enfant chante au repas, & il mèle toujours dans fes chants quelques vers qui ont rapport à la guerre; ce qui met Trygée en colere. On chante à la

fin l'Epithalame où il manque quelque chose. Rien ici de fort rare, à moins que d'y ſoupçonner des alluſions & des allegories dont le tems nous a fait perdre l'explication, & même le plaiſir de la conjecture.





LES OISEAUX, COMEDIE D'ARISTOPHANE.

Jouée la 18e année de la guerre du Péloponnèse, sous l'Archonte Chabrias aux Fêtes Dionysiales, la 2e année de la 91e Olympiade. La preuve est tirée des Préfaces Grecques & de quelques traits Historiques d'Aristophane.

QUoique l'élégante traduction de cette Comédie par feu M. Boivin, ait récemment* paru dans le public, j'ai cru ne pouvoir me dispenser de l'exposer encore à ma façon, & de lui donner une place considérable dans ce recueil, non-seulement pour rendre mon ouvrage complet; mais aussi pour donner un nouveau jour à cette piéce & aux autres par la compa-

* Paris 1729. avec l'Oedipe de SOPHOCLE.

raiſon qui réſulte naturellement du Tout-enſemble & de chaque partie miſe en ſa place. L'on a déja pû voir, par ce qui a précédé, combien perd une piéce d'Ariſtophane à être iſolée & ſéparée des autres. N'en lit-on qu'une à part, l'on ne voit, pour ainſi dire, qu'un corps ſans ame : leur liaiſon ſeule eſt capable de les animer, & d'y jetter cette clarté qui, ſous des bouffonneries apparentes, nous découvre les plus profonds myſtères de la politique d'Athènes, les divers mouvemens qui agitoient la Gréce : en un mot l'intrigue & le ſecret de la guerre du Péloponnèſe. Mais ſi les autres Comédies, telles que les *Nuées* & le *Plutus*, ont de la peine à ſe ſoutenir étant ſéparées du Tout, j'oſe aſſurer que celle des *Oiſeaux* le peut encore moins, vû la profondeur de ſon deſſein, & l'obſcurité de ſon allégorie. Ainſi quelque déférence que j'aye pour les lumiéres du ſçavant M. Boivin, dont j'avoue que le travail m'a ſervi, il m'a paru qu'en m'écartant (comme j'ai été obligé de le faire) de ſon ſentiment principal, & en ſuivant mon goût particulier de traduction, que je n'ai garde de préférer au ſien, je pouvois donner ici le même morceau ſous une forme toute différente. En effet, comme

cette piéce eſt peut être l'allegorie la plus enveloppée, & l'énigme la plus difficile qu'Ariſtophane nous ait laiſſée, j'ai tâché de l'approfondir de telle ſorte que les lecteurs y trouveront, à ce que j'eſpere, un ſyſtême auſſi démontré que nouveau.

Nous avons trois préfaces Grecques ſur cette Comédie. Toutes s'accordent ſur la même datte. L'expoſé eſt le même dans les trois. Il s'agit de deux Ath niens qui, pour éviter la fureur des procès & de la diviſion qui regnoit à Athènes, s'aviſent de ſe tranſporter au pays des Oiſeaux, & leur perſuadent de bâtir une ville, qu'ils nomment *Nephelococcygie* *, dont un des Athéniens fugitifs devient le Roi. Mais ces préfaces ne ſont pas d'accord ſur le but eſſentiel du Poëte. Tout conſiſte pourtant à en trouver la clef. Le premier auteur dit ſimplement que le deſſein eſt de railler les Athéniens, comme trop friands de procédures & de jugemens. Le ſecond n'en dit rien du tout: & le troiſiéme, (qui eſt plus étendu, & que M. Boivin a traduit & ſuivi) après avoir montré en peu de paroles la grandeur & la décadence d'Athènes, par la mauvaiſe adminiſtration des affaires, tou-

* Nom tiré des *Nuées* & des *Coucous*.

che un mot indirect ſur un point d'hiſtoire au ſujet de la ville de Décélie, dont nous parlerons ci-après. Puis il dit que jamais Ariſtophane n'avoit été ſi hardi que dans cette Comédie; que dans ſes autres ouvrages il avoit voilé ſes ſatyres; mais qu'ici il avoit pris un plus grand eſſor; qu'il avoit eû en vûe de montrer » que les maux de l'Etat étoient ſans re- » méde, 1°. ſi l'on n'en changeoit la » forme & les Adminiſtrateurs, qui é- » toient des ſcélérats; 2°. ſi les Athéniens » ne changeoient de caractére & de na- » ture juſqu'à embraſſer un genre de vie » plus tranquille; 3°. s'ils ne changeoient » même de Religion & de Dieux, puiſ- » que même les Dieux du pays les aban- » donnnoient ».

Cet écrivain inconnu ajoute que toutes les parties tendent à ce but général, par exemple, que les défauts des Athéniens & des premiers Magiſtrats, y ſont marquez au coin de la plus vive ſatyre, pour inſpirer aux ſpectateurs le déſir de la réforme; que c'eſt pour cela qu'on feint une ville en l'air & ſéparée de la terre; qu'on y oppoſe les délibérations du Sénat des Oiſeaux, aux aſſemblées peu ſenſées du Sénat Athénien; qu'on y introduit un Magiſtrat, un crieur d'édits

& plusieurs autres, pour désigner les caractéres réels de gens dévoués à leur intérêt propre, & à une avarice honteuse; qu'enfin l'on attaque même les Dieux sur l'idée èxtravagante que le peuple s'en formoit.

Ce même écrivain ne dissimule pas qu'à en croire quelques autres, Aristophane a voulu simplement railler les Poëtes Tragiques avec leurs imaginations bizarres; & que c'est pour cette raison qu'il fait combattre des Oiseaux avec les Dieux, par allusion au conte du combat des Géans à Phlégra, dont il se mocque.

L'on verra bien que la Politique de cet auteur, qui n'est pas si ancien qu'on le pourroit croire, est fausse d'un bout à l'autre. Aristophane n'a nullement en vûe d'insinuer aux Athéniens qu'il faut changer la forme de leur gouvernement, & beaucoup moins qu'ils doivent changer de religion & de Dieux. Ce dernier article étoit trop délicat, & le Poëte avoit devant les yeux des exemples trop récens de la sévérité d'Athènes contre ceux qui philosophoient contre les usages & les cérémonies du pays, pour oser leur faire entendre, même en riant, qu'il falloit les abolir. Nons exposerons à la fin des Comédies ce qu'on peut penser raisonnablement

raiſonnablement ſur cela, pour concilier l'étrange liberté des Poëtes, & particulierement d'Ariſtophane, ſur les Dieux, avec la rigueur des Athéniens à punir ſans miſéricorde ceux qui blâmoient les anciennes ſuperſtitions, ou vouloient en introduire de nouvelles. Mais il ne s'agit ici que du ſyſtême général de la Comédie des *Oiſeaux*. Pour bien y entrer, je prie le lecteur de ne pas ſe rebuter d'un long morceau de l'Alcibiade de Plutarque, qu'il m'a paru néceſſaire de lire afin d'être au fait, Cornelius Nepos étant trop concis & trop ſuperficiel.

» Or quant à l'entrepriſe de la Sicile, PLUTARQUE *Alcibiade, traduct. d'*AMYOT.
» il eſt bien vrai que les Athéniens avoient
» deja commencé de la convoiter dès le
» vivant de Periclés: mais toutefois ils
» n'y mirent la main qu'après ſa mort
» ſous l'ombre de faire des alliances &
» d'envoyer ordinairement du ſecours
» aux villes qui étoient guerroyées & tra-
» vaillées par les Syracuſains: ce qui étoit
» comme bâtir un pont pour y faire puis
» après paſſer une plus groſſe & plus
» puiſſante armée. Mais celui qui de
» tout point leur enflamma le déſir, &
» qui leur perſuada de n'y envoyer plus
» ainſi peu à peu & par le menu, mais
» d'y aller avec une bonne & groſſe ar-

„ mée tout à un coup pour la subjuguer
„ & conquerir tout entierement, fut
„ Alcibade, lequel sçut si bien dire que
„ le peuple à sa persuasion se mit en tête
„ de grandes imaginations, & lui même
„ s'en promettoit encore davantage. Car
„ la conquête de Sicile, là où les autres
„ terminoient leur désir & arrêtoient le
„ but de leurs esperances, ne lui étoit à
„ lui, sinon un commencement: & au
„ lieu que Nicias, par ses ordinaires re-
„ montrances, divertissoit les Athéniens
„ d'entreprendre la guerre contre les Sy-
„ racusains, comme étant une entreprise
„ trop difficile de prendre la ville de Sy-
„ racuse, Alcibiade au contraire se for-
„ geoit déja en son entendement les con-
„ quêtes de Lybie & de Carthage, * &
„ cela conquis, passoit delà en Italie &
„ au Peloponnèse: de maniere que la
„ Sicile ne servoit plus que pour four-
„ nir des vivres & solde aux autres con-

* Carthage ville celebre de l'Afrique, rivale de Rome, & bâtie par Didon. Alcibiade fut le premier des Grecs qui porta son ambition de conquerant sur cette ville. Ce qui confirme une correction faite par quelques sçavans, & que j'ai adoptée, au sujet de *Carthage* qu'il a fallu changer en *Chalcedoine* dans les *Chevaliers*. L'histoire & le bon sens concourent à la correction.

» quêtes qu'il s'imaginoit. Si furent in- » continent les jeunes hommes d'eux- » mêmes élevés en grande esperance, & » écoutoient de grande affection les plus » anciens qui leur contoient des mer- » veilles de ce voyage; tellement qu'on » ne voïoit autre chose ès lieux ordon- » nés pour l'exercice des jeunes gens, & » par les portiques publics, que des trou- » pes d'hommes assis en rond à voir tra- » cer en terre & décrire la forme de la » Sicile, la situation de la Lybie & de » Carthage. Toutefois on dit que ni le » Philosophe Socrate * ni l'Astrologue » Meton ** n'espérerent jamais rien de » bon de toute cette expédition... ***.

» Nicias fut en dépit qu'il eût été » élu capitaine pour la conduite de cette » guerre, n'ayant pas moins cette char- » ge à contre-cœur pour le compagnon » qu'on lui bailloit à la conduite d'icelle, » que pour les inconveniens qu'il pré-

* Il en est parlé dans cette Comédie.

** METON l'Astronome y jouë aussi un personnage.

*** PLUTARQUE raconte ici ce qu'on dit de Meton, qu'il contrefit le furieux, & qu'il brûla même sa maison; afin d'obtenir du peuple que son fils ne fût point de l'expédition de Sicile: ce qu'il obtint.

„ voyoit en l'entreprise; mais les Athé-
„ niens estimerent que les affaires de
„ cette guerre se porteroient mieux,
„ s'ils ne les commettoient point tota-
„ lement à la hardiesse d'Alcibiade; mais
„ y conjoignoient avec lui la prudence de
„ Nicias, pour autant mêmement que
„ le troisiéme capitaine qu'ils y en-
„ voyoient aussi, Lamachus *, encore
„ qu'il fut déja homme d'âge, ne s'étoit
„ pas montré moins bouillant, moins
„ hazardeux, & moins aventureux en
„ quelques combats qu'Alcibiade... **.
„ Quand tout fut prêt & appareillé
„ pour partir, il se rencontra plusieurs
„ signes de mauvais présage; & en-
„ tr'autres il se trouva que l'embarque-
„ ment fut commandé au jour propre
„ qu'on celebre la fête qui s'appelle
„ *Adonia* (jour où les femmes pleuroient
„ en memoire du deuil de Venus à la
„ mort d'Adonis.) Davantage les *Her-*
„ *mès* qui sont images & figures de Mer-
„ cure, qu'on souloit anciennement

* Il étoit homme de cœur, & il avoit fait de belles actions depuis les traits qu'on a vûs contre lui dans ARISTOPHANE.

** PLUTARQUE raconte ici les nouveaux efforts de Nicias pour rompre les préparatifs & le projet de la guerre de Sicile.

» mettre par tous les carrefours, se trou-
» verent une nuit presque toute tron-
» çonnées & gâtées mêmement au visage:
» ce qui mit en effroi & troubla beau-
» coup de gens; même jusqu'à ceux
» qui ne faisoient pas grand conte de
» telles choses... » Plutarque dit qu'on fit de grandes perquisitions, & qu'à cette occasion l'orateur Androclès accusa Alcibiade, comme s'il eût commis & fait commettre cette impieté; ce qu'il prétendoit prouver par un autre de même genre, à sçavoir qu'Alcibiade avoit contrefait par dérision les mystères de Cerès & de Proserpine.

» Alcibiade s'en trouva un peu éton-
» né du commencement; mais puis après
» sentant que tous les mariniers qui de-
» voient aller à ce voyage de la Sicile,
» & les soldats mêmes étoient fort affec-
» tionés envers lui, & notamment que
» ceux du secours d'Argos & de Man-
» tinée, lesquels étoient mille hommes de
» pied bien armés, disoient publique-
» ment que c'étoit pour l'amour d'Al-
» cibiade qu'ils entreprenoient un si
» lointain voyage outre-mer, & que si
» on lui vouloit faire quelque tort &
» mauvais traitement, ils se retireroient
» incontinent en leurs maisons; il reprit

„ alors courage & délibera sur la faveur du tems de se présenter & être à jugement, pour répondre à qui le voudroit accuser : à l'occasion de quoi ses ennemis s'attiédirent un peu, craignant que le peuple ne se montrât en ce jugement plus mol envers lui, d'autant qu'il en avoit affaire. Au moyen de quoi pour obvier à ce danger, ils attirerent quelques autres orateurs, qui faisoient semblant de n'être point ennemis d'Alcibiade, & néanmoins ne lui vouloient pas moins de mal que ceux qui étoient ses ennemis déclarés. Ceux-là se leverent en pleine assemblée de conseil, & dirent qu'il n'y avoit point de raison, que lui qui étoit élu l'un des capitaines généraux d'une si belle & si puissante armée, laquelle étoit déja toute prête à faire voile, & le secours de leurs alliés aussi, s'arrêtât en perdant tems & occasion de bien faire, pendant qu'on lui choisiroit des Juges & qu'on lui mesureroit les heures dedans lesquelles il auroit à répondre : pourtant disoient-ils qu'il falloit que pour le présent il se mît en bonne heure à faire son voyage; puis quand la guerre seroit achevée ci après,

» qu'il se présentât pour être à droit,
» & se purger des charges qu'on lui met-
» toit sus : mais Alcibiade ayant incon-
» tinent apperçû & découvert la malice
» de ce délai, se tira en avant, & re-
» montra qu'il n'y avoit point de raison
» de le faire partir chef d'une si grosse
» puissance, aïant l'entendement suspen-
» du en continuelle crainte pour les
» grandes imputations qu'il laissoit der-
» riere à l'encontre de lui, pour-ce
» qu'il méritoit de mourir, s'il ne s'en
» purgeoit & justifioit entierement ; mais
» quand il s'en seroit justifié & qu'il en
» seroit trouvé innocent, alors il n'au-
» roit plus rien en son entendement, si-
» non d'aller combattre les ennemis sans
» plus penser au long des calomniateurs:
» ce que toutefois il ne put persuader, &
» lui fut enjoint expressément de la part
» du peuple qu'il eût à s'embarquer.
» Ainsi fut-il contraint de faire voile avec
» ses autres compagnons ayant en leur
» flotte environ cent quarante galéres
» toutes à trois rames pour banc, & de
» gens de combat à pied bien armés
» cinq mille & cent, de tireurs de frondes,
» archers, & autres armés à la legere
» environ treize cens, & de toute autre
» munition & équipage pour la guerre

» suffisamment. Arrivés qu'ils furent à la
» côte d'Italie, ils prirent terre à la ville
» de Rhege *, là où au conseil qui fut
» tenu pour arrêter comment ils avoient
» à se conduire en cette guerre, Alcibia-
» de fut d'avis qu'ils devoient aller droit
» en Sicile : laquelle opinion fut suivie,
» encore que Nicias y contredît, parce
» que Lamachus en fut aussi d'avis ; &
» du premier coup à l'arrivée, Alcibia-
» de fut cause de surprendre la ville
» de Catane. Mais jamais depuis il n'y
» fit exploit aucun, pource qu'il fut
» incontinent rappellé ** par les Athé-
» niens, pour aller répondre aux cri-
» mes & aux imputations dont on le
» chargeoit... » (Plutarque décrit la
fureur & les intrigues de ses ennemis du-
rant son absence, les emprisonnemens, &
le supplice de plusieurs citoyens au sujet
des statues mutilées) » Le peuple em-
» ploya donc son courroux à l'encon-
» tre d'Alcibiade, jusqu'à ce que fina-
» lement il y envoya la galère, qu'on
» appelle Salaminienne... » (Alcibiade,

* Rhege ou Rhegio, ville de la Calabre ultérieure dans le Royaume de Naples sur le détroit de Messine, vis-à-vis de la Sicile.

** La 17. année de la guerre du Peloponnèse. Thucyd. l. 6.

ajoûte-t'on, outré contre sa patrie, lui fit perdre Messine où il avoit des intelligences qu'il décela; il monta sur la galère, alla à Thurie * où il se cacha, puis au Peloponnèse dans Argos, & enfin à Sparte, où il anima les Lacédémoniens à faire trois entreprises funestes aux Athéniens. La premiere fut de secourir la Sicile; la seconde d'attaquer les Athéniens en Grece) „ „ & la troisiéme & celle qui fut de plus „ grande importance, ce fut qu'il leur „ conseilla de fortifier dans le territoire „ même d'Attique, la ville de Décélie; „ ce qui consuma & mit au bas la puis- „ sance d'Athénes, autant & plus que „ nulle autre chose „.

Tout ce passage est remarquable, & particulierement les derniers mots qui font la base de la Comédie que nous allons examiner. „ Les Lacédémoniens „ (ajoute Cornelius Nepos **), par le

* Thurie ou Thurium, ville de la grande Grece ou Calabre bâtie par les Sybarites chassés de Sybaris par ceux de Crotone. Il en a été parlé ailleurs. On dit que les Thuriens avoient une loi qui défendoit de railler personne dans les jeux publics, excepté les adulteres & les curieux.

** Traduct. de M. le GRAS de l'Oratoire, Paris 1729.

» Conseil d'Alcibiade, firent alliance
» avec le Roi de Perse, fortifierent Dé-
» célie dans l'Attique, y mirent une
» forte garnison qui tenoit Athènes
» dans un respect continuel, & après
» avoir détaché les Ioniens des interêts
» de leur rivale, ils s'assurerent contr'elle
» l'empire de la Grece ».

Le dessein de fortifier Décélie étoit sur le point de s'exécuter lorsqu'Aristophane fit sa Comedie. Comme il prévoyoit de fâcheuses suites & qu'il auguroit mal de l'expédition de Sicile, étant attaché à Nicias dont il avoit épousé le sentiment, il imagina l'énigme qu'on va voir pour railler le projet & l'ambition de Lacédémone, & plus encore pour engager Athènes à prévenir les malheurs qui la menaçoient, si Décélie devenoit une place d'armes pour les Lacédémoniens. Quoiqu'il ne dise rien de la guerre de Sicile dans la crainte d'offenser le peuple qui s'en étoit entêté, l'on voit encore que son dessein étoit d'en détourner adroitement sa patrie, & de la porter à rappeller ses troupes pour les opposer aux entreprises plus sérieuses de Lacédémone. M. Paulmier a trouvé avant moi cette explication de la Comédie allégorique; mais il n'en

dit qu'un mot, & je me flate de la rendre si claire par le détail, que la piéce en deviendra beaucoup plus curieuse & plus interessante.

ACTE I.

Evelpis & Pistheterus, l'un & l'autre Athéniens, paroissent chacun avec un oiseau sur le poing. L'un porte un geai, l'autre une corneille. Ce sont leurs conducteurs pour aller au païs des Oiseaux : idée burlesque qui prépare toutes les bizarreries de spectacle. Les acteurs, en consultant chacun leur oiseau, vont & reviennent, avancent & reculent, font cent tours & détours au milieu des rochers, selon le gré de leurs guides qui s'amusent le plus souvent à leur becqueter les doigts. Cela fait dire des plaisanteries meilleures dans le jeu que dans la lecture : car il n'est d'abord question que d'une scéne de pur spectacle qui met les spectateurs au fait. Un morceau que dit Evelpis aide à l'explication du sujet. „ Sçachez, Messieurs, que nous avons une maladie „ toute contraire à celle de Sacas : car „ n'étant pas d'Athènes, il veut en être „ malgré qu'on en ait. Pour nous qui

» sommes Athéniens, & sans vanité
» d'assez bonne maison, nous fuyons
» notre patrie comme des Oiseaux. Ce
» n'est pas qu'elle nous soit odieuse,
» comme si elle n'étoit ni magnifique
» ni fortunée, ni propre à ruiner les
» gens : mais que voulez-vous ? Les ci-
» gales ne chantent qu'un mois ou deux;
» au lieu que les Athéniens passent toute
» leur vie à gazouiller dans les tribunaux.
» Or c'est justement cette musique qui
» n'est pas de notre goût, & qui nous
» chasse. Une corbeille, un vase, des
» branches de myrte, voilà tout notre
» bagage. Nous cherchons un lieu où
» l'on ne plaide point, un lieu où nous
» puissions couler tranquillement nos
» jours. Térée, que nous allons trouver,
» nous dira sans doute, si depuis qu'il
» est Oiseau * il n'a point découvert le
» séjour après lequel nous soupirons ».

A ce mot de noblesse, dont les deux citoyens se piquent & à toute la suite de ce discours, qui ne reconnoît Alcibiade fuyant la rigueur des tribunaux du peuple & contraint de chercher un

* Tout le monde sçait la fable de Térée. Il fut changé en huppe, Procné en hirondelle, & Philomele en rossignol. Ovid. *Metam. l. 6.* & Virgile.

asyle à Lacédémone? Ils arrivent à un rocher. Ils frappent. Le valet de Térée sort sous la forme d'un oiseau effrayant c'est-à-dire, avec un masque épouvantable & quelques plumes sur le corps. L'effroi est réciproque. Les hommes le prennent pour un monstre à la vûë de son bec hideusement ouvert, & il les prend pour des oiseleurs. Toutefois on se questionne de part & d'autre. Chacun déclare plaisament ce qu'il lui plaît d'être. Les deux Athéniens nient qu'ils soient des hommes: & l'autre se dit Oiseau-valet; non que les Oiseaux ayent besoin de valets, mais parce que lui & Térée ayant été hommes, ils en conservent un peu les manieres.

Il ne faut pas s'étonner qu'Aristophane nous peigne les Lacédémoniens sous la figure d'Oiseaux, & les Athéniens comme hommes. Ceux-ci regardoient ceux-là comme des Grecs qui faisoient une espéce à part, à cause de leurs mœurs rudes & un peu sauvages: peut-être désigne-t'on leur agilité à la guerre. D'ailleurs le Poëte s'enveloppe à dessein pour n'être entendu qu'à demi-mot, & il présente, selon sa maniere, des spectacles grotesques pour faire passer les vérités à la faveur du Comique & des Ris.

Le domestique étant allé éveiller son maître Térée, dans l'intervalle Evelpis s'apperçoit que la peur lui a fait perdre son geai.

PISTHETERUS.

Tu l'as laissé échapper. O le timide personnage !

EVELPIS.

Et toi, quand tu est tombé de frayeur n'as-tu pas laissé aller ta corneille ?

PISTHETERUS.

Ma foi, non.

EVELPIS.

Non ; où est-elle donc ?

PISTHETERUS.

Elle s'est envôlée d'elle-même.

EVELPIS.

Il est vrai. Si elle s'est envôlée seule, tu ne l'as pas laissée aller. Tu raisonnes juste.

(L'on raisonnoit ainsi à Athènes, quand on eut laissé échapper Alcibiade à Thurie.) Térée paroît sous la figure d'une huppe. L'on verra qu'il représente Agis Roi de Lacédémone.

TERÉE.

Ça, qu'on m'ouvre un passage dans le bois, que je sorte.

EVELPIS.

Par Hercule, voilà un vilain Monsieur.

d'Oiseau avec ses aîles, & sa triple crête.

TERÉE.

Qui sont ces gens-là qui me demandent ?

EVELPIS *à part.*

Les douze Dieux étoient bien en colere quand ils t'on bâti de la sorte.

TERE'E.

Vous vous moquez de mon plumage: N'en riez pas. J'ai été homme comme vous.

EVELPIS *riant malgré lui.*

Oh ! nous n'avons garde.....

TERE'E.

Hé, de qui donc riez-vous, s'il vous plaît ?

EVELPIS.

Ce n'est pas de vous. C'est que votre bec nous paroit plaisamment tourné.

TERE'E.

Ainsi a-t'il plû à Sophocle de défigurer Térée * dans ses Tragédies.

EVELPIS.

Vous êtes donc Térée. Est-ce Oiseau, ou Paon ? **

* Térée, Tragédie perduë.

** Il dit *Paon* au lieu de dire *homme* par allusion à Argus qui gardoit Io, & qui fut changé en Paon. Equivoque purement Grecque.

TERE'E.

Oiſeau.

EVELPIS.

Où eſt donc votre plumage?

TERE'E.

Il eſt preſque tout tombé.

EVELPIS.

Par maladie?

TERE'E.

Non: c'eſt que dans le Païs-Oiſeau l'on muë en hiver pour ſe revêtir enſuite. (Apparemment qu'Ariſtophane n'ignoroit pas le tems de la muë des Oiſeaux qui eſt l'été. Mais il veut indiquer l'auſtérité des Lacédémoniens qui faiſoient gloire de s'expoſer au froid & au chaud.)

TERE'E *continue.*

Mais qui êtes-vous?

EVELPIS.

Des hommes.

TERE'E.

De quelle nation?

EVELPIS.

Sçavez-vous où ſont les belles galères?

TERE'E.

J'entends. Vous êtes d'Athènes, & Plaideurs ſans doute?

EVELPIS.

Au contraire, Anti-Plaideurs.

TERE'E.

Anti-Plaideurs ! Y a-t-il de cette graine dans l'Attique ?

EVELPIS.

Sans mentir , bien peu.

TERE'E.

Quel eſt le ſujet de votre voyage ?

EVELPIS.

Le déſir de vous ſaluer.

TERE'E.

En quoi puis-je vous être utile ?

EVELPIS.

Le voici. Vous avez été homme : nous le ſommes auſſi. Vous avez eu des dettes ; nous en avons auſſi. Vous avez été bien aiſe de ne point païer : nous le ferions auſſi. Changé depuis en Oiſeau vous avez fait le tour de la terre & de la mer avec la double expérience & d'homme & d'Oiſeau. Or dites-nous je vous ſupplie , ſi vous pouvez nous enſeigner quelque bonne ville où l'on puiſſe dormir en repos.

TERE'E.

Quoi , vous cherchez une plus grande ville qu'Athènes.

EVELPIS.

Plus grande, non; plus commode, oui.

TERE'E.

Ah parbleu, vous aimez l'Ariſtocratie.

(*Alcibiade étoit de ce goût.*)

EVELPIS.

Moi, non. Je hais trop Ariſtocrate. **

Térée ayant demandé à Evelpis & à Piſtheterus, l'un après l'autre, quelle ville ſeroit le plus à leur gré, le premier en veut une où il ſoit toujours invité à de grands feſtins; & le ſecond une où il puiſſe vivre en débauché. (Alcibiade aimoit la débauche & la bonne chére. Térée les raille & leur enſeigne une ville ſur les côtes de la mer rouge.)

EVELPIS.

Point de ville maritime, je vous prie. On y verroit bientôt aborder des *S*ergens amenés par le vaiſſeau *Salaminien.* Il eſt clair comme le jour que ce trait regarde le rappel d'Alcibiade, à qui l'on envoya la galere *Salaminienne*, avec ordre du Peuple de venir ſe juſtifier. Un mot ſi marqué juſtifie ce que nous avons dit & ce que nous dirons dans la ſuite au ſujet de ce rappel & de ſes effets.)

TERE'E.

Que n'allez-vous demeurer à Léprée? (*Cette ville eſt en Elide & Alcibiade avoit été à Elis, dit Cornelius Nepos, avant que de ſe retirer à Sparte.*)

* Mauvais Orateur, fils de Scellius.

EVELPIS.

Par tous les Dieux je hais ſouverainement Léprée, même ſans l'avoir vûë. Melanthius * en eſt.

TERE'E.

Vous avez encore dans la Locride la ville des Opuntiens.

EVELPIS.

Je ne voudrois pas être *Opuntien* **, pour un talent d'or. Mais parlons de votre vie d'Oiſeau. Qu'en dites-vous? Elle doit vous être bien connuë.

TERE'E.

Elle a ſes agrémens à la longue. D'abord il n'eſt point queſtion d'argent parmi nous. (*A Sparte l'Etat étoit riche, non les particuliers.*)

EVELPIS.

Voilà déja un grand mal de moins.

TERE'E.

Nous picorons le ſeſame, le myrte, les pavots, les fleurs. (*Les Lacédémoniens étoient fort ſobres.*)

EVELPIS.

Peſte, voilà des feſtins de nôce.

* Melanthius Lépreux qui faiſoit des Tragédies.

** Le Poëte jouë ſur le mot *Opuntien*, nom d'un citoyen d'Athènes qui étoit un ennuyeux borgne.

PISTHETERUS.

Ah, que vous feriez une puiſſante Republique, ſi vous me vouliez croire !

(Il ſemble voir Alcibiade qui commence à donner à Agis ces avis ſi funeſtes à Athènes.)

TERE'E.

Comment ?

PISTHETERUS.

Primò. Ne papillonnez plus comme vous faites avec un grand bec ouvert. C'eſt une niaiſerie indécente. * Si l'on demande chez nous à Teleas l'Augure, en lui montrant quelqu'un, quel eſt cet oiſeau-là ? C'eſt, dira-t il, une eſpece inconſtante, irreſolue, incapable de prendre un parti : c'eſt l'oiſeau ſur la branche.

(Cela ſignifie, n'imitez pas les Athéniens inconſtans qui ont toujours cent projets dans la tête ; & changez vous-mêmes votre maniere de faire la guerre. Au lieu de voltiger avec des partis, fixez-vous à quelque place de l'ennemi. Ainſi parloit Alcibiade aux Lacédémoniens.)

* Cet endroit eſt obſcur & difficile. SUIDAS lui donne un autre ſens que M. BOIVIN a ſuivi. Il fait tomber la raillerie ſur ce Teleas comme ſur un homme inconſtant. L'autre ſens paroit plus fondé.

TEREE.

Par Bacchus, voilà un très-bon mot. Que nous faut-il donc faire?

PISTHETERUS.

Vous rassembler dans une ville.

TEREE.

Une ville! des Oiseaux!

PISTHETERUS.

Le pauvre raisonneur! regardez là-bas.

TEREE.

M'y voici.

PISTHETERUS.

En haut.

TEREE.

J'y suis.

PISTHETERUS *prenant Térée par le bec, lui faisant faire la girouette.*

Là, tournez la tête, là, ... de toutes parts, là.

TEREE.

Je serai fort avancé quand je me serai tordu le cou.*

PISTHETERUS.

N'avez-vous rien vû?

* Tout ce badinage ou l'équivalent est dans les *Chevaliers*

TERE'E.

Rien que les Nuées & le Ciel.

PISTHETERUS.

Juſtement. N'eſt-ce pas là le *Pole* des Oiſeaux ?

TERE'E.

Le *Pole* des Oiſeaux ! Que voulez-vous dire ?

PISTHETERUS.

Oui *Pole*, comme qui diroit *Lieu*. Car cet air tourne tout au tour, n'eſt-ce pas ? & voilà pourquoi l'on dit *Pole*. Or ſi vous l'environnez de murs *, le *Pole* deviendra *Polis*, ville. Cela n'eſt-il pas clair. Par là vous ferez chanter les hommes comme des cigales, & crever les Dieux d'une faim plus que Mélienne. **

(L'on verra par la ſuite que les hommes, repreſentent toute la Grece, & les Dieux Athènes.)

TERE'E.

Comment cela ?

* ARISTOPHANE en veut ici à la Philoſophie de SOCRATE, dont il dit ailleurs qu'il repréſentoit le Ciel comme un four. Voi. les nuées.

** Alluſion à Mélos iſle de la Mer Egée que Nicias contraignit de ſe rendre par famine.

PISTHETERUS.

Rien de plus aisé. L'air est entre le Ciel & la Terre ; N'est-il pas vrai ? Or comme, quand il nous prend envie d'aller à Delphes, nous sommes obligés de demander des passeports aux Béotiens, ainsi quand les hommes feront des sacrifices vous arreterez tout court la fumée, si les Dieux ne vous païent tribut pour le droit de passage.

(L'on devine aisément qu'il s'agit ici figurément de Décélie. Cette ville étant dans le territoire de l'Attique, les Lacédémoniens ne pouvoient s'en faire une place d'armes sans interrompre le commerce entre Athènes & une partie de la Grece, & sans incommoder beaucoup les Athéniens. C'est ce qu'Alcibiade faisoit entendre aux Spartiates. Décélie fortifiée devoit être pour eux ce qu'étoit la Béotie qui barroit le passage à Delphes depuis la guerre déclarée.)

TERE'E *riant.*

Ah, ah, ah ! j'en jure par la terre, par les piéges, par les nuées, par les rézeaux, je n'ai de ma vie entendu imagination plus plaisante. Ça ça, bâtissons une ville. J'y suis déterminé pourvû que les autres Oiseaux y consentent.

PISTHETERUS.

Mais qui pourra leur faire entendre cette affaire ?

TERE'E.

Vous-même. Je les trouvai barbares. Mais par un long séjour je leur ai si bien appris le langage humain qu'ils l'entendent & le parlent.

(La guerre du Péloponnèse avoit donné lieu à tant de conférences entre les Athéniens & les Lacédémoniens que ceux-ci, à pénétrer le sens caché d'Aristophane, sembloient s'humaniser.)

PISTHETERUS.

Et comment les assembler ?

TERE'E.

Très aisément. Je vais dans le bocage. J'éveillerai ma chere compagne *. Nous les appellerons, & vous les verrez accourir incontinent aux accens de nos voix.

* Procné femme de Térée & mere d'Itys. L'opinion commune est que ce fut Philoméle sœur de Procné qui fut changée en rossignol, & Procné en hirondelle. Mais ARISTOPHANE & son Scholiaste disent que Procné est le Rossignol. ARISTOPHANE n'est pas le seul, & nos trois Poëtes tragiques sont de ce sentiment, ou du moins ils disent que Philoméle étoit mere d'Itys.

PISTHETERUS.

PISTHETERUS.

O le plus aimable des Oiseaux, hâtez-vous, je vous prie, & ne perdez point de tems. Adieu, allez au bois; éveillez votre compagne.

Térée chante aussitôt à la maniere des Chœurs tragiques, & en les parodiant. La douceur de la voix du rossignol, & l'avanture d'Itys si souvent célébrées dans les Tragédies Grecques, ne sont pas oubliées ici. Evelpis interrompt, son compagnon le fait taire. A l'instant Térée préludant par des cris de huppe, & sa compagne par des *io*, *tio*, ils appellent de concert les oiseaux. Monsieur Boivin s'est donné la peine de traduire en vers ce Chœur & tous les autres. Ce refrein adressé aux Oiseaux exprime la pensée de tout le morceau.

Venez, avancez, hâtez-vous,
Venez, volez, accourez tous.

ACTE II.

PISTHETERUS.

Apperçois-tu quelque Oiseau?

EVELPIS.

Ma foi j'ai beau avoir le nés en l'air, & la bouche béante, je n'en vois pas un *.

* Ainsi Strépsiade a beau ouvrir de grands yeux,

Ils disent cela dans l'impatience de voir arriver une foule d'Oiseaux, & déja ils se plaignent de Térée. Mais un moment aprés ils entendent son cri de huppe, & ils apperçoivent le premier Oiseau. Car ils viennent tous à la file pour donner lieu à cent plaisanteries. Les deux Athéniens un peu à l'écart glosent sur le premier. » Est-ce un Paon? » Ce n'est pas un Oiseau du commun » (répond Térée,) mais un Oiseau de » haut parage, un Oiseau de marais «. L'on voit bien qu'Aristophane en veut à quelque citoyen. Mais à qui? Les spectateurs seuls le sçavoient. Un autre se montre. »C'est encore, dit'on, unOiseau rare, & des païs étrangers.» On pince là quelque citoyen équivoque & étranger d'origine, comme Exécestidés. Car les masques, quoique figurés en têtes d'Oiseau représentoient par leur air ceux que le Poëte vouloit exposer à la risée publique. Ce jeu de Théatre est fort joli, & aussi spirituel que satyrique, tant par l'étonnement des deux Athéniens qui raillent sur chaque Oiseau, que par les réponses allégoriques de Térée.

On en parlera encore ci-dessous.

il ne voit les *Nuées* que quand elles se sont emparées du Théatre. *Voï. Tome VI.* ARISTOPHANE s'imite souvent lui-même,

PISTHETERUS.

Quel eſt cet impertinent Oiſeau de montagne qui marche ſi fièrement, comme un Poëte?

TERE'E.

C'eſt l'Oiſeau de Medie.

(Il déſigne la fierté des Perſes. Il en parlera encore dans la ſuite, & non ſans raiſon. Ce fut par les conſeils d'Alcibiade que Lacédémone fit alliance avec la Perſe.)

PISTHETERUS.

Un Mede ſans chameau! Comment a-t-il pû vôler juſqu'ici.

EVELPIS.

Et cet autre avec ſa huppe?

PISTHETERUS.

Quel animal crêté! Vous n'êtes donc pas le ſeul haut-huppé, Monſieur Térée.

TERE'E.

C'eſt le Térée du Poëte Philoclès. Celui de Sophocle eſt ſon pere, & je ſuis ſon ayeul.

(L'on fait de ceci une application très cauſtique à Callias fils d'Hipponicus, & à Hipponicus fils de Callias.)

PISTHETERUS.

O Neptune! Comme celui-ci a bar-

botté! Comment l'appelle-t-on?

TERE'E.

Le barbotteur.

EVELPIS.

C'eſt donc Cléonyme *. Mais ſi c'eſt lui, comment n'a-t-il pas perdu ſes aigrettes & ſa crête?

Après avoir ainſi paſſé en revûë pluſieurs Oiſeaux à la file relativement à quelques Athéniens connus, les deux Acteurs ſurpris de voir un nuage d'Oiſeaux qui inonde le Théatre de tous côtés, augmentent la vivacité du ſpectacle par leurs cris d'étonnement, & par les noms plaiſans qu'ils donnent à chaque Oiſeau en ſe les montrant du doigt. Car les Oiſeaux ſont tous différens & en ſi grand nombre (ſoit qu'il y en eût pluſieurs en peinture, comme le conjecture M. Boivin, ſoit que le Chœur fût augmenté de perſonnages muets & ſans action) que ce ſpectacle devoit être auſſi frappant que riſible, ſurtout par la ſatyre qui retombe ſur les peuples d'Athé-

*Cléonyme (ainſi qu'on l'a vû plus d'une fois) avoit fui au combat, & avoit perdu ſon caſque & ſon bouclier. Apparemment il étoit tombé dans la bouë, comme le conclut très-bien M. BOIVIN.

nes & de Lacédémone metamorphosés en volieres d'étourneaux, de merles, de pies, &c. Au reste il ne faut pas être surpris qu'Aristophane sorte souvent dans cette piéce de son objet principal, pour répandre le sel de la satyre à droite & à gauche. C'est sa façon ordinaire, & l'on n'en retrouve pas moins le fil de sa pensée dominante.

Les risées finies, l'Oiseau - Coryphée prend la parole, & demande qui les assemble & pourquoi? »Moi, dit Térée, pour le » bien commun, que deux mortels vien- » nent procurer aux Oiseaux. Deux mor- » tels, s'écrie le Chœur. Ah traitre, vous » nous livrez à nos ennemis! » Aussitôt les Oiseaux devenus furieux prononcent la sentence de mort contre les deux Athéniens, & se mettent en devoir de les déchirer. Il y a encore deux scénes de ce même goût, l'une dans les *Acharniens* qui veulent lapider Dicéopolis, & l'autre dans les *Guespes* qui veulent percer de leurs éguillons Bdélycleon & ses valets. Je prie le lecteur de faire attention à ces rapports de diverses Comédies. C'est par là qu'on connoît le goût & le génie du Poëte. Ces deux hommes font des plaintes comiques à la maniere d'Aristophane.

PISTHETERUS.

Ah nous voilà morts!

EVELPIS.

C'eſt toi qui cauſes nos malheurs. A quoi bon m'amener ici?

PISTHETERUS.

Pour m'accompagner.

EVELPIS.

Oui, pour me voir pleurer.

PISTHETERUS.

Pleurer ! tu badines !

EVELPIS.

Point du tout.

PISTHETERUS.

Le moyen de pleurer quand tu auras les yeux crevés. *

Les Oiſeaux dont la fureur n'eſt pas moins groteſque & bizarre que la peur des deux hommes, s'animent à fondre ſur eux, ſe rangent en ordre de bataille, & commencent à montrer qu'ils ont bec & griffes. Evelpis veut fuir. Son ami le retient. Il eſt d'avis de faire face. „ Prens „ dit-il, une de ces marmites. Des mar- „ mites ! A quoi cela nous ſervira-t-il, „ répond l'autre ?

* Malice ſur SOPHOCLE & d'autres Poëtes qui repreſentent Œdipe pleurant avec ſes yeux crevés.

PISTHETERUS.

A nous garantir de la chouette.

Suivant l'idée de Pisthétérus, la chouette Oiseau de Minerve & des Athéniens, ne sera point de mal dès qu'elle verra la marmite. Ce mot plaisant s'explique aisément, ce me semble, par la Comédie des *Chevaliers*, & par tant d'autres morceaux où l'on a vû que Cléon & ses imitateurs en fait d'ambition, gagnoient le peuple par des repas. A l'égard des Oiseaux à griffes crochues, pour les écarter Pisthétérus conseille à son ami de prendre une broche en guise d'épée, & un plat au-lieu de bouclier. Comique outré & bas, si l'on veut; mais extrêmement satyrique contre le génie Athénien. Evelpis avoue que ce stratagême vaut tous ceux de Nicias. * Le Chœur fait un assaut en gazouillant ces paroles; *frappons, déchirons, perçons.* C'est la figure d'un Combat de Lacédémoniens avec des Athéniens. Térée a beau intercéder pour les deux hommes, comme parens de Procné, c'est-à-dire Athéniens (car Procné étoit fille de Pandion, ain-

* Nicias entendoit les stratagêmes de guerre, & il en avoit donné preuve à l'Isle de Mélos.

ſi que Philoméle, & la premiere avoit épouſé Térée qui étoit Roi de Thrace), ce nom d'Athéniens révolte encore plus les Oiſeaux: preuve évidente qu'Ariſtophane par les Oiſeaux entend les Lacédémoniens, & par Piſthétérus Alcibiade fugitif.

Térée à force d'employer la maxime, qu'il faut profiter des inſtructions d'un ennemi, vient enfin à bout de ſuſpendre le courroux des Oiſeaux. Le Chœur conſent de donner audience, & Piſthétérus dit plaiſamment, „ leur colere ſe paſſe, „ reculons d'un pas * „. Puis voyant que c'eſt tout de bon qu'on fait trève; „ çà, „ dit-il, ils ſe diſpoſent à faire la paix; „ mettons bas le caſque & le bouclier. „ Non, avançons, plutôt la broche en „ main au milieu de notre rempart de cui- „ ſine, & regardons au-deſſus de la mar- „ mite: car il n'eſt pas queſtion de fuir „.

Alcibiade étoit homme de bonne chere, & l'on découvre, à travers toute cette bouffonnerie d'Ariſtophane, que c'eſt lui dont il s'agit. Il n'eſt pas juſqu'au nom de *Piſtheterus* qui ne convienne à cette explication. Il ſignifie *allié fidéle*, comme *Evelpis bonne eſpérance*.

* Si pourtant ce mot, *reculons d'un pas*, n'appartient point au Chœur, comme le croit M. KUSTER.

EVELPIS.

Fort bien : mais ſi nous ſommes tués, où ſera notre tombeau ?

PISTHETERUS.

Dans le *Ceramique* * où l'on enterre les braves d'Athénes. Pour y être inhumés aux dépens du public, nous dirons hardiment aux adminiſtrateurs que nous avons été tués dans le païs des Oiſeaux.

Le Chœur qui s'étoit rangé en ordre de bataille, reprend ſa premiere place, & interroge Térée ſur les deux étrangers. Celui-ci expoſe leur deſſein de bâtir une ville en l'air. La choſe paroît incroyable, tant elle eſt ſurprenante ; mais on eſt bien aiſe de les entendre. Térée les exhorte donc de la part du Chœur à ne rien craindre, & à ſuſpendre leur armure à la cuiſine. Mais Piſthétérus (pour dire une malice) veut qu'auparavant les Oiſeaux faſſent avec lui un traité ſemblable à celui que l'armurier ** Pithecus a fait avec ſa femme, à ſçavoir que les coups de griffe n'en ſeroient point. Le Chœur le jure. » Ainſi, dit-il, puiſſions-nous

* Lieu de la ſépulture des guerriers Athéniens morts au combat.

** Nom véritable d'un Athénien, quoiqu'il ſignifie, *ſinge*.

„ vaincre nos rivaux au jugement des „ commiſſaires, & des ſpectateurs *: & „ ſi nous vous trompons, puiſſions-nous „ ne l'emporter que d'un ſuffrage ! „

Pour porter juſqu'au bout l'allégorie, un héraut d'armes s'avance au milieu des deux prétendues armées, & ordonne aux ſoldats de retourner chacun chez ſoi avec ſes armes : formule ordinaire des trèves. Tandis que le Chœur raiſonne à ce ſujet, Piſthétérus parle du diſcours qu'il va faire, comme un patiſſier de ſon ouvrage **. Il demande une couronne ***. „ Allons-„ nous au feſtin, lui dit-on ? Non pas „ cela, répond-il : mais je cherche dans „ ma tête quelque tour ſurprenant, „ quelqu'effort d'éloquence . . là . . Cer-„ tes, Meſſieurs, votre ſituation m'af-„ flige extrêmement, vous qui avez été „ Rois. „

Ce mot & ce qui ſuit eſt bien remarquable pour confirmer qu'il n'eſt queſtion ici que d'Alcibiade, ſous le nom de Piſthétérus, qui exhorte les Oiſeaux,

* Preuve que les Juges ne décidoient pas, indépendamment des ſpectateurs, du mérite des Comédies.

** Satyre contre les Orateurs.

*** On prenoit une couronne avant que de parler en public, & aux feſtins.

c'eſt-à-dire, les Lacédémoniens à bâtir une ville, je veux dire, à fortifier Décélie. Les Lacédémoniens avoient toujours été, ſinon les Rois, du moins les Chefs de toute la Gréce dans les guerres communes. Athénes même ne leur diſputa le pas que depuis la guerre de Perſe.

LE CHŒUR *répond.*

Nous Rois ! & de qui ?

PISTHETERUS.

De tout; de moi premierement, & de cet autre Athénien; plus anciens d'ailleurs que Jupiter, Saturne, les Titans, & la Terre même.

(Toutes les villes de Grece étoient folles d'origines fabuleuſes; & ſupérieures à l'antiquité connuë; les Lacédémoniens ſurtout, auſſi bien que les Athéniens.)

LE CHŒUR *reprend.*

Plus anciens que la Terre!

PISTHETERUS.

Oui, par Apollon.

LE CHŒUR.

Par Jupiter, je n'en ſçavois rien.

Sur cela Piſthétérus leur fait à la lettre le coq-à-l'âne * du Médecin malgré

* Quand il parle Latin, & qu'il explique la maladie de Luſcinde.

lui, ou du Païsan Gareau *. Il leur dit que ce sont de bonnes gens sans étude. (Les Lacédémoniens s'appliquoient plus à cultiver le corps que l'esprit.) Que s'ils avoient lû Esope, ils sçauroient que l'alouette étoit le plus ancien des oiseaux, plus ancien que la terre; & que son pere étant mort, ne sçachant quel tombeau lui donner, elle l'ensevelit dans sa tête. Voilà le droit d'aînesse assuré aux Oiseaux sur les Dieux & les hommes. Pisthétérus fait plus, il confirme l'antiquité de l'empire des Oiseaux sur les hommes, avant celui des Dieux qui l'ont usurpé. Il releve l'empire du coq sur les Perses avant les Rois. C'est pour cela, dit-il, qu'on l'appelle Oiseau de Perse, & qu'il marche gravement crête levée, comme s'il avoit la tiare. C'est pour cela que par un reste de son antique pouvoir, il réveille dès la pointe du jour tous les artisans. Par des raisonnemens de cette force, mais tous satyriques ou bouffons, Evelpis & Pisthétérus tâchent de persuader aux Oiseaux qu'ils sont originairement les Rois de l'univers. Encore un exemple ou deux suffiront.

PISTHETERUS.

L'autorité des Oiseaux a été si grande,

* Dans la Comédie de BERGERAC.

que dans les villes Grecques où il y avoit des Rois on voyoit sur leur sceptre un Oiseau qui prenoit sa part des présens.

EVELPIS.

J'avoue que j'ignorois cela. Aussi étois-je bien étonné, quand je voyois dans nos Tragédies un Priam avec son sceptre surmonté d'un Oiseau qui observoit Lysicrate *, par jalousie des présens qu'il reçoit.

PISTHETERUS.

Voici le beau, voici l'admirable : c'est que Jupiter même qui regne aujourd'hui porte encore, tout Roi qu'il est, une aigle sur sa tête, sa fille Minerve un hibou, & Apollon un Epervier, comme feroit un valet de chasse.

EVELPIS.

Par Cerès, vous dites des merveilles. Mais pourquoi les Oiseaux sont-ils des emblêmes de divinités ?

PISTHETERUS.

C'est afin qu'ils ayent la premiere part aux sacrifices qu'on fait aux Dieux & même à Jupiter. On ne s'avisoit pas jadis de jurer par les Dieux ; l'on ne juroit que par les Oiseaux. Aujourd'hui encore

* C'étoit un Général Athénien, selon quelques uns, selon d'autres un Poëte Tragique ; mais l'un ou l'autre fort intéressé & avide de présens.

Lampon * ne jure que par l'Oïe quand il veut tromper. Telle étoit votre ſouveraineté ; mais depuis les choſes ont furieuſement changé , &c.

Il ditqu'on traite les Oiſeaux en eſclaves ; qu'on leur fait une guerre cruelle comme à des furieux ; qu'on les pourſuit juſques dans les temples ; qu'on imagine cent ſortes de ſtratagêmes & d'induſtries pour les prendre ; qu'on les vend ou achete ; qu'on les met à toutes ſauces ; & ſurtout à une ſauce où il entre du fromage , du benjoin , du vinaigre ; le tout joint à un aſſaiſonnement plus doux comme ſi l'on vouloit les embaumer.

Tout cela eſt évidemment allégorique aux Lacédémoniens repréſentés ſous la forme d'Oiſeaux. C'eſt Alcibiade qui leur parle & leur éxagere les mauvais traitemens que leur ont fait les Athéniens , ſurtout à l'affaire de Pyle. Si l'on veut bien ſe rappeller tout ce qui a été dit ſur cela , & lier toutes les idées , l'énigme ne paroîtra pas fort obſcure , & l'on aura le plaiſir d'en lever tous les voiles.

* Il prononçoit mal , & diſoit νὴ τὸν χῆνα par l'oïe , au lieu de νὴ τὸν Ζῆνα par Jupiter. Nous avons vû une raillerie de cette eſpéce au ſujet du graſſeiement d'Alcibiade.

Le Chœur gémit ſur le récit de ces maux, à la vûë de ſon ſort préſent & de ſa puiſſance paſſée: mais il reſpire dans l'eſpoir qu'il fonde ſur les avis & le ſecours d'un libérateur tel que Piſthétérus, c'eſt-à-dire, Alcibiade.

Piſthétérus vient au fait, & voyant les Oiſeaux entierement gagnés en ſa faveur: » Bâtiſſez, leur dit-il, une ville forte » tout au tour de la terre, avec de bons » murs de brique tels que ceux de Baby» lone. Enſuite ſommez Jupiter de vous » rendre l'empire uſurpé. En cas de re» fus, déclarez-lui une guerre ſacrée, » & ne permettez plus aux Dieux d'al» ler ſéduire les Alcmenes; les Europes, » & les Semelé. En troiſiéme lieu, je » veux qu'on envoye un Ambaſſadeur» Oiſeau chez les humains, pour leur » déclarer que déſormais ils ayent à ſa» crifier aux Oiſeaux, comme aux ſou» verains maîtres, avant que d'oſer ſa» crifier aux Dieux. »

Il entre dans le détail burleſque du partage des Dieux & des Oiſeaux; de maniere que ceux-ci ſoient ſervis avant ceux-là, conformément à leur goût. Qui ne reconnoît à ces traits le ridicule qu'Ariſtophane veut jetter ſur l'ambition des Lacédémoniens, qui n'affectoient de vou-

loir fortifier Décélie que pour aſpirer au ſouverain pouvoir. Auſſi en vinrent-ils à bout, comme on le verra, à la fin de la guerre du Péloponnèſe.

Térée fait quelques objections auſſi riſibles que les réflexions d'Evelpis. Mais Piſthétérus va ſon train ſans trop s'amuſer à répondre aux difficultés, ſi ce n'eſt en gambades, comme quand il dit: „ Vous craignez qu'on ne vous prenne „ pour des geais revêtus. Hé, Mercure „ n'a-t-il pas des aîles? La victoire & l'a„ mour n'en ont-ils pas? Homère ne com„ pare-t'il pas Iris à une timide colom„ be? „ Preuve inconteſtable qu'Ariſtophane & ſes confreres les Comiques ne railloient que les Dieux d'Homère & de la fable qu'il étoit permis de jouer ſur la ſcéne, & non ces mêmes Dieux entendus & honorés à la maniere du païs.*

Térée propoſe une objection plus forte. Mais ſi Jupiter tonne. Piſthétérus fait ſemblant de ne pas entendre, & donne un pouvoir équivalent aux Oiſeaux ſur les hommes. „ Si ceux-ci (dit-il) refuſent de vous reconnoître pour Rois, „ & s'obſtinent à vous préférer les Dieux „ de l'Olympe, envoyez ſur leurs terres

* *Voyez la concluſion générale à la fin.*

„ des volées de moineaux & d'autres par-
„ tis ſemblables pour fourrager. Qu'alors
„ Cérès les aide ſi elle peut. „

TERE'E.

Par Jupiter, elle n'en fera rien. Vous la verrez alléguer cent prétextes.

(Alluſion aux défaites des Magiſtrats d'Athénes dans les diſettes de blé.)

PISTHETERUS.

Autre expédient. Dépêchez un régiment de corbeaux pour crever les yeux des bœufs & des brebis. Qu'Apollon les gueriſſe alors avec ſa médecine. Où trouvera-t'il de l'argent? Car il en veut pour guérir les gens.

EVELPIS.

Oh, doucement, je vous prie: attendez que j'aye vendu ma petite paire de bœufs.

PISTHETERUS *aux Oiſeaux.*

Mais ſi les hommes plus raiſonnables vous reconnoiſſent pour leurs divinités, juſqu'à vous appeller leur Terre, leur Neptune, leur Vie, vous les comblerez de biens.

LE CHŒUR.

De quels biens, s'il vous plaît?

PISTHETERUS.

Plus de ſauterelles qui dévorent leurs vignes en fleur. Un détachement de

chouettes suffira pour les en purger : plus de moucherons & de vermisseaux qui rongent les figuiers. Un escadron de grives vous les croquera tout net.

TERE'E.

C'est quelque chose. Mais comment enrichir les humains : car ils sont friands d'argent par dessus toute chose.

PISTHETERUS.

Bon, au moyen d'un petit grain de divination qu'ils sçauront employer, vous leur enseignerez les riches mines & les bons trafics. De plus pas un vaisseau ne périra sur mer.

LE CHŒUR.

Comment cela ?

PISTHETERUS.

L'Oiseau consulté prédira tout. » Ne » vous mettez pas en mer : il y aura gros » têms. Partez : il y fait bon. »

EVELPIS *à part.*

Cela étant j'achete un vaisseau ; me voilà marin. Car je n'ai gueres envie de rester parmi vous.

PISTHETERUS.

Bien plus. Les Oiseaux découvriront aux humains les vieux trésors cachés dans le sein de la terre. Car ils sçavent bien où ils sont ; ne le dit-on pas tous les jours ? » Personne ne sçait où est mon

» trésor, si ce n'est quelque Oiseau ».

EVELPIS *à part.*

Si cela est, je vends mon vaisseau, & j'achete une bêche. J'aime mieux dénicher des vases remplis d'or.

LE CHŒUR.

Mais la santé habite chez les Dieux. Le moyen que nous la procurions aux hommes ?

PISTHETERUS.

Bon, bon: fortune vaut santé. On n'est malade que quand on est mal dans ses affaires.

LE CHŒUR.

Oui, mais la longue & verte Vieillesse qu'ils aiment tant est encore dans l'Olympe. Les laisserons-nous mourir jeunes ?

PISTHETERUS.

Jeunes ? Bien loin de cela, vous augmenterez leurs années de trois cens ans.

LE CHŒUR.

Où les prendre ?

PISTHETERUS.

Où les prendre ! chez-vous mêmes. Quoi, vous ne sçavez pas que la corneille vit cinq fois l'âge de l'homme ?

EVELPIS *parlant des Oiseaux.*

Peste ! leur empire vaut bien mieux que celui de Jupiter.

PISTHETERUS.

Cent fois mieux. D'abord point de temples à bâtir, point de marbre, ni de portes dorées. Des arbrisseaux & des chênes, voilà leurs autels. Pour les Oiseaux de conséquence nous avons l'Olivier. Plus de pélérinages à Delphes ou à Ammon. Nous n'aurons qu'à nous tenir sous quelque arbre avec un peu d'orge ou de blé, & les mains étendues présenter nos vœux & nos offrandes. A l'instant nous serons éxaucés pour une poignée de grain.

Sous le masque de cette impieté tolerée sur le Théatre, il y a un mystere assez fin. Le Poëte veut dire que l'empire des Lacédémoniens seroit plus supportable que celui des Athéniens : que les premiers, par l'habitude d'une vie sobre & austere, fouleroient moins les peuples alliés, que ne feroient les seconds accoutumés à la bonne chere & à la magnificence en fait d'édifices, & de tout. Mais il s'envéloppe, comme nous l'avons dit. Il n'eût pas été sûr de parler plus clairement dans une République aussi jalouse de souveraineté que l'étoit Athénes.

Les Oiseaux ébloüis de ces belles promesses de Pisthétérus se rendent à tous ses avis. Ils prennent sur eux le soin de l'exé-

cution : mais ils lui laiſſent le ſoin de la conduite. Ainſi en uſerent les Lacédémoniens gagnés par Alcibiade, dont la retraite & les conſeils cauſerent plus de dommage à ſa patrie, que ſa préſence & ſon génie ne lui avoient procuré de bien juſqu'alors.

Le parti pris de bâtir la Ville, & de ſuivre de point en point les avis de Piſthétérus, Térée dit : „ Qu'il n'y a point „ de tems à perdre, & qu'il ne faut pas „ temporiſer comme Nicias. „ Nicias ne pouvant rompre le projet de l'expédition de Sicile, avoit temporiſé & tiré en longueur tant qu'il avoit pû. Il y commandoit malgré lui, & l'on verra bien qu'Ariſtophane étoit de ſon ſentiment ſur cette entrepriſe : car quoiqu'il n'en diſe pas un mot, tout le reſte de la piéce tend à faire voir aux Athéniens l'importance de prévenir les vûës des Lacédémoniens ſur Décélie, & de quitter toute entrepriſe étrangere, pour ſe défendre dans le cœur de l'Etat.

Térée prie ſes nouveaux hôtes d'entrer dans ſon nid, c'eſt-à-dire, dans ſa grotte. Il leur demande leur nom. Ils font quelques difficultés comiques. On leur promet de les rendre aîlés au moyen d'une certaine racine. Les Oiſeaux & eux

demandent à voir la compagne de Térée & à l'entendre. Elle paroît : on lui fait la cour ; & les deux étrangers entrent chez Térée.

Au ſujet des galanteries que dit Piſthétérus à la vûë de Procné, qu'il vaut mieux appeller ici Philoméle, ſuivant nos idées, il eſt à propos de remarquer qu'Alcibiade aima Timea femme d'Agis & en fut aimé, juſques-là qu'il lui laiſſa un fils * qu'elle appelloit Leotychide en public, & Alcibiade en particulier. La choſe étoit ſi peu cachée, que le héros Athénien diſoit en badinant qu'il n'avoit répondu à l'amour de la Reine, qu'afin que ſa race regnât ſur Lacédémone. Mais il n'en fut rien. Agis découvrit l'intrigue, & prouvant par un *alibi* que Leotychide n'étoit pas à lui, il le déſavoüa ; & ce fils d'Alcibiade fut privé de la Royauté. Peut-être Ariſtophane veut-il inſinuer les premiers ſoupçons de cette galanterie.

Le Chœur, après un court compliment à Philoméle, fait ſon diſcours aux ſpectateurs **, toujours entrecoupé d'autres petits morceaux comme dans les piéces précédentes. Pour inviter les hommes à reconnoître les nouveaux Dieux, l'Oi-

* Voyez PLUTARQUE dans Alcibiade.
** ΠΑΡΑΒΑΣΙΣ.

ſeau Coriphée peint aux mortels la miſere de la condition humaine, leur foibleſſe, leurs tenebres, leur inconſtance, la briéveté de leur vie, & quel malheur c'eſt pour eux de n'être pas Oiſeaux. Il veut qu'ils prêtent l'oreille aux ſublimes connoiſſances qu'il va donner ſur la naiſſance du monde, aſſurant qu'ils laiſſeront-là Prodicus * & ſa Philoſophie. Il ſoutient que d'abord il n'y avoit que le Cahos, la Nuit, l'Erebe & le Tartare; que la Nuit & l'Erebe produiſirent un œuf, d'où ſortit l'Amour avec des aîles d'or, que celui-ci avec le Cahos aîlé donna le jour au peuple-Oiſeau; qu'il broüilla enſuite toute la matiere qui exiſtoit; & que de cette confuſion d'élemens nâquirent le Ciel, la Terre, & les Dieux. Il prétend prouver par-là que la race des Oiſeaux eſt antérieure aux Dieux mêmes & pour juſtifier leur origine de l'Amour, il allegue les aîles, & n'oublie pas les petits préſens d'oiſeaux que les amans ſe font. Il inſiſte ſur la diſtribution des ſaiſons preſcrite par les Oiſeaux, dont les uns, comme les gruës, quand elles ſe retirent en Libye, avertiſſent qu'il eſt tems de ſemer, de rentrer dans les ports & d'ache-

* Il en a été parlé dans les Nuées.

ter des fourrures pour le voleur Oreste *, sous peine d'être dépouillé en chemin, si on y manque : les autres, tels que le Milan, montrent, en paroissant aux beaux jours que c'est la saison de tondre les brebis ; les autres, comme l'hirondelle, font quitter la robe fourrée pour des vêtemens plus legers. „ Nous vous tenons „ lieu, dit-il, d'Ammon, de Delphes, „ de Dodone ** & d'Apollon. „ Il entre dans le détail pour faire voir qu'on ne fait nulle entreprise sans avoir interrogé les Oiseaux ; qu'enfin par l'usage, quantité de choses s'appellent du nom d'*Oiseau* chez les Grecs : d'où il conclut que c'est aux hommes à élever des autels aux Oiseaux, avec assurance de recevoir des bienfaits sans nombre & au-delà de leurs désirs.

Un éloge sur les concerts de Philomele, que Phrynicus (dit-on) s'étudioit d'i-

* Il en est parlé deux fois dans cette Comédie : il falloit que ce fût un fameux brigand.

** Dodone, ville de Molossie. (Voyez la carte) La forêt prophétique consacrée à Jupiter en étoit voisine, aussi-bien que le Temple de ce Dieu, si renommé par ses oracles. On a parlé ailleurs de l'erreur des prétendues Colombes Fatidiques : erreur causée par un mot Thessalien, qui signifioit également *colombes* & *femmes*. C'étoient des vieilles qui rendoient les oracles.

miter,

miter, interrompt un moment ce discours. On le reprend en publiant le droit d'azyle à tout criminel qui voudroit vivre dans la ville des Oiseaux. C'eſt un quadre de ſatyre bien cauſtique; car on y nomme des crimes, des vices, des coupables, & des originaux connus à Athènes: par exemple, Exéceſtidès, eſclave de Carie, dont on a parlé ailleurs, & qui vouloit être Athénien à toute force, ſans pouvoir faire preuve. ,, Qu'il vienne chez nous, ,, (diſent les Oiſeaux, il ſe fera des ayeux ,, tels qu'il voudra, & il aura droit de ci- ,, toyen. ,, On traite de même & pis encore les enfans rebelles à leurs peres, les eſclaves fugitifs & marqués ſur les épaules, un Philémon & un Spintharus Phrygien,& un traitre Piſias.Rien de plus cruel en fait de raillerie que cette invitation qu'on leur fait de ſe retirer chez les Oiſeaux, pour peupler la nouvelle ville, comme les brigands peuplerent Rome. Ariſtophane jette par-là un vernis odieux ſur la retraite d'Alcibiade à Sparte, & ſur Décélie.

Le diſcours une ſeconde fois interrompu par des louanges ſur le concert des Oiſeaux, ſe renoue en vantant les avantages des aîles; c'eſt-à-dire qu'on revient à la ſatyre, ſelon l'uſage des Chœurs comi-

ques. Si les hommes étoient aîlés, un ſpectateur ennuyé d'une Scéne tragique ſe déroberoit du Cirque; Patroclide n'auroit pas eu le malheur au ſpectacle de laiſſer échapper un bruit & une odeur qui ont produit tant de riſées. Le Chœur pouſſe ainſi malignement ſa pointe. Car cet autre quadre vaut bien le précédent. Il retombe enfin ſur Diitrephés „ qui „ n'ayant, dit-il, que des aîles * d'o- „ zier, eſt pourtant devenu chef de Tri- „ bu & de Cavalerie, en un mot le coq le „ plus haut huppé. „ Tant il eſt bon d'avoir des aîles !

ACTE III.

Piſthétérus & Evelpis s'en reviennent métamorphoſés en Oiſeaux bizarres & rient l'un de l'autre. Le premier appelle ſon compagnon *un Oiſon ébauché*, & le ſecond lui rend ſon quolibet en l'appellant *Merle tondu*. Ces quolibets ne ſont point ſans allégorie. Pour l'expliquer il n'y a qu'à comparer Ariſtophane avec lui-même. L'Oye ſignifie Lampon qui juroit par l'Oye, & le Merle ſans plumes marque Callias qui ſe laiſſoit plumer **.

* C'eſt qu'il faiſoit des corbeilles & des figures d'oſier.

** Voyez ces deux traits ci-deſſus au commencement de l'Acte ſecond, & dans le premier.

Quoique les Commentateurs n'en disent rien, la conjecture n'en est pas moins juste, & fait voir de plus en plus que ce n'est pas sans fondement qu'on explique ici cette piece comme une énigme. Les deux nouveaux Oiseaux concluent que ces ressemblances leur conviennent, & que (comme dit Eschyle,) *leur plumage n'est point étranger, mais à eux en propre.* Ce vers d'Eschyle étoit devenu proverbe.

» Que faut-il faire? (dit Térée en se » montrant tout à coup.) Donner un » nom pompeux à la ville (répond Pis- » thétérus) & sacrifier aux Oiseaux. » Il propose de la nommer *Sparte.* Nouvelle preuve qu'il s'agit des Lacédémoniens représentés par l'assemblée des Oiseaux. Le nom de Sparte fait peur à Térée. On opine à lui donner un nom tiré des Nuées & des Coucous, *Néphélococcygie.* » O le grand nom, (s'écrie Térée) » *Néphélococcygie*! N'y a-t-il point une » ville ainsi nommée où sont les biens de » Théagêne en partie, & tous ceux d'Es- » chine *. »

* Fils de Sellus. Eschine & Théagêne étoient de faux riches qui se vantoient sans fondement, & dont les biens étoient (comme l'on dit encore aujourd'hui) sur les brouillards. ARIOSTE

PISTHETERUS.

Oui, croyez qu'ils y ſont encore mieux

a peut-être tiré de là l'heureuſe idée d'un païs dans la Lune où ſe retrouve tout ce qui ſe perd ſur la terre.

J'oſe l'imputer à la Lune :
Car cette Divinité brune,
Afin que vous n'en doutiez pas,
A plus d'un rapport ici-bas,
N'en cruſſions-nous que l'Arioſte
M. Ludovic. Arioſto, Orlando Furioſo, Canto 34. Stanza 72.
Qui nous dit qu'en courant la poſte,
D'un air auſſi fin que plaiſant
Elle amaſſe chemin faiſant,
Comme un larronneau qui tout ſerre,
Ce qui ſe perd ſur notre terre,
Baſſeſſe, hommages, ſoins rendus,
Sans que grand Seigneur s'en émeuve,
Tant de pas, tant de vœux perdus,
Soupirs d'amant, larmes de veuve,
Innocence, ſimplicité,
Droiture, candeur, probité :
N'eſperons pas qu'il en repleuve ;
Car Dame Lune en fait de bien
Nous vole tout & ne rend rien,
Si pourtant quelque téméraire,
Auſſi fou que fut Bergerac,
Montoit dans ſon monde lunaire,
Il pourroit *ab hoc & ab hac*
Rattrapper de cette Donzelle,
En fouillant dans ſes magazins
Toujours nombreux & toujours pleins;

que dans les plaines de Phlegre * avec les rodomontades des Dieux au sujet du combat des Géans.

TERÉE.

O l'opulente Cité: Quel Dieu lui donnerons-nous pour patron.

PISTHETERUS.

Donnons-lui Minerve.

TERE'E.

Bon, Minerve. Il seroit beau de voir dans une ville bien policée une femme armée de pié-en-cap pour patrone, & pour citoyen un Clisthêne ** la quenouille à la main.

Voilà bien des satyres en peu de mots: Mais revenons au point capital. La ville en l'air est Décélie. Il faudroit s'aveugler pour ne pas reconnoître que dans cette piece tout tend naturellement à ce

Plus d'un thrésor qu'elle y recelle,
Mainte, vertu, maint beau talent,
Maint bon sens, & mainte cervelle;
Comme Astolphe retrouva celle
Que perdit le fougueux Rolland.
Mais je consens qu'on les y laisse,
Pourvû qu'on y laisse à ce prix
Tous les maux que la Lune a pris.

* En Thrace.

** Il y a peu de pieces d'ARISTOPHANE, où le débauché Clisthêne n'ait son mot.

but. En voici la démonſtration dans le mot ſuivant.

PISTHETERUS.

Qui donc choiſirons-nous pour garder la fortereſſe ?

TERE'E.

Un de nos Oiſeaux, Perſe d'origine, Oiſeau belliqueux, le pouſſin de Mars.

(C'eſt que les Lacédémoniens comptoient ſur le ſecours du Roi de Perſe avec qui ils avoient fait alliance par le conſeil d'Alcibiade.)

PISTHETERUS *riant.*

Ah ! ah ! Monſeigneur Pouſſin !

TERE'E.

Oui Pouſſin de Mars. Ne vous en moquez pas. C'eſt un Oiſeau fait aux rochers & aux murs.

Le Poëte déſigne les montagnes de Perſe, comme s'il diſoit nettement ; les Perſes accoûtumés à leurs monts ſçauront bien garder notre citadelle & nos murs. Ce n'eſt pas la premiere fois qu'Ariſtophane s'eſt raillé des Perſes lorſqu'ils étoient ennemis d'Athénes. J'en ai rapporté un éxemple dans les *Acharniens*, Sc.II. & III.Act. I. II. Il y parle même en bouffon des montagnes d'or de la Perſe par alluſion à leurs mines, & aux vaſes

d'or dont se servoient les Rois pour leurs plus vils besoins. En comparant un peu Aristophane avec lui-même, l'énigme que nous éxaminons cesse d'en être une.

Pisthétérus faisant l'Architecte donne à Evelpis cinquante ordres ridicules tout d'une haleine. „ Cours & vole dans l'air, „ dit-il, sers les maçons qui travaillent. „ Porte des pierres. Ote tes habits. Bats „ du mortier. Prens la truelle & l'auge. „ Monte à l'échelle. Romps-toi le cou. „ Range les gardes. Entretiens le feu. „ Dors ensuite. Envoye des hérauts, l'un „ de bas en haut, l'autre de haut en bas, „ puis vers moi. „

* EVELPIS.

C'est-à-dire que tu vas rester ici les bras croisés, & pleurer, s'il t'en prend envie.

PISTHETERUS.

Va, mon cher, va, dis-je, où je t'envoye. Car on ne peut rien faire sans toi. Pour moi je demeure pour appeller le sacrificateur, afin de commencer la cérémonie en l'honneur des nouvelles Divinités.

* Dans le texte c'est Térée qui parle. M. BOIVIN qui a bien vû l'erreur, donne ce mot à Pisthétérus. Je suis persuadé qu'il ne sçauroit convenir qu'à Evelpis. La suite le montre.

Qu'on apporte la corbeille & le baſſin.

Le Chœur très-ſatisfait de cet hommage anime les Muſiciens. Piſthétérus après quelques airs impoſe ſilence au Corbeau, c'eſt-à-dire à l'Acteur maſqué qui joue de la flûte avec ſa muſeliere. Ces joueurs de flûte attachoient leur inſtrument par des courroyes au tour du cou. » Sacrificateur, » (reprend Piſthétérus) ſacrifiez à nos » Dieux » Il obéït, & en nommant les plus ſinguliers parmi les Dieux-Oiſeaux, il fait une invocation burleſque, où il ſubſtitue la Colombe à Vénus, le Cigne à Apollon, l'Aigle à Jupiter, l'Autruche * mere de *Cléocrite* à Cybelle, & ainſi du reſte. Comme il ſe ſert de la formule ordinaire d'invocation, il prie non-ſeulement pour *Néphélococcygie*, mais pour Chio, à cauſe de l'étroite alliance de cette Iſle avec Athénes qui lui donnoit toujours part aux prieres publiques. Piſthétérus en rit. Le Sacrificateur continue, & invoque par ordre les héros ou demi-dieux-oiſeaux. Pure plaiſanterie. Car il en nomme tant, que Piſthétérus l'oblige de finir, diſant qu'il n'y auroit pas aſſez d'un pareil ſacrifice pour tant de becs

* Alluſion à quelque ſobriquet d'une Athénienne.

affamés. Cela tombe ſur les héros Athéniens.

Un Poëte vient interrompre le ſacrifice en chantant les louanges de *Néphélococcygie* qu'il dit lui être parfaitement connue. C'eſt une raillerie ſur les Poëtes qui ſe perdent dans les nuës. Auſſi Piſthétérus ſe divertit-il à ſes dépens. Mais le Poëte chante toujours de plus belle, à l'imitation tantôt de Simonide, tantôt de Pindare; de ſorte que pour le faire taire, Piſthétérus qui ſent de quoi il eſt queſtion, lui donne d'abord un manteau, puis une veſte. Car ſes dithyrambes qui ſont de vrayes parodies ne finiſſent point, qu'il n'ait reçû ce qu'il ſouhaitoit.

Un Devin ſuccéde au Poëte. Il défend qu'on touche à la victime. Il parle d'un Oracle de Bacis * ſur *Néphélococcygie*. On le renvoye en le ſifflant lui & ſes Oracles, & on les traite comme ceux de Cléon dans les *Chevaliers*. On eſt toutefois contraint de l'écouter. Son Oracle obſcur ſe termine à demander un habit & une chauſſure.

PISTHETERUS.

Quoi, la chauſſure en eſt auſſi ?

*Fameux Devin. Il y en a pluſieurs de ce nom.

LE DEVIN *lui présentant le livre.*

Tenez, lisez. *(il continue de lire.) Item* un flacon de vin, & les entrailles de la victime.

PISTHETERUS.

Les entrailles en sont aussi ?

LE DEVIN.

Tenez, lisez.

Il poursuit ainsi son rôle en disant toûjours, *tenez*, *lisez*. Mais Pisthétérus qui n'en est pas la duppe, lui arrache le livre des mains, & forge sur le champ un Oracle bizarre qui condamne les importuns demandeurs dans les sacrifices à être roués de coups de Bâton.

LE DEVIN.

Vous badinez.

PISTHETERUS *lui présentant le livre.*

Tenez, lisez. *(Il continuë de lire.) Item*, Ne l'épargnez pas, fût-ce un Aigle, un Lampon, ou le grand Diopithès.

LE DEVIN.

Cela est-il aussi écrit ?

PISTHETERUS.

Tenez, lisez.

Il s'en défait ainsi. Mais il n'en est pas quitte. Car un Mathématicien prend la place du Devin. C'est le célébre Astrono-

me & Géométre Méton. Il se nomme lui-même. » Je suis ce fameux Méton, » aussi connu dans la Grece qu'à Colo- » ne*. » Aristophane ne l'épargne pas davantage. Car il le fait parler en ridicule, qui veut mesurer l'air comme un four; mot de Socrate qu'on a vû dans les *Nuées*. Il lui fait dire d'autres impertinences, comme celle de faire un cercle quarré. Méton en effet, la regle & le compas à la main, semble faire sur le théatre un plan de ville en forme d'étoile avec ses rayons. Pisthétérus lui fait entendre qu'on bannit de *Néphélococcygie*, comme de Lacédémone, certaines gens: il veut dire les imposteurs; & comme Méton feint de ne pas entendre à demi mot, on le congédie à coups de gaules. Ainsi Aristophane traitoit-il les plus honnêtes gens de son siecle.

Méton est suivi d'un Magistrat qui vient dire que l'intendance de *Néphélococcygie* lui est échue. On l'appelle un Sardanapale, par dérision des mœurs corrompuës des Magistrats Athéniens.

* Il n'étoit, pas, dit-on, de cette Bourgade d'Attique: mais il y avoit laissé quelques monumens de son sçavoir. Il est l'auteur du nombre d'Or. Voyez ce que nous avons remarqué à son sujet dans les *Nuées*.

PISTHETERUS.

L'Intendance de notre ville ! Ouais. Hé qui vous l'a donnée, s'il vous plaît ?

LE MAGISTRAT.

Un fâcheux ordre de Téléas.

PISTHETERUS.

Ecoutez, convenons ſans bruit. On va vous donner quelque choſe. Retirez-vous.

LE MAGISTRAT.

J'y conſens à ce prix. Auſſi-bien ai-je une aſſemblée à convoquer. J'avois préparé quelque choſe au ſujet de Pharnace *.

PISTHETERUS *le bat.*

Tenez, voilà votre affaire. C'eſt la récompenſe à la mode en ce païs-ci.

(Cela étoit également vrai de Lacédémone & d'Athènes. Les mauvais traitemens étoient le prix ordinaire des ſervices rendus à l'Etat. Les Lacédémoniens même voulurent faire mourir Alcibiade quand il les eut ſervis aux dépens de ſa patrie.)

LE MAGISTRAT.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

* Lieutenant Général du Roi de Perſe. J'ignore les alluſions qu'il y a là deſſous. C'eſt une malice contre les Perſes & les Intendans ou Gouverneurs.

PISTHETERUS.

C'eſt l'aſſemblée ſur Pharnace.

LE MAGISTRAT.

Hola, des témoins. Quoi frapper un Intendant!

PISTHETERUS.

Allez, mon ami: remportez vos deux vaſes à ſuffrages, croyez-moi. Cela n'eſt-il pas impatientant? Envoyer un Intendant à une ville avant que la dédicace en ſoit faite!

(Cela regarde quelque anecdote ſur l'avidité des Athéniens.)

Un crieur d'Edits & de Loix publie qu'il vient en vendre argent comptant à la ville naiſſante. Il n'eſt pas mieux reçû que le Magiſtrat. Ce dernier déclare à Piſthétérus, qu'il ait à comparoître en juſtice pour l'avoir maltraité. Piſthétérus ſe voyant obſédé de l'un & de l'autre côté (car ils parlent tous preſque enſemble) va tantôt à l'un, tantôt à l'autre en les menaçant. Ils s'enfuyent à la fin, & le Sacrificateur ennuyé de voir le ſacrifice ſi long-tems ſuſpendu, ſort du Théatre pour aller ailleurs immoler le bouc aux Oiſeaux.

Ceux-ci demeurent pour l'Intermede.

Ils ſe réjouiſſent d'abord de ſe voir honorés comme Dieux. (C'étoit l'ambition des Lacédémoniens de commander à toute la Grece.) Puis ils font une eſpece d'Edit curieux dont voici la ſubſtance.
„ L'on ne parle aujourd'hui dans les com-
„ pagnies que de l'Edit ſur Diagoras. Si
„ quelqu'un tuë Diagoras * le Mélien il
„ aura un talent. On en donnera autant
„ à qui tuera un des Tyrans morts **. Voi-
„ ci notre Edit à nous , un talent à qui
„ ôtera la vie à notre ennemi Philocrate,
„ & le quadruple à qui l'amenera vif. „
Tout le reſte n'eſt qu'une plaiſanterie ſur ce Philocrate qui étoit un fameux traiteur, & que les Oiſeaux accuſent de les enfiler dans des cordons, de les larder, & de leur donner cent figures différentes pour les vendre mieux. Il n'y a peut-être pas grande fineſſe là-deſſous ; peut-être auſſi y a-t'il quelque allégorie aux captifs de Pyle qui furent très-maltraités ; affaire que les Lacédémoniens avoient toujours ſur le cœur. A l'égard de Diagoras de Mélos, après la priſe & le ſac de cette Iſle, il ſe retira à Athénes, y parla contre les myſtéres de Cérés, & y fut condamné à mort comme athée, la dix-ſep-

* On en parle encore ailleurs. Voyez les *Nuées.*
** Mot bouffon au ſujet d'un Edit réel.

tiéme année de la guerre du Péloponnèse. Il s'enfuit, & évita le ſupplice par le naufrage.

Le Chœur vante de rechef le bonheur de ſon deſtin par des vers lyriques ; puis ſe retournant du côté du Parterre il promet aux Juges (s'ils ſont favorables à la nouvelle Comédie) nombre de chouettes * d'or qui nicheront dans leurs bourſes, des griffes crochues pour bien dérober quand ils ſeront Tréſoriers, & des becs ouverts avec beaucoup d'appétit pour les feſtins. Mais s'ils refuſent le prix à Ariſtophane, les Juges, dit le Chœur, n'ont qu'à ſe pourvoir de larges lunules ſur la tête, comme les ſtatuës que l'on coëffoit ainſi pour les garantir des crottes des Oiſeaux. Il ne paroît pas que les Juges ſe ſoient fort embarraſſés de cette menace comique. Car ils ne mirent cette Comédie qu'au ſecond rang après les *Convives* d'Amipſias.

Cet Acte ſort un peu de l'objet principal qui eſt Lacédémone, Alcibiade, & Décélie. Il ne ſemble fait que pour railler Athènes & ſes mœurs. Mais outre qu'Ariſtophane en uſe toujours ainſi, il avoit intérêt de s'écarter de ſon ſujet, & de cacher ſon jeu. Ce qu'il a dit dans plus

*Marque de la monnoye Athénienne.

de cent traits lui suffisoit pour se faire entendre, sans choquer la délicatesse Athénienne sur une affaire extrêmement chatouilleuse.

ACTE IV.

» Messieurs les Oiseaux, (dit Pisthé-
» térus) le sacrifice a été heureux : mais
» je ne vois point encore de courier sur
» l'état où est notre ville. » A peine a-t-il parlé qu'il en arrive un tout essoufflé.* Il annonce que *Néphélococcygie* est la plus belle chose du monde, que le mur est si large que deux chars de front, l'un de Théagène, l'autre de Proxemide **, fussent-ils traînés par des chevaux de la grandeur de celui de Troye ou du cheval de bronze de la citadelle d'Athènes, y passeroient sans difficulté. Pour augmenter le merveilleux, le courier dit que les Oiseaux seuls ont construit tout l'ouvrage, chacun employant son talent, les grues avec les pierres qu'elles avoient avallées, les Oi-

* Ces arrivées subites d'Acteurs dont on a besoin, sont apparemment l'objet de la raillerie du Poëte. Pour lui il n'y fait point de façon, parce qu'il se sauve de tout par une plaisanterie.

** Fameux Athéniens dont les équipages faisoient apparemment beaucoup de bruit.

feaux Aquatiques en portant de l'eau, &c.

Un autre courier veut jetter l'allarme au fujet d'une Divinité aîlée qui a paffé dans la ville, & s'eft fubtilement envolée à l'infçû de la fentinelle des Geais. (N'eft-ce point Alcibiade qu'on indique?) L'on a mis quantité d'Oifeaux à fes trouffes. Le Chœur s'ameute, & fe prépare à une guerre avec les Dieux Olympiens. Iris defcend. Les Archers-Oifeaux l'entourent, & Pifthétérus contrefaifant l'empreffé l'arrête. » Qui va là? Où vas-» tu? D'où viens-tu? Demeure. Quel eft » ton nom? Galere, ou Barque? »

IRIS.

Je fuis la legere Iris.

PISTHETERUS *vivement fans l'écouter.*

Galere Salaminienne, ou Parale?

L'allufion à la Galere Salaminienne qui alla chercher Alcibiade en Sicile eft trop palpable pour ne la pas fentir. Les Galeres ordinaires des côtes d'Attique s'appelloient *Parales.* L'entretien d'Iris & de Pifthétérus eft vif & comique; mais toujours par allégorie à l'affaire d'Alcibiade. Pifthétérus fait le couroucé de ce que la Déeffe a paffé dans une ville étrangere fans dire comment, fans paffeport, & fans

aveu. Elle le traite de fou. Le nouveau Gouverneur lui dit qu'elle mériteroit la mort, tout immortelle qu'elle ſe croit; & il lui déclare que c'eſt à elle, & aux Dieux d'obéïr aux Oiſeaux. (C'eſt Lacédémone qui parle à Athénes.) Iris expoſe ſa commiſſion qui eſt de paſſer de l'Olympe ſur la terre pour engager les hommes à ſacrifier aux Dieux. » A quels Dieux? (demande Piſthétérus. Belle queſtion (dit-» elle) à nous autres habitans du Ciel! » Vous des Dieux! (reprend le premier.) » En eſt-il d'autres? (replique Iris.) Sça-» chez, (lui répond-on) que les Oiſeaux » ſont aujourd'hui les Dieux des mortels. » C'eſt à eux qu'il faut ſacrifier, non à » Jupiter: »

Ces traits de raillerie tombent beaucoup plus ſur les Lacédémoniens & ſur Socrate avec ſes ſectateurs que ſur les Dieux. Je dis, ſur les Lacédémoniens, dont Ariſtophane ſiffle ici l'ambition déméſurée pour la primauté; ambition augmentée par la retraite d'Alcibiade, & par le deſſein de fortifier Décélie. J'ajoute, ſur Socrate & ſes partiſans, qui introduiſoient, diſoit-on, d'autres Dieux que ceux du païs, & à qui le Poëte impute ſouvent * dans ſes Comédies de n'ad-

* A tort. Car Socrate reconnoiſſoit un Dieu.

mettre pour leurs Dieux que les nuages, l'air, & ce qu'il contient.

Iris fort ſcandaliſée de l'impieté de Piſthétérus qui doit lui paroître bien nouvelle, le menace du tonnerre. Mais Piſthétérus parodiant un morceau d'Euripide dans l'*Alceſte* *, demande comme Phérès à ſon fils, „ Si elle le prend pour „ quelque Lydien, ou quelque eſclave „ de Phrygie. „ Il menace à ſon tour Jupiter de l'infeſter d'Oiſeaux : le tout par des parodies d'Eſchyle pour répondre ſur le ton de hauteur qu'a pris la Déeſſe. La Scene finit par la chaſſer honnêtement : Voilà pour les Dieux.

Il reſte à voir le Député qui étoit allé vers les hommes. Il revient en vrai narrateur de théatre tragique, diſant beaucoup de choſes d'un air empreſſé, ſans venir au fait. Et il ajoute bruſquement, *faites-moi donc taire.* Ce ſont-là de ces traits de parodie qui ne ſe peuvent payer. Ariſtophane triomphe quand il raille les Poëtes de ſon tems, & il le fait preſque par tout avec une affectation qui montre

Mais il alloit plus loin que les Athéniens qui diſtinguoient la fable & la pluralité des Dieux, rejettant l'une, & admettant l'autre.

* Voyez l'Alceſte 3. vol. Act. 3. Sc. 5. p. 135.

bien que la parodie a été l'ame de la Comédie ancienne.

Le Député reprend ſon diſcours, & proteſte à Piſthétérus que les hommes ont pour lui la plus profonde vénération. Pourquoi ? Par l'intérêt qu'ils prennent tous à la nouvelle ville, à la ville Aërienne. » Avant la fondation de *Néphélococcygie* » on étoit fou, dit-il, de Lacédémone » & de ſes manieres. Nourrir ſa bar- » be, jeûner, être mauſſade, vivre ſo- » cratiquement, porter le bâton à la main; » telle étoit la folie publique. » (Remarquons qu'Alcibiade depuis ſa retraite à Sparte vivoit ainſi *, & qu'en ſe conformant à la maniere des Lacédémoniens il les avoit entierement gagnés.) » Mais on » en eſt bien revenu. On eſt fou des Oi- » ſeaux. On goûte leurs modes juſqu'à » s'en faire les ſinges. Premierement on » déniche à la pointe du jour pour voler » au Barreau, comme nous aux champs. » Enſuite on picore les paperaſſes de chi- » cane, & l'on fait des feſtins de procé- » dure. La manie va juſqu'à ſe donner des » noms d'Oiſeau. Connoiſſez-vous ce » boiteux Cabaretier ? c'eſt la perdrix : » & Ménippe ? c'eſt l'hirondelle ; & le

* Voyez PLUTARQUE que j'ai cité à ce ſujet, & CORNELIUS NEPOS.

» borgne d'Opuntien ? c'eſt le corbeau : » & Philoclès ? c'eſt l'alouette : & Théa- » gene ? c'eſt l'oiſon : & Lycurgue ? c'eſt » le coucou : & Chairéphon ? * c'eſt la » chauve-ſouris : & le Syracuſien ? c'eſt la » pie : & Midias ? c'eſt la caille battuë de » l'oiſeau. Ce n'eſt pas tout, la paſſion » où l'on eſt des Oiſeaux eſt marquée juſ- » ques dans les chanſons. L'on n'y trou- » ve qu'hirondelles, que roſſignols, qu'oi- » ſons, que colombes ; du moins tou- » jours des aîles, ou un peu de plumage » dans les vers. Tel eſt le goût. Au reſte » je vous donne avis que plus de dix mil- » le mortels vont venir vous demander » aîles & griffes. Faites-en proviſion ſi » vous m'en croyez.

PISTHETERUS.

Il a raiſon. Hola, ho, des aîles à plei-nes corbeilles. &c.

Le Chœur chante ſa propre gloire & ſes conquêtes. Piſthétérus ne l'interrompt que pour s'impatienter en preſſant les va-lets de lui apporter des aîles en quantité. En effet un jeune petit-maître las d'être ſous la tutelle d'un pere lent à mourir, ſe préſente d'abord pour en avoir des pre-

* L'ami de SOCRATE, connu par les *Nuées*, & ailleurs.

miers. Il veut ſe faire Oiſeau afin d'avoir droit, comme eux, de ſe défaire d'un pere qui vit trop à ſon gré. Cela eſt horrible. Auſſi Piſthétérus en le raillant lui fait ſentir la noirceur de ſes ſentimens. Il lui donne toutefois un *acoutrement* d'Oiſeau-ſoldat. Vôle, dit-il, en Thrace, & com-
» bats ». (L'on aſſiegeoit alors Amphipolis. *Thucyd. l. 7.*)

Cinéſias ce boiteux Poëte Dithyrambique raillé tant de fois par Ariſtophane, cherche auſſi des aîles, mais des aîles poëtiques; & il les demande poëtiquement par un galimathias d'Ode. Il avance que ſon art eſt fondé ſur les Nuées, les orages, les vents, les tourbillons; & qui pis eſt, il le prouve ſans pitié pour les oreilles de l'impatient Piſthétérus, qui pour le faire taire l'habille promptement en Oiſeau, non ſans pluſieurs coups de langue.

Un délateur ou ſergent aſſez mal équippé, accourt à la diſtribution des aîles. On lui demande pourquoi il en veut, ſi c'eſt pour aller à Pellène bourgade d'Achaïe dans le Péloponnèſe, où l'on faiſoit des jeux en l'honneur de Mercure Dieu des voleurs. » Non, répond-il, je n'éxerce
» mon métier de délateur & de ſergent
» que dans les Iſles. »

(Voici l'exploit donné à Alcibiade en Sicile très nettement désigné,) Le délateur déclare qu'il a besoin d'aîles pour voltiger dans les villes à la ronde, afin d'aller à la quête des affaires, & d'éviter * les voleurs de procès à son retour.

PISTHETERUS.

Quoi, c'est-là ton emploi ! A ton âge tu t'amuses à chicaner les étrangers !

LE DELATEUR.

Que faire ! je ne sçaurois bécher.

PISTHETERUS.

N'est-il pas, pour vivre, des professions plus honnêtes & plus sortables à un homme de ta taille, que le métier de chicaneur ?

LE DELATEUR.

Point de leçons, je vous prie : mais des aîles.

PISTHETERUS.

Hé ce sont des aîles que ces leçons.

LE DELATEUR.

Des discours sont des aîles !

Aristophane par la suite de cette plaisanterie en veut à Socrate, qui disoit que

* Les Athéniens étoient tellement en goût de procès, qu'ils se les voloient les uns aux autres, quand ils le pouvoient. Ce goût Républicain passe jusqu'aux Monarchies.

les discours prêtoient des aîles à l'esprit ; & choses pareilles. Le Délateur, loin de se rendre, se détermine à vivre plaideur, parce que dans sa famille on a toujours plaidé de pere en fils. » Donnez - moi, » dit-il, des aîles aussi promptes que cel- » les de l'Epervier, afin de me mettre en » état de vôler aux Provinciaux, pour » les sommer ensuite de revôler à Athè- » nes pour les accuser, puis de retourner » de là vers eux, afin... »

PISTHETERUS.

Je comprens. Afin que l'étranger soit condamné avant que d'avoir comparu....

LE DELATEUR.

C'est cela.

PISTHETERUS.

Et qu'en retournant, lorsqu'il voguera vers Athènes, vous puissiez saisir ses biens.

(Ainsi en usa-t-on à l'égard d'Alcibiade, qui fut condamné par défaut, mais cela n'étoit pas rare à Athènes.)

LE DELATEUR.

Vous l'avez deviné. Je veux en un mot être aussi agile qu'une toupie.

PISTHETERUS.

Ah toupie, c'est bien dit. J'ai ici de bonnes aîles de Corcyre. (*Il entend un fouet*

fouet de Corfou, dont il lui donne plusieurs coups en le chassant.)

Le Chœur qui durant tout ce tems-là étoit allé voltiger à la ronde, vient raconter ce qu'il a vû de rare. Il drape énigmatiquement Cléonyme & l'avanture de son bouclier perdu au combat. Sous une autre allégorie il décrit les vols du Héros Oreste, (comme il l'appelle.) C'est le voleur dont on a fait mention ci-dessus. Nous verrons le Chœur remplir les vuides de l'Acte suivant par de semblables récits, & tous satyriques.

ACTE V.

Le cinquiéme Acte, tout grotesque & tout défiguré qu'il doit nous paroître par la conférence & le traité ridicule des Dieux députés avec Pisthétérus confirmera toute-fois le systême que j'ai avancé touchant Décélie, pour peu qu'on veuille y faire attention & démêler le principal d'avec l'accessoire, le dessein général d'avec les traits particuliers, comme le faisoient les spectateurs qui étoient encore plus au fait que nous.

Prométhée voilé paroît dans *Néphélococcygie* en tremblant de peur d'être reconnu par les Dieux, le Soleil, ou Ju-

piter qui ne lui pardonneroit pas ce voyage. Après un jeu de Théatre sur sa frayeur comique, obligé de se dévoiler pour être reconnu de Pisthétérus, il le prie de le couvrir d'un parasol avant qu'il parle, de crainte que les Dieux ne le voyent. Aristophane en fait l'application aux scélérats Tartuffes qui croyent ne pas pécher quand ils pèchent en secret.

Avec cette précaution Prométhée déclare, comme ami des humains, que Jupiter est perdu; qu'il meurt de faim lui & les Dieux; que depuis la fondation de *Néphélococcygie* il ne monte pas au Ciel la moindre fumée de sacrifice; qu'enfin les Dieux étrangers aussi affamés que les Illyriens grincent des dents, & menacent Jupiter d'une révolte ouverte, s'il ne rend au plutôt les marchés & le commerce libres. C'est qu'Aristophane prévoyoit bien que les Lacédémoniens étant une fois établis dans Décélie, ne manqueroient pas de couper les vivres à Athènes, ce qui arriva en effet.

PISTHETERUS.

Quoi, vous avez des Dieux étrangers au dessus de vous?

(Allusion aux alliés étrangers d'Athènes dans la guerre du Péloponnèse. Ils donnoient quelquefois la loi à la République,

& lui vendoient cherement leurs secours

PROMETHE'E.

Etrangers sans doute, parce qu'ils sont du païs d'Exéceſtidès.

PISTHETERUS

Leur nom, s'il vous plaît?

PROMETHE'E.

On les nomme Triballiens, (c'eſt-à-dire paraſites ou impoſteurs; & de plus il y avoit des Triballiens peuples de la Thrace, ſitués vers une extrêmité du Mont Hémus entre la Mœſie ſupérieure & l'inférieure.) Je vous donne avis, continuë Prométhée que vous allez recevoir des Ambaſſadeurs pour traiter de paix, les uns de la part de Jupiter, & d'autres de celle des Triballiens. Mais gardez-vous d'y prêter l'oreille, ſi Jupiter ne rend le Sceptre aux Oiſeaux, & ne vous donne la Souveraineté en mariage *.

PISTHETERUS.

Quelle eſt cette Déeſſe?

PROMETHE'E.

Une beauté rare de qui dépendent la foudre, la politique, la juſtice, la ſageſſe la marine, la calomnie, la finance, & les trois oboles qu'on donne aux Juges.

* Ainſi Trygée épouſe-t-il la Paix ou une de ſes compagnes dans la Comédie de la Paix.

PISTHETERUS.

Quoi, tout cela dépend d'elle?

PROMETHE'E.

Oui; s'il vous la cede, vous pouvez vous vanter de posséder tout. Voilà ce que j'avois à vous dire. Car vous connoissez ma tendresse pour les humains.

PISTHETERUS.

Il est vrai, c'est à vous seul que nous avons obligation de manger des grillades *.

PROMETHE'E.

Et vous n'ignorez pas ma haine pour les Dieux.

PISTHETERUS.

Oh, l'on sçait...

PROMETHE'E.

Comptez que je suis pour eux un vrai Timon **. Mais il faut que je m'en retourne. Rendez-moi mon voile, afin que si Jupiter m'apperçoit, il me prenne pour celui qui suit les corbeilles sacrées dans les fêtes ***.

* Prométhée avoit fait présent du feu aux hommes.

** Timon le Misantrope si connu par LUCIEN.

*** Mot fort cavalier contre les cérémonies Grecques.

PISTHETERUS.

Volontiers. Emportez auſſi ce pliant.

Le Chœur dans l'intervalle continue de raconter ce qu'il a vû. C'eſt une hiſtoriette ſur Piſander qui alla un jour, (diſent les Oiſeaux) dans l'antre de ce ſorcier de Socrate, pour tâcher d'évoquer des enfers l'eſprit qu'il avoit rendu tout vivant. Chairéphon affamé accourut à l'odeur du ſacrifice comme un Oiſeau de nuit, & Piſander crut que c'étoit ſon eſprit qui revenoit. Tout le myſtere de cette allégorie, c'eſt que Piſander, dont on parle ailleurs dans le cours de ces* Comédies, étoit un guerrier fort timide. Ariſtophane veut dire qu'il avoit perdu le courage, & que pour le retrouver il s'étoit fait le diſciple & la duppe de Socrate.

Neptune & Hercule arrivent avec un Dieu Triballien. Le Poëte les rend ridicules & impertinens au ſuprême degré en une très courte Scéne que voici. On donnera après, le dénouement de l'allégorie.

* Voyez les Nuées. On y compare la maiſon de Socrate à l'antre de Trophonius.

NEPTUNE.

Voici, *Néphélococcygie*, le terme de notre Ambassade. Hola Triballien, à quoi songes-tu? Que tu es gauche, mon ami! N'apprendras-tu point à tourner ton manteau sur la droite en homme du bel air? Veux-tu ressembler à Laipsodias? (*C'étoit un Amiral. Il saccagea Himere* *, *& Prasie* ** *l'an* 18. *de la guerre du Péloponnese. Thucyd. l.* 6.)

LE TRIBALLIEN.

Laisse-moi en repos.

NEPTUNE.

Va, tu es bien le plus grossier & le plus barbare Dieu que j'aye encore vû. Dis-moi, Hercule, que ferons nous?

(Voilà des entretiens d'Ambassadeurs qui ressemblent fort aux consultations de Messieurs Bahis, Desfonandres, & Filérin de Moliere. Notez pour l'explication de l'allégorie que Neptune est comme chef de l'Ambassade.)

HERCULE.

Je l'ai déja dit. Je veux étrangler tout net ce bourreau d'homme qui a *emmuré* les Dieux.

* Himere ville Grecque de Sicile, où il y avoit des bains chauds.

** [illegible]lle maritime de Laconie.

NEPTUNE.

Mais, mon cher, nous sommes envoyés en qualité de pacificateurs.

HERCULE.

C'est ce qui me détermine à l'étrangler. L'accommodement en sera plutôt fait.

Pisthétérus reparoît incontinent en équipage de cuisine, comme les vieux Héros d'Homere, & ordonne un grand repas pour faire enrager les Dieux affamés : & ce qui est plaisant dans les mœurs anciennes, c'est qu'à peine il fait semblant de prendre garde à la visite qu'il reçoit de trois Divinités, tant il affecte de paroître occupé à ordonner & à préparer lui-même le festin. Hercule qui sent l'odeur du rôst, lui dit d'abord en vrai parasite, „ Quels mets sont-ce là, „ je vous prie ? „

PISTHETERUS.

Ce sont des Oiseaux séditieux qui ont osé attenter à la liberté publique, & qu'on a punis. (*L'allusion est visible.*)

HERCULE.

Vous les saupoudrez d'abord de benjoin. (*Cela est dit allégoriquement.*)

PISTHETERUS *se retournant tout à coup vers Hercule.*

Ah, ah, Seigneur Hercule, c'est

vous. Qu'y a-t'il pour votre ſervice?

HERCULE

Nous venons de la part des Dieux pour traiter d'accommodement.

PISTHETERUS *affectant de parler à ſes Officiers.*

Oh! Il n'y a point d'huile dans la phiole. (*Cela ſignifie qu'il ne veut rien entendre. L'équivoque eſt heureuſe en Grec. Elle roule ſur les mots d'huile & de compaſſion.*)

HERCULE.

Il faut toutefois aſſaiſonner le gibier.

(Payer les Alliés, ou faire un pont d'or aux ennemis.)

Neptune parle plus clairement, & propoſe ſes conditions pour le traité, à ſçavoir de la pluye, & du beau tems qu'il promet. Piſthétérus lui répond par ces mots, que je prie le Lecteur habile de bien remarquer, en ſuppoſant un moment avec moi, que cet homme fait le perſonnage des Lacédémoniens, ou d'un homme attaché à leurs intérêts, comme Alcibiade. » Nous n'avons point com- » mencé la guerre, dit-il, & nous ſom- » mes très diſpoſés à la paix. Mais à con- » dition que Jupiter nous rende le Scep- » tre. A ce prix nous ſommes d'accord,

» & j'invite les Ambaſſadeurs au feſtin. »

Ariſtophane avoit dit dans la Comédie de *la Paix* que ce n'étoient pas les Lacédémoniens qui étoient la principale cauſe de la guerre du Péloponnèſe. Il le répete ici preſque en mêmes termes, mais ſans nommer les Lacédémoniens. Donc il s'agit d'eux, & le mot de l'énigme eſt découvert.

HERCULE *entendant parler de feſtin.*
Cela me ſuffit : j'y donne les mains.

Neptune repréſente à Hercule qu'il va bien vîte, & qu'il faut être bien aſſervi à ſon appetit, pour ſacrifier ſi légerement le Sceptre de ſon pere. Mais Piſthétérus pour gagner Hercule lui montre tant d'avantages dans cet accommodement des Dieux avec les Oiſeaux, qu'Alcide ſe rend au ſujet du Sceptre. Le Dieu Triballien interrogé répond dans ſon langage barbare qu'il y conſent auſſi.

Cet article paſſé à la pluralité, Piſthétérus ſe ſouvient qu'il en a oublié un autre. Il veut bien laiſſer Junon à Jupiter. Mais il éxige qu'on lui donne en mariage la Déeſſe Souveraineté.

Le Sceptre déſigne évidemment la primauté & le commandement dans les guerres civiles de la Grece. Lacédémone

l'avoit eu long-tems. Mais elle aspire plus haut. Elle ambitionne la domination universelle de la Grece. Telle avoit aussi été l'ambition d'Athènes ; & l'une & l'autre y étoit parvenue à son tour, au moins en partie, & sans en prendre le titre odieux. Ce fut la source de toutes les guerres, & la cause de la perte de la Grece.

A cette demande que fait Pisthétérus d'une Déesse telle que la Souveraineté, es Dieux courroucés feignent de vouloir rompre la conférence & s'en aller. Pisthétérus paroît ne s'en pas soucier, & continue froidement à donner ses ordres pour ses sauces allégoriques, afin d'exciter davantage l'appétit des trois Dieux affamés. Ainsi l'étoient les Athéniens & les principaux Etats Grecs. Une guerre de dix-huit années pour les uns & les autres, & l'entreprise de la conquête de Sicile par les premiers, faisoient souffrir tout le corps, sur-tout Athénes.

Hercule qui a besoin de dîner dit qu'il n'est point du tout d'avis de chicaner pour une femme. Neptune lui fait sentir qu'il est pourtant le plus intéressé dans cette affaire, parce qu'il est l'héritier de Jupiter. Pisthétérus qui a bon compte d'Hercule, pour détruire cette objection, lui fait entendre de son côté qu'on se

moque de lui; que n'étant que le bâtard de Jupiter, il ne peut prétendre à l'héritage de son pere; que Minerve est seule héritiere légitime; que Neptune qui le porte à la guerre en le flattant d'un vain espoir seroit le premier à lui disputer la succession du Trône paternel, & d'autres raisons pareilles dont l'allégorie n'est pas aisée à deviner. Aussi personne ne l'a tenté. J'ose assurer toutefois qu'il y en a une & qu'en voici le dénouement le plus vraisemblable.

Aristophane veut manifestement insinuer aux Athéniens, & à tous les Grecs, qu'il est de leur intérêt de faire une bonne paix; & qu'elle ne peut se faire qu'en cédant de bonne grace aux Lacédémoniens la primauté dont ils ont été en possession de tems immémorial. Il n'y a donc qu'à nommer les masques, & à voir le dessous des cartes. Neptune & Minerve honorés des Athéniens représentent, si je ne me trompe, la République d'Athènes, au moins Minerve. Comme elle, Athènes prétend avoir droit à la primauté. Hercule qui étoit de Thébes ne représente-t-il point cet État? Jupiter, n'est-ce point Corinthe qui se faisoit tant valoir sous le titre de Corinthe de Jupiter? Les Dieux en général sont certaine-

ment les Grecs; & les Dieux Triballiens ſont les Barbares alliés d'Athènes, qui ne ſçauroient avoir en vûë la primauté tant diſputée entre Athènes & Lacédémone. Auſſi le Député Triballien conſent-il à tout, parce qu'il ne prend d'autre intérêt à la guerre que celui de ſon utilité particuliere. Cette conjecture me paroît aſſez heureuſe pour mériter d'être approfondie, & elle eſt trop liée avec le reſte de l'allégorie, pour ne pas la hazarder ici, ſauf au Lecteur ſçavant à tirer une application plus naturelle de cette clef générale.

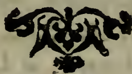
Hercule ſe rend, & cede la Souveraineté, auſſi-bien que le Dieu Triballien. Neptune ſeul s'y oppoſe: mais en vain. La pluralité décide, & tous trois vont chercher la Déeſſe aux Cieux pour l'amener à Piſthétérus.

Les Oiſeaux en Chœur profitent de cet intervalle pour faire une ſatyre contre les Orateurs, ſous prétexte de continuer à raconter les choſes extraordinaires qu'ils ont vûes dans leur voyage.

Un courier arrive un moment après, & commence à expoſer en vers pompeux de parodie tragique, le bonheur prochain de Piſthétérus. Le Chœur pourſuit la parodie, un peu aux dépens d'Euripide, au

fujet des graces de la Souveraineté, & des avantages de cet hyménée. Pisthétérus remercie les Oiseaux de leur Epithalame, & les voyant en train de poësie dithyrambique il les exhorte à chanter aussi les appanages de la Souveraineté, à sçavoir les foudres & les éclairs dont il vient de s'armer en nouveau Jupiter. Le Chœur lui obéit; & il est à présumer, (suivant la remarque de Monsieur Boivin) que la musique étoit accompagnée d'un bruit approchant du tonnerre.

Cette Comédie méritoit assez, ce me semble, un détail aussi étendu, pour en développer les ressorts secrets, qui la rendent infiniment plus curieuse & plus agréable, que si l'on se contentoit d'en considérer les dehors comme une simple décoration comique.





LES FESTES DE CERÈS, ET DE PROSERPINE.*

COMEDIE D'ARISTOPHANE

Jouée la 21e année de la guerre du Péloponnese, la premiere de l'Olympiade 92. sous l'Archonte Callias après Cléocrite, aux fêtes Dionysiales: date fondée sur de simples conjectures tirées des paroles d'Aristophane, faute de préfaces & de scholies. M. Sam. Petit la met trois ans plus tard, à la 4e année de la même Olympiade.

LES Fêtes de Cérès & de Proserpine duroient cinq jours à Athènes. Il s'y faisoit des cérémonies mystérieuses, où

* Les deux Déesses, mere, & fille, étoient ap-

il n'étoit permis qu'aux femmes d'assister, comme aux Fêtes de la bonne Déesse chez les Romains. L'assemblée se tenoit dans le temple, où se passe toute la scéne dont nous allons parler.

Il y a deux piéces de ce nom, soit différentes, soit la même retouchée. Un passage cité par Aulugelle *, comme de la premiere façon, se trouve dans celle que nous avons; & l'on n'y en trouve point un autre que cite Athénée **, comme de la seconde: d'où il faut conclure avec Casaubon que nous avons la premiere façon. Comme elle réussit peu, elle ne fit pas un grand tort à Euripide; car c'est à son sujet qu'Aristophane se livre à sa belle humeur. Il se déchaîne encore plus contre le sexe. Nous en dirons peu de chose par cette raison, sans omettre toutefois ce qui peut contribuer aux quatre articles principaux que nous nous sommes proposés dans le Discours sur cette matiere.

pellées Thesmophores, *à legibus ferendis*. Leurs Fêtes se nommoient *Thesmophoria*; & les femmes qui les célébroient *Thesmophoria. Zouzai*, qui est le titre Grec de cette Comédie.

* A. Gell. l. xv. c. 20.

** Athenæus Casauboni. l. 1. c. 23.

Le ſujet en général eſt la Fête des deux Déeſſes, qui faiſoient l'objet particulier du culte des Athéniennes. Les femmes ennemies d'Euripide, prennent cette occaſion pour délibérer ſur la maniere de le perdre. Il veut prévenir ſa condamnation, & il met en œuvre cent ſortes de ſtratagêmes. Le deſſein d'Ariſtophane eſt de le faire regarder comme un homme ſouple & ruſé. Euripide vivoit alors; mais il étoit fort vieux, comme il le dit au Poëte Agathon dans le ſecond Acte.

ACTE I.

Mnéſilochus fort fâché de ſe voir entraîné hors de chez lui avant le jour & en hyver, par l'importunité d'Euripide ſon parent, lui demande où il le méne; mais Euripide évite de le dire, en uſant de ſubtilités philoſophiques. » Il ne faut pas, » dit-il, que vous l'entendiez, puiſque » vous l'allez voir. » Mnéſiloque ſe fait répeter cette ſubtilité. » Il ne faut pas, » dites-vous, que j'entende? »

EURIPIDE.

Ce que vous allez voir.

MNESILOCHUS.

Ni apparemment que je voye?

EURIPIDE.

Ce qu'il vous faut écouter.

Mnésilochus conclut qu'il faut n'avoir ni des oreilles ni des yeux. Euripide en philosophe, lui fait une explication ridicule de la formation de l'œil & de l'oreille: ce qui fait dire à son parent: „ O „ les belles choses! Voilà ce qu'on gagne „ à avoir affaire aux Philosophes. » Aristophane comme l'on voit, veut s'égayer aux dépens de la philosophie & des philosophes, d'Euripide surtout, & d'Anaxagoras son maître, & de Socrate son ami. Comme le maître & l'ami avoient été taxés ou accusés d'impiété, le Poëte Comique veut faire penser aux spectateurs, dans cette piéce ainsi que dans les *Grenouilles*, qu'Euripide en étoit un peu entiché.

Cette scéne toute badine consiste dans des jeux pareils à celui qu'on vient de voir, jusqu'à ce qu'Euripide appercevant le valet du Poëte Agathon, chez qui il avoit dessein d'aller, prie son parent de s'arrêter devant la porte qu'il lui montre. Le valet aussi fou que son maître dit en sortant: „ Peuple, gardez un silence re„ ligieux; car le Chœur des Muses est „ dans le cabinet de mon maître, & mé„ dite de nouveaux chants. O vents rete„ nez votre haleine, flots, suspendez vo-

„ tre course. „ Il veut dire qu'Agathon fait une Tragédie nouvelle. Cela donne lieu à un jeu de Théatre qui rend ridicules Agathon & ses confreres les Tragiques.

Euripide & Mnésiloque s'abouchent avec le valet, pour le prier d'avertir Agathon. Le valet dit que son maître ne tardera pas : qu'aussi bien en hyver il n'est pas aisé à un Poëte de faire des vers, s'il ne va au Soleil : trait contre les Poëtes gueux. Euripide expose ici à son parent la raison pour laquelle il l'améne à Agathon : c'est qu'Euripide a appris que l'assemblée des femmes qu'il a si souvent drapées dans ses Tragédies doit, ce jour-là même, troisiéme jour des Fêtes de Cérès, lui faire son procès, & peut-être le condamner à mort. C'est pour prévenir ce malheur qu'il vient prier Agathon de se trouver déguisé à cette assemblée; coup de dent cruel contre l'efféminé Agathon, & contre ceux qui se déguisoient pour se trouver à ces mysteres, comme on accusa depuis Clodius * d'avoir assisté à ceux de la bonne Déesse à Rome. Tout roule sur cette folle idée qu'Aristophane met dans la tête d'Euripide.

* CICERON pour Milon.

Agathon paroît, habillé en femme & suivi d'un Chœur de Muses, ou de femmes autres que le Chœur qu'on verra dans la suite. Il récite des vers en Poëte insensé & précieux : c'est l'Interméde de l'Acte.

ACTE II.

Mnésiloque se moque finement d'Agathon ainsi déguisé. Celui-ci allégue l'exemple d'Anacréon, d'Alcée & de Phrynicus, qui ne faisoient, dit-il, de bons vers, que parce qu'ils étoient propres & poupins. » C'est donc pour cela, » dit Mnésilochus, que Philoclès * le » maussade en fait de si sots, & le méchant Xénoclès de si méchans, & le » froid Théognis ** de si froids. » C'est sur cela même qu'Agathon prétend justifier ses airs de petit-maître. Euripide soutient qu'il a raison, & que lui-même à son âge en a fait autant. Il vient aussitôt à présenter sa requête, en se servant des vers de quelqu'une de ses Tragédies : car la parodie est le grand art d'Aristophane dans cette piéce, & partout. Euripide expose donc à son ami le besoin qu'il a de son

* Poëte déja cité.

** Déja cité pour ses vers à la glace.

secours. Mais celui-ci le fait souvenir d'un vers de la Tragédie d'*Alceste* *, où Admete reprochant à son pere Phérès la dureté qu'il a euë de laisser mourir Alceste, au lieu d'offrir lui-même aux Parques un reste de jours usés, Phérès répond : » Il » vous est doux de voir la lumiere ; & » croïez-vous qu'il me le soit moins ? » Agathon refuse donc nettement de se trouver à la Fête pour défendre son ami.

* Voyez la Tragédie d'Alceste. I. *part. III. V. act.* 3. *scéne* 5. *p.* 137. Ces parodies ne montrent pas qu'on ait critiqué les vers d'EURIPIDE comme mauvais: au contraire elles font voir qu'ils avoient fait une très vive impression. Il paroit bien par celui d'Hippolyte, I. *partie, II. Vol. act. III. Sc. II. p.* 180. qui est encore allégué dans cette Comédie, *ma langue a juré, non mon cœur.* Je prie le lecteur de se rappeller ce que nous avons dit dans les réflexions sur Alceste, & de faire attention, que si ce qui a choqué les modernes dans cette piéce eût paru choquant aux spectateurs Athéniens, ARISTOPHANE qui n'épargne nullement EURIPIDE n'eût pas manqué de le relever. Or c'est ce qu'il n'a jamais fait. Donc les raisons que j'ai alléguées pour justifier Alceste subsistent dans leur entier. Cela me paroît démonstratif: car pour le vers cité ici, quand même j'accorderois qu'ARISTOPHANE le critique, ce qu'il ne fait pas, cela rendroit encore plus forte la preuve que je tire de son silence sur le reste.

Euripide abandonné de côté-là, a recours à ſon parent qui conſent à l'aller défendre. Agathon veut bien lui prêter ſes ajuſtemens, & l'on habille Mnéſilochus en femme. Il fait jurer Euripide d'accourir à ſon ſecours, ſi l'on vient à le découvrir. Le Poëte jure par l'Æther domicile du Roi des Dieux: ferment philoſophique. Auſſi paroît-il ſuſpect à Mnéſiloque. Euripide, pour le contenter, dit d'un ton un peu piqué: » Hé bien » je jure par tous les Dieux. Souvenez » vous donc réprend Mnéſilochus, que » votre cœur a juré, & non pas ſeulement » votre langue.» Alluſion à un vers d'Hippolyte. On entend auſſitôt les cris des femmes dans le Temple de Cérès & de Proſerpine. Elles paroiſſent, & Euripide s'enfuit. Tout le reſte de la piéce eſt ſuppoſé ſe paſſer dans ce Temple, qui s'ouvre pour être vû des ſpectateurs.

Une Athénienne s'avance ſuivie d'un Chœur de ſes pareilles. Elle les anime à célébrer les myſteres des deux Déeſſes. Cela s'éxécute dans la forme des Chœurs Grecs, avec les invocations ordinaires. Il eſt plaiſant que celle qui porte la parole faſſe faire aux autres des imprécations en cérémonie, » contre ceux qui » formeroient quelque deſſein contraire

„ aux intérêts du peuple... du peuple-
„ femme, (reprend-elle:) contre ceux
„ qui voudroient faire leur paix avec les
„ Perses *, ou avec Euripide ; contre
„ ceux qui ambitionneroient le pouvoir
„ souverain, ou procureroient au peu-
„ ple de nouveaux Tyrans. „

A ces imprécations singulieres, on en mêle d'autres qui regardent plus particulierement les femmes, par éxemple, contre celles qui réveleroient la supposition d'un enfant par une femme, & choses semblables. Il y a trois ou quatre endroits en cette piéce qui montrent que la supposition des enfans n'étoit pas rare à Athènes. Le Chœur ratifie ces vœux & ces imprécations.

ACTE III.

Celle qui a porté la parole déclare le résultat de l'assemblée du sénat féminin:
„ Voici le sujet de la délibération du jour
„ précédent, dit-elle **; Timoclée pré-

* Ils étoient alors ennemis d'Athènes.

** Formule ordinaire attachée aux décrets publics. On en trouve plusieurs éxemples dans THUCIDIDE & DEMOSTHENE. LUCIEN a imité cette plaisanterie d'ARISTOPHANE dans son Conseil des Dieux.

„ sidoit, Lysilla étoit sécretaire, Sostra-
„ ta donnoit ses conclusions. Qu'on s'as-
„ semble le matin du troisiéme jour des
„ Fêtes de Cérès, & que l'on délibere
„ d'abord sur la peine que mérite Euri-
„ pide notre ennemi déclaré. Qui veut
„ parler ? „

UNE FEMME.

Moi.

UNE AUTRE.

Prenez-donc cette couronne * avant que de haranguer. Paix, silence. Elle crache comme les Orateurs. Elle a l'air de faire une longue harangue.

LA HARANGUEUSE.

Ce n'est point l'ambition qui me fait parler, Mesdames, j'en jure par nos Déesses ; mais uniquement la douleur que je ressens de voir que depuis plusieurs années vous êtes l'objet des outrages d'Euripide, ce fils d'une vile herbiere : car de quels opprobres ne vous a-t'il pas accablées ? Où ne prend-il pas à tâche de vous déchirer ? Attend-il même qu'il ait beaucoup de spectateurs ? Partout il

* On verra le même usage dans les Harangueuses d'ARISTOPHANE. Les Orateurs prenoient une couronne. Ces deux scénes de différentes Comédies sont des satyres contre les Harangueurs de ce tems-là.

vous reproche l'adultere, l'amour, le vin la trahiſon, la démangeaiſon de parler. A l'entendre vous êtes des inſenſées, & le plus grand mal * qui puiſſe arriver aux hommes.

Elle ajoute que les maris en revenant du Théatre d'Euripide, maltraitent leurs femmes, & les ſoupçonnent de toutes les méchancetés imaginables; que de là naiſſent les défiances, les verroux, & les clefs à trois dens à la Laconienne, faites pour ſurprendre. Elle conclut à perdre Euripide par le poiſon ou autrement. Le Chœur donne de grandes loüanges à la Femme-Orateur, & l'éleve fort au-deſſus de Xénoclès, fils de Carcinus. C'étoit apparemment un Orateur applaudi & critiqué.

Une autre Femme ſe leve pour parler. Elle dit qu'elle n'a rien à ajouter à ce qu'on allégue, ſi ce n'eſt un tort particulier que lui fait Euripide. Comme elle vend des couronnes pour les Dieux, elle

* Alluſion à un vers d'Hippolyte, Tome. I I. p. 180. Obſervons qu'ARISTOPHANE ne reprend point dans cette piéce les choſes qui nous paroiſſent repréhenſibles; ce qu'il n'auroit pas manqué de faire, ſi les mœurs & l'uſage ne les euſſent juſtifiées.

prétend

prétend que ce Poëte, par ſes impiétés, a décrédité ſon commerce, en perſuadant aux hommes qu'il n'y a point de Dieux. Euripide, ami de Socrate, en avoit pris les ſentimens. Mais Socrate, en niant la pluralité des Dieux, en reconnoiſſoit un; & il eſt croyable qu'Euripide penſoit & parloit de même. Toutefois ce qu'il y a de plus cruel contre Euripide & Socrate dans Ariſtophane, c'eſt l'accuſation d'incrédulité : accuſation indirecte qui ne regardoit que les Dieux du païs. Car les Athéniens ſi libres d'ailleurs & ſi enclins à l'indépendance, juſqu'à rire des avantures fabuleuſes de leurs Dieux, n'entendoient pas raillerie ſur le culte de ces mêmes Dieux honorés dans le païs. Le Chœur, ennemi d'Euripide, ne laiſſe pas tomber cette accuſation.

Incontinent Mnéſiloque déguiſé, prend la parole. » Je ne ſuis pas ſurpriſe, » dit-il, de votre courroux contre un » Poëte qui vous outrage. Périſſent mes » enfans, ſi je ne le hais autant que vous! » Je crois toutefois que nous devons ba- » lancer & comparer nos raiſons. Nous » ſommes ſeules, & il n'y a pas à crain- » dre qu'on révéle nos ſecrets. Je parle- » rai donc librement. Pourquoi, je vous » ſupplie, nous choquons-nous ſi vio-

» lemment pour deux ou trois bagatel-
» les qu'Euripide aura ſçues, tandis que
» nous faiſons une infinité de maux qu'il
» ne dit pas »?

C'eſt une ſatyre épouvantable contre le ſexe. Car la fauſſe Femme s'accuſe elle-même de crimes énormes. » Euripide n'a
» point vû, dit-il, nos infidélités les
» plus criantes. S'il maltraite Phédre, hé
» que nous importe? Il n'a point dé-
» voilé nos ruſes, ni notre adreſſe à ſup-
» poſer des enfans ».

Avec ce tour cauſtique, Mnéſiloque dit tant de mal des Athéniennes, qu'elles entrent en fureur. On l'accable d'injures pour avoir oſé défendre un Poëte, qui a choiſi pour ſujet de piéces de Théatre des Ménalippes, des Phédres, femmes déteſtées, & pas une Pénélope. A quoi Mnéſiloque répond. » C'eſt qu'il n'y a
» pas une Pénélope aujourd'hui, & que
» nous ſommes toutes des Phédres ». Il ajoute qu'il n'a pas dit la milliéme partie du mal qu'il pouvoit dire; & il continue de plus belle ſur ce qu'il a omis, ſur les meurtres, les parricides, les poiſons, &c. Tel eſt le caractere qu'Ariſtophane veut nous donner des Athéniennes.

Cliſthene, homme efféminé, ſe préſen-

te pour donner un avis important à l'assemblée. On le reçoit. Il déclare qu'un homme déguisé est entré au Temple. Mnésiloque se réfugie à l'autel, pour se dérober à la fureur des femmes. Il arrache l'enfant des bras d'une d'entr'elles, menaçant de l'égorger sur l'autel ; & il se trouve qne ce prétendu enfant est un outre de vin. Embarrassé comment faire sçavoir à Euripide le danger où il est, il se souvient de la Tragédie de Palaméde *, où Euripide feint que ce guerrier avoit écrit ses avantures sur des morceaux de rames, & qu'il les jettoit en mer dans l'espérance que

* Quelques uns disent qu'EURIPIDE fit cette Tragédie après la mort de Socrate, & que certains vers dont on fit l'application à ce philosophe, suivant l'idée du Poëte, tirerent des larmes de toute l'assemblée sur la mort de Socrate. C'est ce qui a engagé M. SAM. PETIT à se ranger du parti de ceux qui avancent la mort de Socrate jusqu'à la troisiéme année de l'Olymp. 92. sous l'Archonte Glaucippus. A l'égard de la datte de Palaméde ; il est obligé de corriger ou plutôt de contredire ELIEN. Sur ce fondement, il recule la Comédie des *Fêtes de Cérès*, à la quatriéme année de l'Olympiade 92. mais ce fondement est trop ruineux pour y insister. Après tout la chose est peu importante.

ſon pere Nauplius en trouveroit quelqu'un. Pour railler cette fiction, Mnéſiloque en voudroit faire autant ; » mais où trouver des rames, dit-il ? à » leur défaut briſons ces ſtatues : bois » pour bois, ce ſera la même choſe ». Il continue la parodie juſqu'au bout avec un air Tragicomique digne d'Arlequin.

Pour le Chœur, il fait ſa digreſſion ordinaire vers les ſpectateurs. Le but de ſa harangue eſt de prouver comiquement. 1°. Qu'on a tort de médire du ſexe ; car ſi nous ſommes des peſtes publiques, dit-il, pourquoi nous épouſer ? 2°. Que les femmes valent mieux que les hommes. Ce parallele eſt fort ſatyrique à l'égard de ceux qui ſont nommés. » Nauſimacha, par éxemple, l'emporte ſur » Charminus : rien de plus manifeſte. » Cléophon eſt plus méchant que Salabaccha. Il n'eſt aucun de vous qui oſe » entrer en comparaiſon de valeur avec » Ariſtomaque, cette héroïne de Marathon, ni avec Stratonice. Mettra-t'on » au-deſſus d'Eubula quelqu'un de ces » Sénateurs de l'an paſſé, qui céderent » leurs emplois à d'autres ? Convenez-en, Meſſieurs, nous valons mieux que » vous. On ne voit point de Femme ſe » faire traîner ſur un char à deux che-

„ vaux, après avoir volé cinquante ta- „ lens au Trésor public. Si elles déro- „ bent quelques bagatelles * à leurs ma- „ ris, c'est pour le rendre le même jour. „ Mais qui pourrions-nous montrer par- „ mi vous? Des voleurs fieffés, des „ Turlupins, des débauchés, des dissi- „ pateurs, qui sçavent bien moins que „ nous conserver les biens que leurs pe- „ res leur ont laissés. Du moins sçavons- „ nous garder nos corbeilles, nos na- „ vettes, nos quenoüilles: & combien „ de nos héros ne gardent pas leurs armes, „ & jettent leur bouclier dans l'action „?

M. Paulmier ** explique admirablement bien cet endroit, & il en tire avec vraisemblance la datte de cette Comédie. Ce n'est dit-il, qu'une énigme ***, qui sous de feints noms de femmes cache des affaires d'Etat recemment arrivées. Le Poëte désigne donc ici la bataille navale que perdit Charminus **** vers l'île de Sima avec perte de six trirêmes, contre Antiochus Lacédémonien, la 20e année de la guerre du Pé-

* Un peu de bled.

** *Exercitation.* PALMERII.

*** Ou, gryphe.

**** THUCYD. *l.* 8. Voyez les Fastes ci-dessus.

loponèſe en hyver, & par conſéquent peu de tems ſelon les apparences avant cette Comédie. Car Charminus mourut l'été ſuivant à Samos. Or il n'étoit pas permis de railler les morts ſur le Théatre, comme le remarque un Scholiaſte ſur *la Paix*. Il faut donc que cette piéce ait été jouée du vivant de Charminus peu de tems avant ſa mort. Mais outre cette raiſon qui n'eſt pas ſans replique, puiſqu'Ariſtophane viole quelquefois cette loi d'épargner les morts, il eſt viſible que le Poëte en parlant des Sénateurs qui l'année précédente céderent leurs emplois à d'autres, ne ſçauroit faire alluſion qu'aux quatre cent Adminiſtrateurs de la République * qui furent établis la même année 20e de la guerre au préjudice de la Démocratie. Ariſtophane reproche aux Athéniens de l'avoir laiſſé lâchement abolir.

Le Chœur finit en ſe plaignant des hommes ſur un article, c'eſt qu'ils auroient dû aſſigner des places honorables, dans les Fêtes & les cérémonies publiques aux meres des grands hommes, pour les diſtinguer d'avec les meres des mauvais citoyens. » Peut-on ſouffrir, par exem-

* Voyez les Faſtes.

» ple, que la mere d'Hyperbolus * vêtue
» de blanc & les cheveux flottans, soit
» assise à côté de la mere de Lamachus »?
De ce passage on peut conclure deux choses: la premiere qu'Hyperbolus vivoit encore, & ne fut tué que quelques mois après dans la sédition de Samos avec Charminus; vrai-semblablement Aristophane l'eût épargné après sa mort, suivant la loi. La seconde, qu'Aristophane changeant ici de langage à l'égard de Lamachus qu'il avoit drappé dans d'autres piéces, montre que ce grand homme avoit alors de belles actions qui parloient en sa faveur.

ACTE IV.

Ce qui reste n'est ni curieux ni beau, du moins pour nous. Ce ne sont que des parodies & des tours de souplesse pour rendre Euripide ridicule de tout point. Mnésiloque s'ennuïe de ne le pas voir vôler à son secours. » C'est qu'il rougit du froid Pa-
» laméde**, dit-il; cherchons quelqu'au-

* Le Vendeur de Lampes.

** En effet, EURIPIDE dans la dispute pour cette piéce ne fut nommé que le second, & fut vaincu par Xénoclès: ce qui met ELIEN de fort mauvaise humeur contre les Juges des prix. ELIEN, l. 1, c. 8. VAR. HIST.

» tre Tragédie pour l'attirer... Ah, rien » de mieux imaginé ; contrefaisons Hé» léne : aussi-bien ai-je un vêtement con» forme au sien ». Il faut remarquer que le chœur n'a laissé Mnésiloque en repos à l'autel qui lui servoit d'asyle, que jusqu'à ce qu'on eût le tems d'aller au Prytanée pour faire venir quelque femme de grand Magistrat avec des Licteurs.

Mnésiloque sous le personnage d'Héléne s'imagine voir le Nil & l'Egypte, comme celle d'Euripide *, & fait une scène comique & de *coq-à-l'âne*, avec une autre femme qui n'est point au fait de cette nouvelle ruse. Euripide qui survient entre dans l'esprit de ce jeu. Il demande à être introduit, comme le *Ménélas* de sa Tragédie; autre jeu de même goût pour plaisanter sur la reconnoissance de Ménélas & d'Hélène.» N'est» ce pas ici, dit-il au Chœur, le Palais de » Protée Roi d'Egypte » ? Une des femmes répond qu'il extravague, & que Protéas est mort depuis dix ans. Ce *quiproquo* ressemble à celui de Martial le Poëte, pris pour un Martial faiseur de gans par la Comtesse d'Escarbagnas **. Protéas, fils d'Epiciclès & Général Athénien, s'é-

* Voyez l'Héléne d'EURIPIDE, Tom. V.
** Chez MOLIERE.

toit trouvé au combat de Sybote *, contre ceux de Corinthe & de Corcyre **. Dès la premiere année de la guerre du Peloponnèse il avoit assiégé Méthone; *** il vêcut donc dix ou onze ans depuis.

Durant le badinage d'Euripide déguisé en Ménélas, arrive la femme du Magistrat avec un Licteur ****. Cela déconcerte un peu le nouveau Ménélas qui vouloit ramener sa nouvelle Héléne. Il se retire donc ; mais il lui promet de la secourir, bien assuré de ne pas demeurer court en fait de ruses & de stratagêmes.

La Prytanienne livre Mnésiloque au Licteur, qui le lie, avec ordre de le garder à vûë & d'écarter ***** tous ceux qui s'en approcheroient. Le Chœur flatté de l'espoir d'une vengeance signalée décrit dans un divertissement une partie de sa danse, de ses tours & retours : mais il seroit difficile d'en tirer plus de lumieres

* Sybote, Isle devant Leucade ou Saint Maure dans la mer Ionienne, près de l'Epire.

** Thucyd. l. 1.

*** Métnode, ville du Peloponnèse, sur le bord occidental de la Messénie.

**** Ces Licteurs étoient Scythes. Ils gardoient la ville au nombre de mille, & avoient leurs cazernes dans le marché.

***** A coups d'étrivieres.

que ce que nous en avons dit au second Discours *. Ce qu'il y a de remarquable dans ce morceau, c'est un mot sur le jeûne du troisiéme jour des Fêtes de Cerès, » jeûne que Pauson même observe, dit » le Chœur ». Pauson étoit un homme ruiné, qui méritoit apparemment de l'être.

ACTE V.

Le Licteur Scythe de nation, & parlant un Grec barbare, menace & insulte Mnésiloque en Garde impitoïable. Mais le captif s'avise de contrefaire l'Androméde d'Euripide ** , parce qu'il est lié comme elle ; & l'on voit Euripide arriver en vrai Persée. La fausse Androméde fait son rôle avec des plaintes comiques, au sujet du Scythe, monstre plus cruel que celui qui se disposoit à dévorer la vraïe Androméde. Mais le Personnage de Persée ne réussissant pas à Euripide, il prend celui d'Echo, personnage de la même Tragédie. » Je suis, dit-il, Echo

* Second discours à l'article du Chœur, Tom. I.

** L'Androméde d'EURIPIDE Tragédie perdue, qu'ARISTOPHANE parodie en cette scéne.

» la babillarde, qui l'an passé, dans * ce » même lieu, servis si bien Euripide. » Gémissez donc ma fille ».

MNESILOQUE.

Et vous, ayez soin de répéter mes gémissemens.

EURIPIDE *Echo.*

C'est mon affaire : commencez.

MNESILOQUE.

Nuit sacrée, que ta course est longue, & que ton char roule lentement sur le dos de l'Æther étoilé, & du vénérable Olympe **.

EURIPIDE *Echo.*

Olympe.

L'on entrevoit assez le goût de cette parodie, & la malice d'Aristophane à relever l'endroit foible d'Andromède. Après un jeu badin Euripide redevenu Persée, se montre derechef; mais cet artifice ne réussissant pas plus que les autres, il s'éloigne pour en imaginer un nouveau. L'intervalle est court. Il revient & se présente sans déguisement. Il offre la paix aux Dames, promettant de ne

* Donc EURIPIDE, avoit donné son Andromède l'année précédente 20. de la guerre, & sur le même Théatre.

** Ce tour ridicule est dans le goût de la parodie.

plus dire de mal du sexe dans ses vers; à condition qu'on relâchera son parent Mnésiloque : sinon il les menace de révéler tous leurs déportemens à leurs maris, quand ils seront revenus de la guerre. Suivant les conjectures que j'ai exposées sur la datte de cette Comédie, les Athéniens étoient alors occupés en trois endroits; 1°. à se défendre des incursions que faisoient Agis & les Lacédémoniens postés à Décélie, dont ils s'étoient rendus les maîtres; 2°. au siege d'une ville de Chio; 3°. à une guerre vers l'Hellespont.

Les femmes se laissent gagner, ou feignent de se rendre aux conditions du Poëte. Mais il s'agit de tromper le soldat. Euripide en fait son affaire, & sur le champ déguisé en vieille, il trouve le moyen d'écarter le Licteur, & de rendre la liberté à Mnésiloque. Du reste cette piéce paroît avoir été joüée aux Fêtes Dionysiales, vers le commencement du printems, sur la fin de l'hyver : car il y est fait mention d'hyver & d'hirondelle. De plus, la Comédie suivante a été certainement représentée aux Fêtes Lénéennes, sur la fin de l'automme, la même année. Or les deux n'ont pû être jouées aux mêmes Fêtes.



LYSISTRATA.*

COMEDIE

D'ARISTOPHANE.

*Représentée la vingt-uniéme année de la guerre du Péloponnèse, la premiere de l'Olympiade 92. sous l'Archonte Callias après Cléocritus aux fêtes Lénéennes.***

COMEDIE critique pour le fonds & les circonstances. On ne peut ni ne doit en parler beaucoup. Parcourons légerement quelques Scènes. La piéce roule sur la Paix au moyen d'une fiction du

* On l'appelle ici *Lysistrata*, & non pas *Lysistrate*, pour mettre entre deux noms fort différens, la différence qui convient

** Cette datte est autant assurée qu'elle peut l'être. On la tire d'un de ces anciens monumens qui expliquent en peu de mots le sujet de la piéce. Celui-ci a vû le jour pour la premiere fois par les soins de M. KUSTER qui l'a déterré dans un ancien Manuscrit. Ces sortes de monumens sont plus croyables que toutes les conjectures des Sçavans. Toutefois Messieurs PAUMIER & SAM. PETIT ne s'éloignent pas

même genre que celle des *Harangeuſes* *. Lyſiſtrate femme d'un des premiers Magiſtrats d'Athènes s'eſt miſe en tête de contraindre la Gréce à faire la Paix; & le moien qu'elle imagine, c'eſt d'engager toutes les femmes des villes ennemies à ſe ſéparer de leurs maris, juſqu'à ce que le traité général ſoit conclu. Elle avoit déja tramé ſa conſpiration avec celles d'Athènes de vive voix, & avec les étrangeres par meſſages. Le jour de l'exécution arrive. Tout réuſſit ſuivant ſes déſirs : les Athéniennes s'emparent de la citadelle où étoient les tréſors publics, réſoluës d'empêcher qu'on n'en tire rien pour les frais de la guerre. On aſſiége la citadelle. Lyſiſtrate ſe défend en Général d'armée. Un de ces Magiſtrats extraordinaires qu'on créoit dans les tems difficiles de la République, & qu'on nommoit *Proviſeurs* **, ne peut venir à bout de rien gagner ſur l'eſprit de ces femmes con-

beaucoup de cette datte dans leurs conjectures. Le ſecond fixe *Lyſiſtrate* à la quatriéme année de l'Olym. 92. en errant conſéquemment, & le premier à la ſeconde année de la même Olympiade. Le détail fera bien voir qu'elle ne peut en effet avoir été jouée que dans le cours de ces quatre années

* Voyez les *Harangeuſes* ci-deſſous.

** Πρόβουλοι, Voy. THUCYD. l. 8.

jurées, ni par menaces, ni par prieres. Cependant les Ambaſſadeurs de Spartes arrivent. Les Athéniens de leur côté ſont contraints de nommer leurs Plénipotentiaires ; & Lyſiſtrate ſe rend l'arbitre du ſort de la Gréce. Après quelques conteſtations, le Traité eſt conclu ; tout rentre dans l'ordre accoutumé ; & le ſpectacle finit par un feſtin que donne Lyſiſtrate.

Cette fiction, auſſi-bien que celle des *Acharniens*, de la *Paix*, & des *Harangeuſes*, montre avec quelle hardieſſe Ariſtophane oſoit parler publiquement en plein Théatre des affaires les plus délicates de l'Etat, plus eſtimable ſans doute s'il n'eût pas dégradé ſa liberté comique, par une licence affreuſe & par des peintures abominables, qui le rendront toujours l'horreur & l'exécration de tout Lecteur qui aura un peu de modeſtie & de nobleſſe dans les ſentimens.

La premiere Scène eſt d'un art digne de la Comédie la plus épurée ; Lyſiſtrate avec un air ſombre ſe promene vers la citadelle, comme ſi elle rouloit de grands projets dans ſa tête. Elle attend avec impatience les femmes qu'elle a convoquées à ce jour marqué pour éxécuter ſes deſſeins. Calonice en femme plus gaïe &

moins politique fait le contraſte avec elle; & lui demande d'où vient cette triſte rêverie, & pourquoi cette aſſemblée. L'autre découvre peu à peu ſes projets. On voit arriver auſſi-tôt de différens endroits pluſieurs étrangeres, entr'autres une illuſtre Lacédémonienne nommée Lampito *. Elle étoit fille, femme, & mere de Roi; fille de Léotichidas, femme d'Archidamus, mere d'Agis. Elle eſt ſuivie d'une Béotienne, d'une Corinthienne, & d'une Scythe. Après une longue délibération & de grands détails pour venir au fait, Lyſiſtrate les engage toutes à jurer qu'elles obſerveront la loi qu'elle propoſe. Elle-même prononce la formule du ſerment, & les autres la répetent à meſure qu'elle eſt prononcée vers pour vers.

On parle dans cette Scène des maris abſens. L'une dit que le ſien garde *Eucratès* ** dans la Thrace, expreſſion qui étoit paſſée en proverbe, pour ſignifier garder avec ſoin une choſe prête à s'é-

* PLATON dans le premier Alcibiade, en parle à peu près comme le Poëte.

** Nous avons déja vû dans les *Chevaliers* que cet *Eucratès* Tréſorier s'étoit tiré d'un mauvais pas en s'évadant. ARISTOPHANE tourna ſon évaſion en proverbe.

chapper. Ariſtophane laiſſe entendre par cette figure fine & médiſante, qu'il y avoit des troupes Athéniennes occupées à roder dans la Thrace pour empecher les Chalcidiens de cette contrée de remuer & d'abandonner le parti de la République, comme ils avoient deſſein de le faire après la malheureuſe expédition de Sicile. Car il faut ſe ſouvenir ici de ce qu'on a dit pluſieurs fois ſur cette expédition. Elle penſa perdre Athènes. Après cet échec ſes alliés leverent le maſque, & ſongerent à l'abandonner. Auſſi la principale attention de la République fut de tâcher à les retenir par l'eſpoir ou par la crainte *.

Une autre femme dit que ſon mari eſt depuis ſept mois à Pyle. Pyle éloignée de vingt lieues de Lacédémone, étoit en effet le mur de diviſion qui ſéparoit tous les cœurs, & tous les intérêts de la Gréce. C'étoit preſque l'unique obſtacle à la paix, parce que les Lacédémoniens vouloient ravoir cette ville, quelque prix qu'il en dût coûter ; & que les Athéniens s'obſtinoient à la garder, quoiqu'il en pût arriver. Elle ne retourna à ſes pre-

* Voyez cette Hiſtoire dans THUCYD. liv. 8. & PLUTARQUE dans Nicias. Elle nous jetteroit trop loin.

miers maîtres que l'an 23 de la guerre * sous l'Archonte Dioclès, c'eſt-à-dire, environ deux ans depuis la datte de cette piéce. On y parle encore de la défection des Miléſiens à l'inſtigation d'Alcibiade. Cette révolte étoit toute récente. **

Lampito fait entendre que tant que les Athéniens auront de l'argent, ils ne voudront jamais la paix. Ils en avoient en effet une aſſez grande quantité; malgré tout ce que vingt ans de guerre, la malheureuſe expédition de Sicile, & les dépenſes ordinaires tant des jeux publics, que des ſpectacles, en avoient dû conſommer. Suidas dit ſur ce paſſage qu'il y avoit encore mille talens de réſerve dans la citadelle. Auſſi les Athéniens fiers de leurs richeſſes & de leur pouvoir ſoutinrent aſſez gaïement ſept années de cette horrible guerre qui bouleverſoit la Gréce.

Lyſiſtrate répond à l'objection ſur l'argent, qu'elle a pourvû à tout, & que bientôt les vieilles Athéniennes s'empareront de la Citadelle, & du Temple de Minerve, pour ôter aux Athéniens la reſſource de leur tréſor.

* DIODORE. l. 13.

** THUCYD. l. 8 la place au commencement de la vingtiéme année de la guerre.

Aussi-tôt elle exhorte la Lacédémonienne à confirmer la conspiration par un serment qui est une parodie de celui des *sept Chefs au siége de Thébes* dans Eschyle *. Elle le cite elle-même. Mais pour rendre la chose plus comique, on fait appercevoir à Lysistrate que les sept ennemis de Thébes jurerent sur une victime immolée dans un bouclier, & qu'un bouclier n'est pas un appareil convenable pour jurer la paix. On se borne donc à une coupe remplie de vin, où l'on jure de ne pas mettre une goutte d'eau, & l'on commence le serment en question.

Dans la Scène du Chœur, où les vieillards font un bucher à la porte de la citadelle, afin de contraindre les femmes d'en sortir, il y a quelques sentences d'Euripide parodiées. On y fait de plus mention de la prise de la citadelle par Cléomenès Lacédémonien. ** Cet événement étoit arrivé un siécle auparavant. La citadelle étoit d'abord la ville même. C'est pourquoi on l'appelle *la Ville* dans cette Scène.

Un Chœur de femmes accourt au se-

* C'est un des plus sublimes morceaux de l'antiquité. LONGIN l'a cité. Voyez les sept devant Thébes seconde partie & volume 3. p. 196.

** HERODOT. Terpsic.

cours de ſes compagnes aſſiegées, portant des vaſes pleins d'eau pour éteindre le feu. Il ſe fait un entretien & un combat comique entre l'un & l'autre Chœur, les vieillards & les femmes. Les uns combattent avec le feu, & les autres ſe défendent avec l'eau.

Le Magiſtrat extraordinaire, ou le *Proviſeur*, arrive à l'improviſte fort ſurpris de ce tulmute de femmes, & de ce bruit de guerre pareil aux folies des fêtes de Bacchus ou d'Adonis. Il parle de l'Orateur Démoſtratus qui mit en avant le décret pour conclure l'expédition de Sicile dans un jour deſtiné à pleurer Adonis, ce qui fut d'un mauvais préſage. Il dit qu'il ne faut pas s'étonner que les femmes ſoient méchantes, puiſque les hommes leur donnent eux-mêmes de ſi méchans éxemples. Comme on ſe met en devoir de briſer les portes du Temple, Lyſiſtrate ſort volontairement, ſe montre avec intrépidité, & fait tellement face à tous les Gardes qu'ils n'oſent en approcher. Elle eſt ſuivie à l'inſtant d'une troupe de femmes qui les met en fuite. On entre en éclairciſſement. Lyſiſtrate déclare qu'elle s'eſt emparée de la ville & des tréſors, » afin » que Piſander & ſes pareils, les quatre

„ cent Adminiſtrateurs toûjours prêts à „ exciter de nouveaux troubles, n'ayent „ plus liëu de remuer & de voler „. Cela eſt hardi. Ce Piſander étoit fort timide *. La crainte qu'il avoit des armes avoit paſſé en proverbe. *Plus timide que Piſander.* Il étoit d'une taille fort avantageuſe, & auſſi orgueilleux que craintif. Il portoit une triple aigrette, & de fort belles armes, afin de ſe donner un air de Héros, quoiqu'il ne fût rien moins. On l'appelloit l'Aſne Cnidien. Ariſtophane le pince ſouvent. Il ſuffit d'en faire ici la remarque. Piſander s'enfuit ** l'an 21. de la guerre, lorſqu'on eut aboli le gouvernement tyrannique des quatre cent où il avoit part.

LYSISTRATE.

Non, nous ne ſouffrirons plus qu'on pille le tréſor public.

LE MAGISTRAT.

Hé que faites-vous autre choſe? Vous l'enlevez.

LYSISTRATE.

Nous en ferons les dépoſitaires.

LE MAGISTRAT.

Vous, les dépoſitaires!

* SUIDAS après Xénophon.

** THUCYD. l. 8.

LYSISTRATE.

Quel inconvénient y trouvez - vous? Les femmes ne gouvernent - elles pas les biens des familles?

LE MAGISTRAT.

La chose est fort différente.

LYSISTRATE.

En quoi?

LE MAGISTRAT.

Le trésor public est le nerf de la guerre.

LYSISTRATE.

Qu'avons-nous besoin de guerre?

LE MAGISTRAT.

Pour le salut de la République.

LYSISTRATE.

Nous nous chargeons de la sauver par d'autres moyens.

LE MAGISTRAT.

Vous?

LYSISTRATE.

Oui, nous-mêmes.

LE MAGISTRAT.

L'Etat seroit bien à plaindre.

Lysistrate raconte comment durant le cours de la guerre les femmes demandant à leurs maris quel étoit le résultat des delibérations, si l'on ne finiroit point la guerre avec Lacédémone, & ce que signi-

ſioit le décret qu'on écrivoit ſur la colonne *; n'en avoient reçu pour réponſe que des regards impérieux, & des ordres de ſe mêler de leurs affaires; que cependant elles ſentoient bien à quel point de décadence le gouvernement étoit tombé; qu'elles prenoient la liberté de remontrer avec douceur à leurs maris les triſtes conſéquences de leurs téméraires délibérations; mais que leurs humbles remontrances n'aboutiſſoient qu'à les irriter, & à les aigrir; qu'enfin à force d'entendre dire par toute l'Attique qu'il n'y avoit plus d'hommes dans l'Etat, ni de têtes pour gouverner, laſſes de leur longanimité pouſſée à bout, il avoit pris en gré aux femmes de ſe ſaiſir du gouvernement, & de ſauver la Gréce de ſes propres fureurs, malgré qu'elle en eût. » Car en-
» fin (dit cette nouvelle Héroïne) juſ-
» qu'à quand ſouffrirons-nous? Si vous
» daignez écouter nos conſeils ſenſés, &

* On gravoit ſur une colonne les traités avec les ennemis. Il s'agit peut-être ici du fameux Traité des Athéniens & des Spartiates conclu la dixiéme année de la guerre de Péloponèſe, ou plûtôt de ce qu'on avoit écrit ſous ce decret par le conſeil d'Alcibiade; ce qui ranima la guerre après bien des défiances qui avoient précedé. THUCYD. *l.* 5.

„ demeurer en repos comme nous, vous „ ſerez les maîtres, & nous vous ren- „ drons l'adminiſtration des affaires ».

Le Miniſtre d'Etat veut répliquer. Mais la Dame Athénienne lui ferme la bouche, & pour le rendre plus ridicule, auſſi-bien que tous les adminiſtrateurs de la République, elle lui propoſe de l'habiller en femme, & lui dit qu'il faut qu'il en paſſe par là, ou qu'il renonce au Gouvernement. Jamais y eut-il aucun État où l'on ait parlé avec cette liberté?

Lyſiſtrate ſecondée par le Chœur des femmes témoins de ſon triomphe, redouble ſes coups de langue & terraſſe le Magiſtrat par la force des raiſons, ou pour mieux dire, des railleries ſanglantes. Elle prouve que les femmes ſont ſeules capables de rétablir les affaires: la preuve eſt burleſque; c'eſt que les choſes étant auſſi brouillées qu'on les ſuppoſe, le ſexe accoutumé à démêler les écheveaux ſçaura ſeul en venir à bout par l'adreſſe & la patience; qu'il faut commencer d'abord par imiter les femmes dans le travail de leurs laines. Elles les lavent; il faut de même purger l'Etat de ces hommes ambitieux qui pour parvenir à la Magiſtrature commettent d'horribles indignités; qu'enſuite il faut tout réunir, tout

réunir, tout raſſembler, & contraindre tout à concourir au bien commun. De pareilles métaphores n'appartiennent qu'à Ariſtophane.

Vers la fin de la Comédie les Ambaſſadeurs de Sparte viennent parler de paix. Lyſiſtrate au milieu des Lacédémoniens & des Athéniens, qui ſont obligés de recourir à elle comme à l'arbitre ſouveraine, expoſe les démêlés. Le Chœur des femmes l'exhorte à recevoir poliment les Lacédémoniens, & non pas avec hauteur comme l'avoient fait les Athéniens au ſujet de Pyle du tems de Cléon & depuis. Elle prend la parole, & fait ſouvenir les Spartiates des ſervices qu'ils avoient reçûs d'Athènes, ſur tout lorſque Cimon * fils de Miltiade alla les ſecourir avec quatre mille hommes contre les Meſſéniens. D'un autre côté elle rappelle aux Athéniens les bons offices que leur a rendus Lacédémone. Elle exhorte les uns & les autres à s'entr'aimer. Tous y conſentent; mais les Lacédémoniens redemandent Pyle; & les Athéniens loin d'accorder cette place, demandent à leur tour Echinus **, une des villes dans le

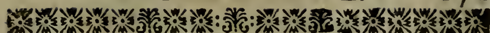
* ARISTOPHANE ici. THUCYD. l. 1. & PLUTARQUE dans Cimon.

** Echinus ſe trouve en quatre endroits 1. Y

Golphe de Malie, & quelques places du territoire de Mégare : ce qui met fort en colere les Députés de Sparte. Lyſiſtrate ſans entrer dans cette diſcuſſion leur promet d'accommoder toutes choſes, & les invite à un feſtin. La piéce finit par des Cantiques.

y a une Iſle de la mer Egée de ce nom. 2. Une ville de l'Acarnanie. 3. Une ville de la Phthiotide. 4. Une ville dans le Pentapole d'Afrique. Il eſt manifeſte que ce n'eſt pas cette derniere que demandoient les Athéniens, & il y a apparence que c'étoit la troiſiéme; puiſqu'il eſt dit un moment après, qu'ils demandoient encore des villes dans le Golphe de Malie, qui eſt un Golphe de la Phthiotide. (Voyez la carte.)





LES GRENOUILLES, COMÉDIE D'ARISTOPHANE.

Jouée l'an 26. de la guerre du Péloponnèse ; la troisiéme année de la 93. Olympiade sous l'Archonte Callias après Antigênes. La preuve est tirée d'un Scholiaste, & d'Aristophane même.

VOici la seconde piéce d'Aristophane contre Euripide. Dans les *Fêtes de Cérès*, il est joué comme un homme souple & fin. Dans les *Grenouilles* on le joue principalement comme Poëte. Sans entrer ici dans des discussions purement conjecturales, & incapables de satisfaire un Lecteur sensé, il est certain que le Poëte comique haïssoit le tragique soit que celui-ci fût ami de Socrate, soit qu'il eût eu quelque démêlé avec Aristophane, soit que le proverbe ancien eût lieu alors comme toûjours, à sçavoir qu'un

bel esprit ne sçauroit en souffrir un autre. Cette haine éclate assez dans toutes les Comédies que nous avons parcourues. Il ne s'agit que d'examiner si les railleries sont aussi justes qu'elles sont piquantes.

ACTE I.

Bacchus enharnaché en Hercule * la massue à la main, la peau de lion sur le dos, par-dessus un habit de pourpre avec le cothurne tragique, se montre sur la Scène suivi de son valet Xanthias qui est amené exprès pour faire rire le peuple. Car il est monté sur un âne, & il porte sur sa tête un paquet de hardes ou le lit de son maître. Il lui demande permission de dire quelque chose de comique pour apprêter à rire aux spectateurs, ou d'agréable pour les réjouir. „ Tout ce qu'il „ te plaira, dit Bacchus, pourvû que tu ne „ te plaignes pas de ton fardeau. „ Cette premiere Scène où il y a beaucoup de bouffonneries poliçonnes, & de traits allégoriques contre les Poëtes qui faisoient ainsi porter des paquets en plein Théatre

* Cet habillement si peu convenable à Bacchus, est produit exprès pour rendre ridicule quelque Poëte tragique (peut-être EURIPIDE) qui avoit ainsi habillé Bacchus.

pour en tirer quelque ſujet de plaiſanterie eſt une de ces Scènes dont le plaiſant a diſparu pour nous. Il en eſt de même de tout ce que Bacchus dit à ſon valet pour lui prouver que l'âne porte tout. Il y a ſeulement un mot remarquable qui reviendra encore dans la ſuite ſur la bataille navale que les Athéniens, ſous la conduite de Conon, avoient gagnée la même année * auprès d'Arginuſe ſur les Lacédémoniens. Les eſclaves y avoient fait merveille. On les avoit mis en liberté pour récompenſe, & ils étoient cenſés citoyens ſur le même pied que ceux de Platée. Sur quoi Xanthias dit que s'il eût eu le bonheur de ſe trouver à cette bataille, il ne ſeroit pas auſſi malheureux qu'il l'eſt. C'eſt cette facilité des Athéniens à donner le droit de Bourgeoiſie à des eſclaves qui déplaît à Ariſtophane.

Bacchus frappe à une porte. Hercule ouvre & ſe met à rire de voir Bacchus

* Arginuſe, ville d'Eolide à l'oppoſite de l'Iſle de Leſbos. Ce combat fut donné ſous l'Archonte Callias ſucceſſeur d'Antigênes. (XENOPH. *l.* I. *Hellen.*) donc il aſſure la datte de cette Comédie telle qu'on l'a aſſignée. Il importe peu pour le combat de ſçavoir s'il ſe donna près d'Arginuſe ville d'Eolide, ou bien près des trois Iſles Arginuſes de STRABON.

qui lui ressemble. Après quelques paroles bouffonnes & indécentes, le Dieu du vin déclare son projet qui est d'aller aux enfers pour en tirer Euripide, parce qu'on se plaint qu'il n'y a plus de bons Poëtes tragiques à Athènes *. » Quoi, répond » Hercule, Jophon ne vit-il plus ? C'est » le seul passable, dit Bacchus. » Jophon étoit un des fils de Sophocle; il avoit hérité de ses écrits, & il en faisoit aussi de bons. Aristophane le raille ici par une louange équivoque, en faisant dire au Dieu qu'il ignore si les piéces du fils ne sont point celles du pere ; & il apporte cette raison pour ne pas tirer Sophocle des enfers préférablement à Euripide. Il veut auparavant avoir le cœur net sur ce que le fils sçait faire. D'ailleurs, ajoute-t-il, Euripide fin comme il est ne manquera pas de vouloir me suivre, au lieu que Sophocle est sans doute aussi simple chez les morts, qu'il l'étoit sur la terre.

Hercule continuë à demander des nouvelles de Poëtes tragiques : » Ce » qu'est devenu Agathon ? Hélas, il est » mort. Et Xénoclès & Pythangelus » ? Comme ceux-ci étoient Poëtes médiocres, Xanthias toujours chargé de son

* Bacchus y est interessé, parce que les Tragédies se représentoient dans ses fêtes.

fardeau dit plaisamment, » l'on pense » à eux, & l'on ne songe pas à moi qui » n'en puis plus. » C'est son mot éternel. Bacchus en humeur de railler donne sur les doigts à tous les Poëtes vivans, qu'il dit n'être plus que des jaseurs, des hirondelles, des corrupteurs du bon gout, des gens qui n'ont pas la force de produire des sentences vigoureuses telles que celle-ci *, » Ma langue a juré, mon » cœur ne l'a pas fait. » Aristophane en veut, comme on le reconnoît, à Euripide. Mais il le perd bien-tôt de vûë pour offrir un spectacle bien singulier & bien étrange. Bacchus veut aller aux enfers. Il en demande le chemin. On lui en enseigne plusieurs, le fer, le poison, le précipice; le tout d'une maniere burlesque. Enfin Hercule lui montre le vrai chemin qu'il a tenu avec Thesée. C'est par le Styx; & il l'avertit qu'il faut payer Caron. Sur quoi Bacchus fait en passant une réfléxion sur la puissance universelle

** De ce rien précieux
Plus puissant que l'Amour qui peut tout sur
les Dieux.

* Vers de l'Hippolyte d'EURIPIDE, souvent repris. Voy. vol. 2. p. 108.

** LA FONTAINE.

Ce qui a fait dire au Caron de l'Alceste * Françoise.

> Et ce n'est pas assez de payer sur la terre,
> Il faut encor payer au-delà du trépas.

Alcide fait à Bacchus une peinture de tout ce qu'il verra, des monstres qui se présenteront, du séjour des coupables, & des Champs Elysiens; source de malice contre deux Poëtes qui ne devoient pas s'attendre à se trouver là. Car après avoir parlé des parjures, des scélérats, des fils qui frappent leurs peres, & des autres habitans du Tartare, on y met encore ceux qui transcriroient un seul mot des Poësies de Morsimus, & l'on voudroit y mettre ceux qui apprendroient la Pyrrhique de Cinésias. L'on place aux Champs Elysées ceux qui sont initiés aux mysteres de Cérès : & Xanthias qui ne songe qu'à son fardeau qui l'accable, dit qu'il devroit bien y être lui, puisqu'il est l'âne qui porte les mysteres, c'est à-dire, ce qui est nécessaire pour être initié. Ces railleries qui n'épargnent ni profane ni sacré, font voir à découvert le génie de la Comédie d'alors.

* Alceste, Opera de QUINAUT.

Bacchus instruit prend congé d'Hercule, & ordonne à Xanthias de reprendre sa malle qu'il vient à peine de mettre à terre par sa permission. Il consent toutefois qu'il la donne à porter à quelque mort : imagination grotesque. Il en passe un qu'on transporte. Bacchus l'aborde, & lui propose la chose. Mais le mort répond gravement qu'il faut convenir du prix ; & il demande deux dragmes sans en rien rabattre. Car il jure qu'il aimeroit mieux revivre que de se contenter de neuf oboles, ou de trois quarts *. Xanthias indigné de voir un homme si avare tout mort qu'il est, prend son parti, & remet son fardeau sur ses épaules.

Caron paroît, (grande bizarrerie ; comme on voit) & il appelle les passans d'un air tragi-comique. « Qui vient ici » du sein de la misere & du trouble, » dans le sein du repos & du bonheur ? » Qui vient dans l'heureux séjour de » l'oubli, &c. Moi, dit Bacchus. » Caron après quelques pointes le reçoit dans sa barque : mais il ne veut point du valet, à moins qu'il ne se soit trouvé au dernier

* Allusion à quelque vieillard avare. Deux dragmes 20. sols ou 12. oboles.

combat naval * : & comme Xanthias n'y a point été, il eſt contraint de faire le tour du Styx, & d'attendre ſon maître à un lieu marqué où ſont les cabarets. Car Bacchus n'avoit pas manqué de s'informer de ſa route, & des auberges. Il eſt obligé malgré qu'il en ait de prendre la rame ; & on lui promet pour le dédommager qu'il va entendre la plus charmante muſique du monde. Ces nouveaux Cignes, comme les appelle Caron, ſont des Grenouilles, & ces Grenouilles font un Chœur. C'étoient des Acteurs déguiſés en Grenouilles avec des maſques aſſez reſſemblans à quelques Poëtes qu'Ariſtophane veut rendre ridicules, ſi pourtant ces Acteurs ſe montrent : car un Scholiaſte prétend que non. Toute leur Scène conſiſte à chanter leur muſique *Grenouillere* pour faire enrager Bacchus **.

Ennuyé de les entendre il arrive enfin à bord, paye Caron, & appelle Xan-

* Près d'Arginuſe.

** C'eſt uniquement cette Scène de farce, qui bien qu'aſſez courte a donné le nom à toute la piéce. D'où je conclus qu'il falloit qu'il y eût beaucoup de jeu & de ſpectacle pour faire rire le peuple aux dépens de quelques Poëtes ou Philoſophes Athéniens.

thias. Celui-ci accourt tout essoufflé. Où sommes-nous ? Ils se trouvent au milieu des ténebres, & dans un lieu d'horreur. Ils voyent des parjures, & des parricides. Mais ils ne découvrent point d'abord les monstres dont Hercule avoit prétendu faire peur à Bacchus. Cependant le valet croit bien-tôt en apperçevoir d'horribles, ce qui fournit un jeu de Théatre bouffon. Car le Dieu qui avoit fait le fanfaron tremble de frayeur, & prie un de ses Prêtres qu'il rencontre par hazard de le sauver, à condition de boire avec lui. Le spectre disparoît, & Xanthias s'écrie. » Nous pouvons bien » dire comme l'Acteur Hégeloque, après » la tempéte nous voyons *le chat*, je » veux dire le calme. » C'est un vers d'Euripide * où le mot Grec est équivoque dans la prononciation. L'Acteur avoit mal prononcé. Plusieurs autres Poëtes Comiques badinerent sur la même équivoque aux dépens d'Euripide Cet exemple suffira pour juger d'autres pareils badinages qui ne nous touchent plus, & que j'omets pour être court & ne pas ennuïer : car je suis bien éloigné de don-

* Vers 279. de la Tragédie d'Oreste. γαλήν' ὁρῶ video serenitatem, γαλῆν ὁρῶ video felem.

ner un commentaire ſur des minuties qui ennuiroient, tandis qu'on peut aſſez voir par le fil & le génie de cette Comédie qu'elle eſt faite exprès contre Euripide. L'on me permettra encore un mot ſur le comique burleſque de cette ſcène, c'eſt que Bacchus s'obſtine à ne pas revenir de ſa peur, que ſon valet ne lui ait juré que le ſpectre a diſparu. Bacchus même y ajoûte un trait ſanglant *, à ſçavoir ; que ſon miniſtre a eu plus de peur que lui : & quand il ſe plaint du Dieu ennemi qui l'a mis en ce danger, on lui répond que c'eſt l'Æther, & d'autres noms pareils dont ſe ſervoient Socrate & Euripide pour exprimer la Divinité. C'eſt qu'Ariſtophane a toûjours en vûë les Philoſophes, & les ſectateurs de Socrate.

On entend le ſon de la flûte ; & le vrai Chœur paroît **. Il eſt composé de

* Trait cruel contre les Miniſtres de Bacchus. C'eſt la fable qu'ARISTOPHANE attaque, & dont il rit avec les Athéniens, tandis que lui & eux accuſent d'impiété Socrate, comme n'adorant pas les Dieux du païs. Voyez le morceau de PLUTARQUE dans la concluſion générale.

** Le Chœur de Grenouilles qui a donné le nom à la piéce, ne joue que dans une ſcène, & ne reparoit plus (s'il eſt vrai qu'il ait paru.) Un autre Chœur lui ſuccede pour tenir le dé dans toute la piéce. Cela n'eſt pas nouveau dans ARIS-

gens initiés qui célebrent les Orgies de Bacchus, chose conforme au tems, puisque cette Comédie fut joüée aux Bacchanales Lénéennes sur la fin de l'automne & dans les champs. Ce Chœur, qui se partage en deux demi-Chœurs, n'est pas sans médisance, sur-tout quand il écarte les profanes. Mais il faudroit tout rendre : ce qui n'est pas faisable. Il en veut aux impies, aux mauvais Comédiens, aux séditieux, aux avares, * à l'étranger Archédemus qui avoit du crédit dans l'Etat, & particulierement à trois débauchés, dont le plus infâme est

TOPHANE, ni même chez les Tragiques. Le premier Chœur dans l'Œdipe de SOPHOCLE n'est pas celui qui regne dans toute la piece. Le nouveau est qu'un Chœur passager ait donné son nom à la Comédie des Grenoüilles.

* Archédemus étoit considérable dans la République, & gouvernoit alors Décélie (à la 26. année de la guerre. XENOPH. l. 1.) ARISTOPHANE dit plaisamment, *ne dirons-nous rien de cet Archédemus, qui depuis sept années, n'a pas encore montré ses dents, je veux dire, son titre de citoyen, & qui gouverne néanmoins dans l'Etat ?* C'est un mot à double entente, qui perd sa grace en François. L'équivoque roule sur un enfant de 7. années, sans dents, & un étranger joüissant du droit de citoyen depuis sept ans sans titre. La datte de cette piéce est encore confirmée par ce morceau.

Clisthênes. Cette cérémonie satyrique est l'Intermede.

ACTE II.

Bacchus frappe au palais de Pluton par le conseil de son valet, qui lui fait un jeu de mots sur la figure & le courage d'Hercule *. Eaque ouvre, & prenant en effet Bacchus pour Hercule, il entre en fureur : Il l'accable d'injures & de menaces pour avoir volé Cerbere ; & il lui ferme la porte au nez en attendant que tout soit préparé pour son supplice. Le reste de la scène n'est qu'une poliçonnerie du plus bas comique, pour marquer la peur de Bacchus. Il prend le parti de changer d'habit avec son valet, afin de ne plus passer pour Alcide.

L'échange fait, vient une femme de Proserpine qui ayant sçû qu'Hercule étoit aux enfers, le fait inviter à un grand festin. Ceci est imaginé pour railler la voracité d'Hercule. Xanthias accepte le parti, & parlant à Bacchus comme à son valet, il lui ordonne à son tour de porter la malle. Mais le Dieu attiré par l'odeur des viandes, veut faire croire à son valet qu'il n'a changé d'habit que pour badi-

* Σχῆμα figure. λῆμα courage.

ner, & il le contraint de redevenir Xanthias, tandis qu'il redevient Hercule.

Le Chœur fait une réfléxion ſur ceux qui ſçavent ainſi ſe replier au beſoin. » Il faut être adroit pour cela, dit-il, » & tout au moins un Théramene. » Ce Théramene ſçavoit changer à tout vent, & céder habilement au tems. Dans les diviſions publiques, il étoit comme Soſie, ami de tout le monde, & noté pour tel. Bacchus qui l'imite, s'applaudit d'avoir repris ſon premier déguiſement. Mais voici un nouveau ſujet de frayeur. Il paroît deux Cabaretieres, dont l'une appelle ſa compagne ou ſa ſervante, & lui dit en regardant Bacchus: » Reconnois-» tu ce paraſite d'Hercule, qui s'étant » arrêté dans notre auberge, dévora tant » de pain, tant de viande, &c. & qui ne » paya qu'en menaces, & emporta tout » ce qu'il put. »

Bacchus feint d'ignorer ce qu'on lui veut dire: mais on prétend le convaincre, malgré ſes brodequins mis exprès, dit-on, pour ſe déguiſer. On menace d'aller chercher Cléon * & Hyperbolus,

* On connoit l'un & l'autre par les Comédies précédentes. Encore un trait ſur Hyperbolus. Il étoit du bourg de Perithoïde. THUCYDIDE en parle comme d'un méchant homme, (l. 8.) Il

deux Athéniens ſouvent notés par Ariſtophane pour crime de péculat, Cléon ſurtout que la Comédie des *Chevaliers* regarde uniquement. Le plaiſant c'eſt que ces deux femmes veuillent mettre le faux Hercule comme vorace & voleur entre les mains de deux hommes connus par leurs déprédations & leur avidité. Ils étoient morts & par conſéquent aux enfers où ſe paſſe la ſcène. Les femmes vont les chercher pour faire le procès au brigand. C'eſt apparemment à l'Hercule * d'Euripide ou de quelqu'autres Poëtes,

étoit la choüette des Poëtes Comiques. Il ſe moquoit de tout, & il s'étoit fait un front d'airain. Le peuple s'en ſervoit quand il vouloit perdre quelqu'un. On le ſuſcita contre Alcibiade pour faire bannir ce grand homme par l'Oſtraciſme; mais Alcibiade trouva moyen de réünir les factions contre Hyperbolus qui fut banni par le même jugement. Sur quoi PLATON le Comique dit:

Quoique ſes mœurs ayent en vérité
Cela & pis juſtement mérité,
Tant eſt que lui perſonne de ſi vile
Condition, & de race ſervile
N'en étoit pas digne; car inventé
Pour telles gens n'a l'Oſtraciſme été.
PLUTARQ. *d'*AMYOT *dans Alcibiade.*

* Dans Alceſte, où il eſt traité de glouton. *Voyez le vol.* 3. *p.* 140.

qu'Aristophane en veut. Combien d'autres allusions que nous ne sçaurions deviner dans toutes ces bizarreries !

Bacchus voyant que c'est tout de bon qu'on l'attaque, entre de rechef en composition avec son valet, pour l'engager à reprendre la fatale parure. Mais Xanthias rend à son maître tous les bons mots qu'il en a reçus la premiere fois. » Esclave & mortel, comment serois-je fils de » Jupiter & d'Alcmene » ? Cependant il se laisse gagner sur le serment que lui fait Bacchus de lui obéïr sans murmure, dût-il en être battu. Son serment est qu'il puisse mourir lui, sa femme, ses enfans, & par-dessus tout * Archédémus le chassieux. Xanthias s'anime donc à bien contrefaire les regards d'Hercule ; & aussitôt Eaque revient. Ce Juge des enfers, accompagné de ses satellites, leur ordonne de se jetter sur Xanthias comme sur un voleur. Xanthias nie qu'il ait jamais enlevé Cerbere, & qu'il soit descendu aux enfers. La preuve qu'il apporte est comique. » Interrogez, dit-il, mon valet ; » donnez-lui la question, & si vous me » trouvez coupable, faites-moi mou» rir. » La question qu'il propose lui mê-

* C'est apparemment le même étranger dont on a parlé ci-dessus.

me eſt de lier Bacchus à une échelle, de le ſuſpendre, de lui donner les étrivieres, de le tourmenter en cent façons, ſoit par le vinaigre ſous le nez, ſoit par l'application des briques brûlantes : en un mot de lui faire ſouffrir tous les tourmens des eſclaves, & non la punition des enfans libres, qui étoit d'être frappé de feuilles de porreaux & d'ail. » Fort bien » dit Eaque; mais ſi j'eſtropie votre eſ» clave, faudrat'il le payer ? Non, ré» pond Xanthias, je vous l'abandonne. » Matiere à alluſions inconnuës.

Bacchus pour ſe tirer d'intrigue, déclare la vérité, qu'il eſt le Dieu Bacchus, & que ſon prétendu maître n'eſt qu'un faquin d'eſclave déguiſé en Dieu. La raillerie cauſtique tombe, comme on voit, ſur les eſclaves licentiés & devenus citoyens d'Athènes. » C'eſt pour cela mê» me, dit Xanthias, qu'il faut augmen» ter la torture : car s'il eſt Dieu, il ne » ſentira pas les coups. » Bacchus lui propoſe d'en ſouffrir autant, & le nouvel Hercule accepte la condition. » Ju» gez, reprend-il, ô Eaque, par la pa» tience de l'un ou de l'autre, lequel ſera » véritablement Dieu. » Eaque ne demande pas mieux; & la ſcéne dégénére en un jeu de Théatre fort étrange ;

car on fait dépouiller en public les deux concurrens d'étrivieres. Eaque les frappe tour à tour, & à chaque cri qu'ils jettent, à chaque grimace qu'ils font, il les regarde attentivement; mais chacun des deux s'excuse comiquement sur ses cris & ses grimaces involontaires, l'un en disant qu'il songe un vers d'un Poëte, l'autre en alleguaut quelqu'autre raison de cette force: tous traits extrêmement satyriques qu'on ne sçauroit bien démêler, & qu'il suffit d'appercevoir.

Eaque ne pouvant discerner à force de coups lequel des deux est Dieu, prend le parti de les mener à Pluton & à Proserpine, qui sçauront mieux en faire le discernement, étant eux-mêmes Dieux. » C'est bien imaginé, dit Bacchus, mais » j'aurois fort souhaité que vous eussiez » pris ce parti un peu plutôt. »

L'Acte finit par un morceau du Chœur extrêmement hardi sur les particuliers & la République. Il s'emporte d'abord contre Cléophon Général des Athéniens. Cet endroit montre que Cléophon n'avoit pas encore été déféré, comme il le fut depuis; mais que sa disgrace approchoit. Il fut tué * dans une sédition excitée à Athènes, au sujet de plusieurs Généraux

* XENOPHON. *l.* I.

& Magiſtrats qu'on avoit empriſonnés ; & dont quelques-uns, comme Eraſinis *, avoient été condamnés. Le peuple revint de ſa paſſion outrée contre tant de grands hommes, & Callixene avec quelques autres en échapa. On dit que ce Cléophon étoit de Thrace, & que le Poëte Comique Platon l'avoit maltraité comme tel dans une Comédie faite contre lui Le Chœur en effet, en reprenant ici le gouvernement d'Athènes avec une liberté qu'on ne ſçauroit trop admirer, reproche aux Athéniens de mettre en place & dans les plus hauts rangs des étrangers, & même des eſclaves, pour avoir aſſiſté une fois à une bataille navale. C'eſt celle des Arginuſes dont le Poëte a déja raillé. Mais la raillerie eſt ici plus marquée, & le reproche plus direct. Le Chœur adreſſe la parole au peuple même, qui ſans doute ſe repentoit un peu d'avoir été ſi prompt à ſe donner des eſclaves pour couſins, comme dit le Poëte, & des citoyens & des Préteurs de nouvelle fabrique, uniquement pour avoir été à un combat naval. Il retombe enſuite ſur les particuliers dont il prédit la prochaine

* C'étoit ſurtout à lui qu'en vouloit Archédemus, dont nous avons parlé. Il le perdit en effet.

punition. Il désigne un baigneur, & surtout un petit Cligenès, qui ne veut point de paix, & qui fait le fou pour se sauver en eau trouble. Le Chœur ajoute qu'il avoit trouvé bon qu'on pardonnât à ceux qui séduits par les artifices de Phrynicus viendroient à se repentir de leur faute : mais il ne veut point de grace pour les autres. Il compare l'usage que fait la République des citoyens à l'opinion qu'elle attache à la monnoye ancienne & nouvelle. Elle se sert de la nouvelle qui ne vaut rien, & laisse la vieille qui est la meilleure. De même, les gens de bien, les anciens citoyens restent sans emploi, & les hommes nouveaux sont à la mode, gens étrangers, mal nés, souvent esclaves, & qu'on daigneroit à peine regarder, pour en faire des victimes publiques. » Insensés, conclut-il, changez cette » méthode perverse. Servez-vous * des » gens de bien, dûssiez-vous en souf- » frir : vos peines en seront du moins plus » glorieuses & plus douces. »

ACTE III.

Cet Acte commence par une scène de valets : car un autre personnage sous le

* Χρῆσθε τοῖς, χρηστοῖσιν jeu de mots.

nom d'Eaque, c'eſt-à-dire, un valet de Pluton paroît avec Xanthias, & dit que Bacchus lui ſemble un brave Gentil-homme. „ Oui-dea (répond l'autre & comment ne le ſeroit-il pas, lui qui ne „ connoît que le vin & la débauche? „ Ce trait eſt le meilleur de toute la ſcène. Les deux valets s'entretiennent ainſi ſur leurs maîtres. On entend du bruit. Xanthias demande ce que c'eſt. Ce n'eſt rien, dit le valet de Pluton; c'eſt une querelle d'Eſchyle & d'Euripide. Auſſi-tôt il raconte comment on a porté aux enfers une loi, à ſçavoir, que celui qui excelleroit dans quelque art conſidérable, ſeroit aſſis près de Pluton, & auroit bouche en cour, ou ſeroit nourri au *Prytanée*, c'eſt-à-dire aux dépens du public. Le *Prytanée* dans Athènes étoit, comme on l'a dit, un lieu d'Aſſemblée des 50. principaux Magiſtrats. On y donnoit des places & des penſions à ceux qui ſe diſtinguoient par quelque ſervice important. Le valet ajoute que la loi vouloit que cette place d'honneur fût cédée à quiconque paroîtroit ſur les rangs avec un plus grand talent poëtique, qu'Eſchyle avoit été longtems en poſſeſſion de la premiere place dans le genre de la Tragédie; mais qu'Euripide étant arrivé aux

enfers, avoit montré ce qu'il sçavoit faire aux coupeurs de bourse, aux brigands, aux scélérats, &c. dont le nombre est infini; que ces gens-là avoient tellement loué Euripide, qu'enorgueilli de leurs suffrages, il avoit supplanté Eschyle : » & n'a t'on pas chassé l'usurpa-» teur à coups de pierre, dit Xanthias ? » C'étoit quelquefois le sort des Poëtes de Théatre, & les pierres tenoient lieu de sifflets. L'autre valet répond que non; mais que le jugement sur la préférence avoit été remis aux suffrages publics. » Euri-» pide est bien adroit, reprend Xan-» thias : quoi donc Eschyle n'a-t-il pas » son parti ? Non, dit l'autre, car il n'y » a presque plus d'honnêtes gens chez » les morts, non plus qu'à Athènes. Mais » Pluton a décidé qu'il se feroit une dis-» pute reglée entre les deux rivaux. Dis-» moi, reprend encore Xanthias, pour-» quoi Sophocle n'a-t'il point voulu pren-» dre la place d'honneur ? Lui ? bien loin » de cela, répond-on, il a embrassé Es-» chyle en arrivant ici, & lui a pris la » main, quoiqu'Eschyle voulût lui céder » le pas. Mais il viendra bien-tôt en qua-» lité de spectateur, prêt à céder à Es-» chyle, s'il remporte le prix; sinon, » pour le disputer à Euripide. » Le valet

infernal dit enfin qu'on pesera les Tragédies de part & d'autre : qu'on a eu de la peine à se déterminer sur le choix des Juges *, parce qu'il y en a peu de bons : qu'Eschyle étoit un trop grand génie pour les Athéniens, qu'aussi les regardoit-t'il comme des gens peu connoisseurs en génies : qu'enfin l'on s'est déterminé à abandonner le jugement décisif de cette affaire à Bacchus.

Les valets rentrent, & le Chœur prévient cette dispute par des vers à la maniere grande & sonore d'Eschyle **. On y compare les vers de ce grand Poëte aux rugissemens d'un lion, & à l'haleine d'un géant, & ceux d'Euripide au bruit & à la volubilité cadencée d'un char qui roule sur l'arêne. C'est leur caractere au naturel.

„ Non, je ne céderai pas, dit fierement „ Euripide en entrant. „ Il en apporte d'abord la raison, & il objecte à Eschyle ce pompeux étalage de merveilles, ou plutôt de monstres dont il enfle ses Tragédies,

* Coup de pate sur les Juges des Tragédies & des Comédies.

** Tous les Chœurs d'ARISTOPHANE, où presque tous sont dans le goût dithyrambique des Chœurs Tragiques : & le plus souvent ils en font des parodies.

gédies, son éloquence ampoullée, & la férocité qui y regne ainsi que dans son humeur. Eschyle à son tour l'appelle fils de villageoise, artisan de vaines fictions, & fabricateur de gueux *, de boiteux, & de personnages mal vêtus. Les voilà donc aux prises, & chacun dans leur style. Bacchus comme modérateur de la dispute, voyant Eschyle prêt à parler, dit plaisamment : » ça qu'on apporte une » brebis noire : car voilà le tourbillon » qui va produire un orage de parole » ; C'est qu'on croyoit appaiser les tempêtes par un sacrifice. Eschyle, en effet, commence par deux vers extrêmement énergyques : & Bacchus, pour donner sur les doigts à l'un & à l'autre Poëte, exhorte Eschyle à se modérer, à ne point faire pleuvoir une grêle de grands mots, & Euripide à s'enfuir bien vîte, de peur que dans l'enthousiasme son concurrent ne l'accable de quelque vers trop frappé, & en lui brisant le crâne, n'en fasse sortir tout Téléphe **.

Après quelqu'autres paroles de part & d'autre, Bacchus veut que le Chœur &

* EURIPIDE affectoit de représenter les choses au naturel.

** Tragédie perduë d'EURIPIDE.

les deux Poëtes fassent leurs invocations avant le combat, & brûlent de l'encens; cérémonie Tragicomique, aussi bien que le combat même. Elle est imitée de l'usage des sacrifices & des invocations qu'on faisoit avant que de plaider les causes de conséquence.

Le Chœur s'adresse aux Muses, Eschyle à Cérès, & Euripide à l'Æther, à l'Eloquence, & à la Souplesse. Car Aristophane le traite ici comme Socrate, & lui fait adorer de nouveaux Dieux inconnus aux Athéniens. Le Chœur dans l'attente de la dispute fait le vrai portrait des deux rivaux d'un seul mot; car il s'attend de voir d'un côté l'élégance & la politesse, & de l'autre un déluge de mots splendides & magnifiques.

ACTE IV.

La dispute commence. Euripide attaque suivant le caractere qu'il plaît à Aristophane de lui donner, c'est-à-dire, en sautillant & en escarmouchant vivement. Il reproche d'abord à son adversaire ses sujets & ses portraits extraordinaires, imaginés exprès pour surprendre & pour tromper le spectateur, comme un Achille & une Niobe enveloppés dans leurs

vêtemens *, & ne disant pas un mot durant toute la piéce. Bacchus a beau dire qu'il trouve ce silence plus beau que les discours de plusieurs Poëtes Athéniens: c'est une raillerie. Mais Aristote **, aussi bien qu'Euripide, reproche ce défaut à Eschyle. Euripide passe ensuite aux mots extraordinaires de son rival qu'il représente comme semblables aux monstres qu'on peignoit sur les tapis. Il se fait un mérite d'avoir fait parler la Tragédie d'un ton plus naturel & plus humain, d'avoir commencé d'abord à faire tout simplement & sans art l'exposition de la piéce, & d'avoir continué son action sans perdre de tems. Il se vante d'avoir appris aux Athéniens à bien parler & à raisonner sensément. Il compare ses disciples, avec ceux d'Eschyle, & il trouve les siens plus polis, tels que Clitiphon & Théramene. (C'est ce même Théramene si souple & si pliant dont on a déja parlé.) Il se glorifie enfin d'avoir formé les hommes à la vraie prudence, c'est-à-dire, selon le sens malin d'Aristopha-

* Sujets de Tragédie d'ESCHYLE que nous n'avons plus, & qu'ARISTOPHANE critique.

** Dans sa Poëtique.

ne à la finesse & à l'artificieuse politique.

Eschyle prend à son tour la parole, mais en foudroyant. Honteux d'être obligé de lutter avec un tel adversaire, il lui demande en quoi il fait consister l'art du Poëte. » A rendre les hommes meilleurs, » répond Euripide ». Surquoi Eschyle prétend lui prouver qu'il les a rendus pires qu'auparavant : & que les Athéniens qu'il avoit laissés, & qu'Euripide a trouvés en naissant, étoient braves, endurcis aux fatigues de la guerre, ne soupirant qu'après les dangers, attachés à tous leurs devoirs, & non pas scélérats & rusés comme aujourd'hui. On demande à Eschyle comment il a fait de ses citoiens des héros. » Par la Tragédie * des *sept* » *Chefs devant Thébes*, répond-il. Nul » spectateur n'en sortoit qu'avec la fureur » de la guerre dans le sein. » A en croire Euripide, ça été rendre un mauvais service à la patrie : car les Thébains en sont

* ESCHYLE cite ici deux de ses Tragédies que nous avons, *les sept Chefs*, *au siege de Thébes*, & *les Perses*. On peut se rappeller les expositions qu'on en a faites dans le troisiéme volume : & l'on trouvera que notre goût est assez conforme à celui d'ARISTOPHANE en un point. C'est qu'en effet ce sont deux Tragédies le plus capables d'inspirer l'esprit guerrier à un peuple républicain.

devenus eux-mêmes plus guerriers. Eſchyle cite encore ſes *Perſes*, & dit que ce ſont là des ſujets dignes d'un Poëte, & non pas des *Phedres* & des *Sténobées* *. Bacchus dit ici un mot cruel contre les Dames d'Athènes. En effet, dit-il à Euripide, vous avez appris aux hommes & aux femmes d'Athènes, par vos *Bellerophons*, à s'empoiſonner elles-mêmes. C'eſt que Sténobée aimoit Bellérophon, & n'en étant pas aimée elle l'accuſa. La fourbe fut reconnuë, & elle prit du poiſon. Eſchyle ſoutient que ces ſujets ſont d'un pernicieux éxemple, & qu'il faut reſpecter la Tragédie en cachant les foibleſſes de l'humanité, loin de les expoſer en plein Théatre. Il juſtifie ſon ſtyle enflé ſur ce que c'eſt le vrai langage des Dieux & des Héros, au lieu qu'Euripide les a dégradés, non-ſeulement en les humaniſant trop par un langage doux & populaire; mais en les revêtant quelquefois de haillons pour les peindre avec l'appanage de l'indigence; ce qui fait, dit-il, que pas un riche aujourd'hui ne veut hazarder ſon bien ſur mer? mais que chacun ſe déguiſe, & crie miſere. Il objecte à ſon concurrent d'avoir enſeigné aux hommes l'art de parler avec fineſſe, & de

* Sujets de même eſpece.

raisonner éternellement ; d'avoir donné de l'esprit aux Nautonniers mêmes qui en abusent, en un mot d'avoir rendu tout le monde raisonneur & fanfaron *.

Bacchus dit encore un mot singulier dont se sont servi ceux qui ont traité des rangs de rameurs dans les anciennes galeres. Le Scholiaste (soit qu'on y ait ajoûté ou non) ne favorise pas les rangs disposés les uns audessus des autres par étages. A l'égard du vers d'Aristophane ** ; chacun lui donne le sens qu'il lui plaît.

Eschyle insiste de plus belle sur l'accusation intentée à son rival, d'avoir introduit des personnages vicieux au lieu de héros. Il lui fait même un crime d'avoir dit, „ que la vie n'étoit qu'une véritable mort „. Jusqu'où Eschyle ne porte-t'il pas la délicatesse ; & que diroit-il du style de nos jours, s'il blâme celui d'Euripide par le défaut de simplicité ? Il ajoute que de-là vient le grand nombre de scribes & de Charlatans dont Athènes est inondée, & qui séduisent le

* Cela seul fait voir combien EURIPIDE étoit à la mode, puisque tout le monde, jusqu'aux Nautonniers, se piquoit de sçavoir les beaux endroits des piéces d'EURIPIDE.

** Vers 1106. *Ita per Apollinem, inferiori remigi in os oppedere, &c.*

peuple par de vains diſcours ; tandis que perſonne ne ſçauroit aujourd'hui tenir un flambeau dans les combats Céramiques. Ces combats ou plutôt ces jeux établis en l'honneur de Promethée, de Vulcain & de Minerve ſe renouvelloient en trois Fêtes différentes. Ils conſiſtoient à arriver en courant au bout de la carriere ſans éteindre un flambeau qu'on portoit. La lice s'appelloit *Ceramique.* * Il y avoit à Athènes deux endroits de ce nom, l'un où l'on enterroit ceux qui étoient morts à la guerre, & un autre qui étoit une place publique. Bacchus en prend occaſion de dire une poliçonnerie ſur un homme gros, gras, & court, qui éteignit ſon flambeau dans un de ces jeux.

Le Chœur irréſolu ſur cette diſpute des deux Poëtes ne ſçait pour qui pencher, tant l'un attaque avec vigueur, & l'autre ſe défend avec adreſſe. Il ranime les combattans d'un air comique.

ACTE V.

Comme ſi tout ce qui a précédé n'eût été qu'un prélude ou qu'un jeu, la diſpute ſe renoue & s'échauffe avec plus de vivacité. Euripide venant au détail attaque

* Κεραμεικός.

les Prologues d'Eſchyle. Celui-ci récite d'abord le commencement d'une des quatre piéces qu'il donna, ſuivant l'uſage, ſous le titre de *Tetralogie* d'Oreſte. C'eſt le commencement des *Coëphores* *, *Mercure ſouterrain*, &c. En trois vers, Euripide prétend reconnoître des fautes ſans nombre. Ces fautesvraies, ou prétenduës ſe réduiſent à une équivoque & à une répétition ; chicannes Grammaticales qu'il eſt preſque impoſſible de bien faire ſentir en François, ainſi que les autres fautes qu'ils ſe reprochent mutuellement. Cela même eſt ſi peu ſérieux, & dit d'une maniere ſi bouffonne, qu'il ſuffit d'indiquer ici tout le ſyſtême de cet Acte, au lieu de l'éplucher. Par éxemple au quatriéme vers des *Coëphores* Oreſte s'explique ainſi. » Je viens me plaindre au tom» beau de mon pere, afin qu'il m'écoute » & m'entende ». Euripide ſaiſit encore cette nouvelle répétition de deux mots Grecs bien moins différens que ne ſont ceux d'*entendre* & d'*écouter* : ſur quoi Bacchus dit d'un air plus badin, que vraiement comique. » Hé ne voyez-vous pas » qu'Oreſte parloit à des morts, & par » conſéquent à des ſourds, à qui il faut

* Voyez les Coëphores premiere part. vol. 2.

» répéter les choses au moins trois fois ».

Euripide récite à son tour beaucoup de commencemens de ses Prologues. Eschyle lui fait une mauvaise chicanne sur celui d'Œdipe *. » Œdipe, dit Euripide, » fut d'abord très-heureux, & depuis il » devint le plus infortuné des hommes ». Eschyle veut qu'un Prince dont l'Oracle avoit prédit tant d'horreurs, n'ait pû être appellé heureux, & que bien loin de devenir infortuné, il ne cessa jamais de l'être. On voit par ces minuties ce que l'on doit penser du badinage d'Aristophane au sujet de ces deux grands Poëtes. Bacchus badine à son ordinaire en disant qu'Œdipe auroit été heureux, c'est-à-dire moins malheureux ** s'il eût combattu avec l'infortuné Erasinis. Ce deriner étoit un des chefs Athéniens à qui l'on fit le procès, aussi-bien qu'à un Trasylle, un Périclès, un Aristocrate, & un Diomédon l'année de la bataille navale des Arginuses, c'est-à-dire la 26. de la guerre : ce qui confirme de plus en plus la datte de cette Comédie.

Enfin Eschyle pour couper court s'engage à renverser tous les Prologues d'Euripide par un proverbe dont l'application

* Tragédie perdue d'EURIPIDE.

** Ou bien, si on l'eut comparé avec Erasinis.

achevera toujours le vers commencé : badinerie presque inexprimable. Car ce qu'il propose d'ajuster aux Iambes commencés d'Euripide, est un des trois mots de même quantité, qui signifient en diminutif* *des peaux délicates, de petites feuilles, des ouvrages fins & travaillés à la lumiere de la lampe avec beaucoup de soin & d'art.* C'est en effet une trop grande attention à finir, à limer, à repolir, & par conséquent à affoiblir les vers qu'on reproche ici à Euripide. Eschyle tient parole. A chaque morceau que récite son adversaire, il trouve moyen de placer son proverbe ληκύθιον ἀπώλεσεν; comme s'il vouloit dire, *il a perdu son tems***, & ce mot se trouve tellement niché dans chaque hémistiche, que non-seulement il acheve le vers, mais qu'il lui donne un sens ridicule.

Des Prologues on passe aux Chœurs ou Intermédes. C'étoit une partie considérable dans le Tragique ancien, comme nous l'avons observé. Mais cette partie si noble & si élevée alors, est devenue beaucoup moins interessante pour nous, malgré son Pindarisme, si j'ose m'expri-

* Κωδάριον, θυλάκιον, ληκύθιον.

** *Oleum perdidit.* Proverbe Latin né du Grec.

mer ainſi. Euripide récite un Chœur d'Eſchyle & celui-ci un Chœur d'Euripide, toujours interrompus par les bouffonneries de Bacchus qui plaiſante ſur l'un & l'autre. En un mot les Chœurs ſont traités auſſi peu ſérieuſement que les Prologues.

Eſchyle veut paſſer à la balance, c'eſt-à-dire, y peſer les vers ; & Bacchus dit qu'il va vendre la poëſie à la livre. Il prend donc des balances, & il ordonne que chacun à ſon tour y mette un vers ou une ſentence. Euripide y met le premier vers de ſa Medée *, » Plut aux Dieux » que le Navire Argo n'eût jamais *vôlé* ſur » les eaux » ! Eſchyle y en met un de ſon Philoctéte **. » O Fleuve Sperchius, & » vous bruyans amas d'eaux » ! La balance penche auſſi-tôt du côté d'Eſchyle, parce que, dit Bacchus, ce Poëte y a mis un *fleuve*, & que l'autre n'y a mis qu'un mot leger tel que celui de *vôler*. Tout le reſte eſt de la même maniere & du même tour ; je veux dire qu'Eſchyle l'emporte toujours, parce qu'il met dans la balance tantôt le *trépas*, terme de poids, contre l'*éloquence*, expreſſion legere, tantôt *chars ſur chars*, *&* *morts ſur*

* Voyez Medée II. part. vol. 4. pag. 253.
** Piece perdue.

morts, contre un *pésant javelot*. Enfin Eschyle défie Euripide de se mettre dans la balance, lui, ses livres, sa femme, ses enfans avec son grand Acteur Céphisophon, & il ne veut que deux de ses grands mots pour les contre-balancer tous *.

Bacchus n'ose pourtant prononcer. Il ne veut s'attirer la haine d'aucun des deux Poëtes, & de plus il avoue que l'un est plein d'ame & de feu, & l'autre rempli d'agrémens. Pluton survient, & presse Bacchus de se déterminer. Le Dieu du vin déclare en effet qu'il lui faut un Poëte pour sauver Athènes par des Spectacles; mot très-malin contre les Athéniens qu'on regarde ici comme des enfans qu'il faut amuser, & qui ne se repaissent que de spectacle, au lieu de songer au salut de la République menacée d'une ruine entiere.

Il demande donc aux deux Poëtes le-

* Il ne faut pas omettre que Bacchus cite dans cette Scène un vers du Télephe, où EURIPIDE faisant jouer aux dés, les Héros Grecs, dit qu'Achille avoit amené un quatre & deux unités. Ce vers, & tout l'épisode des joueurs furent supprimés dans la piéce à cause des plaisanteries qu'on en avoit faites. EUSTATH. *après un ancien.*

quel donnera de plus utiles conseils à l'Etat qui est sur le penchant de sa ruine. Il les interroge pour les éprouver sur ce qu'ils pensent d'Alcibiade. Ce héros étoit absent d'Athènes pour un mécontentement. Bacchus dit de lui que le peuple le hait, & ne peut s'en passer*.

Il le désire avoir devant les yeux
Et si lui est néanmoins odieux.
AMYOT. *Trad. de* PLUTARQUE *dans Alcib.*

„ Je hais, dit Euripide du même, un „ citoyen lent à servir sa patrie, & prompt „ à lui nuire, bon pour lui seul, & in„ commode à l'Etat. „ Quant à Eschyle, voici sa pensée sur le même sujet.

Le mieux seroit pour la chose publique
Ne nourrir point de lion tyrannique;
Mais puisqu'on veut le nourrir, nécessaire
Il est qu'on serve à ses façons de faire.
AMYOT. *ibid.*

Il y a apparence que ce sont là des sentences tirées de quelques Tragédies perdues d'Eschyle & d'Euripide, sentences qu'Aristophane applique à Alcibiade dans la conjoncture du mécontentement

* C'est la pensée de MARTIAL, *Nec possum tecum vivere, nec sine te.*

mutuel du peuple & de ce grand homme. Bacchus trouve l'une sage *, & l'autre nette **. Il veut encore tirer des deux

* Σφῶς, sagement, σαφῶς, clairement : jeu de mots.

** Elles expriment ce qu'on pensoit alors d'Alcibiade. PLUTARQUE dit, dans l'endroit cité, « Parmi ces beaux faits & dits & avec cette sienne grandeur de courage & vivacité » d'entendement, il y avoit de l'autre côté » beaucoup de fautes & d'imperfections. Car il » étoit trop délicat en son vivre ordinaire, dissolu en amours de folles femmes, & désor- » donné en banquets, trop superflu & effémi- » né en habits ; parce qu'il alloit toujours vêtu » de grandes robes de pourpre qu'il trainoit » en se promenant à travers la place avec une » dépense trop excessive & trop superbe. Sui- » vant lesquelles voluptés quand il étoit en ga- » lere, il en faisoit ouvrir & fendre le plancher » de la pouppe, afin qu'il couchât plus molle- » ment, parce que son lit étoit étendu non sur » des ais durs : mais suspendu en l'air avec des » saugles, & portoit à la guerre un écu doré » sur lequel il n'y avoit aucune enseigne ni de- » vise ordinaire aux Athéniens ; mais il y avoit » l'image de Cupidon la foudre à la main ; ce » que voyant les gens de bien & d'honneur de » la ville d'Athènes, outre qu'ils haïssoient tou- » tes ces façons de faire, & s'en courrouçoient, » encore redoutoient-ils son audace effrénée, » & son insolence de mépriser ainsi les loix & » coutumes de son païs, comme étant des » marques d'un homme qui aspiroit à la ty-

Poëtes quelqu'autre sentence sur le moyen de rétablir les affaires de la République. Euripide en dit quelques-unes de fort malignes sur deux particuliers, & sur les défiances où l'Etat doit être de ceux qu'il employe. Pour Eschyle, après s'être défendu de rien dire sur des maux qu'il croit sans remede, puisqu'Athènes ne se sert plus que de citoyens scélérats, il avance pourtant une maxime pour la sauver ». A sçavoir qu'elle doit regarder » le païs ennnemi comme sien, & le sien » comme ennemi; considerer la mer com- » me sa sureté, & la terre comme un asy- » le peu sûr ». En effet la principale force des Athéniens consistoit dans les entreprises sur les ennemis & dans la marine. Ainsi leur parloit Periclès * pour les engager à entreprendre la guerre du Peloponnèse.

Bacchus pressé de choisir promptement un des deux Poëtes, laisse à Pluton le jugement de leur mérite : mais il déclare en même tems qu'il va élire celui qui lui plaît le plus, & c'est Eschyle. En vain

» rannie, & qui vouloit tout renverser sans des- » sus dessous. Mais quant à l'action du com- » mun peuple envers lui, ARISTOPHANE » donne bien à entendre quelle elle étoit.

* THUCYD. l. 1.

Euripide lui allegue ses sermens *, & lui reproche de l'insulter après sa mort **. Bacchus se tire d'affaire en lui disant deux de ses vers tant critiqués. *C'est ma langue qui a juré, non pas mon cœur*; & qui sçait, *si la vie n'est pas la mort ?* Pluton & le Chœur applaudissent au choix. Eschyle avant que de partir pour revenir au monde, veut que sa place aux enfers soit occupée par Sophocle, & que sur tout on ait grand soin d'en écarter Euripide.

Sans entrer dans toutes les bizarreries de cette piéce dont je laisse le jugement au Lecteur, il est visible par cet exposé fidele que tout ce qui regarde les trois Poëtes tragiques les illustre plus qu'il ne les décrie. A la vérité Aristophane paroît ici, comme ailleurs, extrêmement piqué contre Euripide. Il ne l'épargne ni du côté des mœurs, ni du côté de la naissance. Quant au génie poëtique, quoiqu'il tâche de le mordre avec beaucoup de malignité, l'on sent qu'il cherche

* EURIPIDE est supposé avoir sollicité Bacchus.

** ARISTOPHANE dit cela par allusion à la loi qui défendoit de railler un mort sur le Théatre. On voit que la loi n'étoit pas éxactement observée.

plus à se divertir qu'à critiquer sérieusement. Son Bacchus ne maltraite guère moins Eschyle qu'il choisit, qu'Euripide qu'il veut humilier. Les traits les plus malins sont entremêlés de marques d'estime, & ne font que montrer combien Euripide étoit révéré des Athéniens. Mais malgré leur estime, & leur vénération, de quoi ne rioient-ils pas ? Généraux, Magistrats, Gouvernement, Dieux mêmes, tout passe ici par le tamis satyrique, & tout étoit bien reçû pourvû que la Comédie fût réjouissante & assaisonnée de sel Attique. La liberté d'Aristophane à l'égard de l'Etat est beaucoup plus surprenante que ne le sont les railleries sur les héros du Théatre Grec : & de même que l'Etat & ses chefs alloient toûjours leur train sans s'embarrasser des lardons de Cratinus, d'Eupolis, & d'Aristophane, il est aussi évident que la gloire d'Euripide ne souffrit pas beaucoup de l'acharnement de son ennemi à le dénigrer sur les mœurs, & à le critiquer sur la Poësie. Le Lecteur me permettra de lui rappeller encore une réfléxion que j'ai déja placée en quelques endroits; c'est que c'étoit ici particulierement le lieu de critiquer dans Euripide ce qu'on y critique de nos jours, sur-

tout dans Alceste. Nous ne voyons toutefois pas qu'Aristophane y ait songé, malgré son attention à ne rien passer de ce qui peut donner prise. Il faut donc conclure que ce qui nous déplaît ne faisoit pas la méme impression sur les Grecs, & que par conséquent l'équité demande qu'on impute ces prétenduës fautes non au Poëte, mais aux mœurs, & aux idées fort différentes de celles d'aujourd'hui.

Une autre réflexion à l'égard d'Eschyle, c'est que Bacchus tout badin qu'il est dans cette piéce a fort bien pris le caractere du pere de la Tragédie, lorsqu'il compare la gradation de ses enthousiasmes aux présages, à la naissance, au progrès, & aux derniers éclats d'une tempéte. En effet ce que dit Virgile * des seuls présages qui l'annoncent, peint parfaitement les mouvemens qu'excitoit Eschyle dès ses premieres Scènes, pour arriver par dégrés au comble de l'émotion. C'est dommage qu'on ne puisse faire passer dans la prose, ni dans la versification Françoise la cadence toujours

* *Continuò ventis surgentibus, aut freta ponti*
Incipiunt agitata tumescere, & aridus altis
Montibus audiri fragor, aut resonantia longè
Littora misceri, & nemorum increbrescere murmur.
Georg. l. 1. v. 356.

ſoutenue d'un beau paſſage de Virgile, cadence qui eſt elle-même une peinture plus vive encore que l'expreſſion. „ Les „ vents s'élevent : les flots s'agitent, les „ vagues commencent à s'enfler. Un „ bruit horrible ſe fait entendre du haut „ des montagnes. Les rivages retentiſ- „ ſent au loin du mugiſſement des flots „ qui s'entre-choquent, & le vent en- „ gouffré dans les forêts augmente le „ bruit & l'horreur „. Voilà Eſchyle dès le commencement de ſes piéces.



LES HARANGUEUSES OU L'ASSEMBLÉE DES FEMMES, COMEDIE D'ARISTOPHANE.

Jouée la quatriéme année de la 96. Olympiade sous l'Archonte Démostrate, ou vers ce tems-là. Les preuves ne sont que conjecturales.

JAmais il n'y eut dans l'antiquité connue, de satyre plus violente contre les Femmes, & contre le gouvernement d'Athènes que celle-ci *. Euripide qui passoit pour l'ennemi déclaré du sexe n'a rien dit de si fort à beaucoup près. On entrevoit assez par-là, eu égard au gé-

* Sans en excepter la Comédie de Lysistrate, qui est dans le même goût.

nie de la Comédie ancienne & du plus licentieux Poëte qui fut jamais, avec quelle réserve on doit parler de cette Comédie. La nécessité d'en dire peu de chose n'empêchera pas qu'on ne satisfasse la curiosité raisonnable des Lecteurs sur ce qui touche le gouvernement Athénien après la fameuse guerre du Péloponnèse. Mais il ne sera pas nécessaire d'entrer dans la division des Actes, puisque nous ne pouvons produire que la substance de quelques Scènes. Le style au reste dans cette piéce est plus élevé & plus fort que dans aucune autre. Aristophane lui a donné à dessein un air tragique. Il a voulu sans doute parodier le style d'Euripide, sur tout sa *Ménalippe*, Tragédie que nous n'avons plus, où il représentoit une Femme Philosophe. D'autres disent qu'Aristophane en veut à la maniere d'Agathon Poëte tragique efféminé, ou à celle d'un Dicéagene. Quel que soit son but d'imitation, il semble qu'il ne mérite pas d'être blâmé par Plutarque *, comme s'il eut fait sortir les Femmes de leur caractere, en leur donnant celui de Gouvernantes de la République, puisque c'est dans cette fiction que consiste tout

* *Voyez ce morceau de Plutarque, ci-dessus*, Tom. V.

le ſel de la ſatyre. C'eſt la même ſolution que nous avons donnée au ſujet de Nicias & de Démoſthène revêtus en eſclaves *. Des Femmes qu'on ſuppoſe être métamorphoſées en Miniſtres d'Etàt doivent en ſoutenir le rôle. Après tout il ne paroît que trop qu'en cette fiction même les Femmes gardent aſſez leur caractere; caractere outré à la vérité, puiſque le libertinage en fait l'ame; mais caractere propre de l'étonnante licence que s'étoit procuré impunément l'ancienne Comédie.

Le ſujet eſt très-ſimple. Praxagora ** femme d'un des principaux Magiſtrats avoit noué une intrigue avec la plûpart des femmes d'Athènes pour ſurprendre le peuple, & l'engager à remettre aux mains des femmes le gouvernement, qui étoit très-mal entre celles des hommes. Elle en vient à bout par une ruſe, & porte des loix impertinentes dont le ridicule retombe par contre-coup ſur le gouvernement préſent d'Athènes.

Praxagora ouvre la Scène avant le point du jour. Semblable au Soſie de l'Amphitryon elle par le à ſa lanterne dans la

* Dans *les Chevaliers.*

** Nom en l'air, qui ſignifie faiſeuſe d'aſſemblées.

place publique. Cette lumiere posée dans un lieu élevé étoit le signal pour l'assemblée des femmes. Passons sur ce qu'elle dit à sa lanterne complice, dit-elle, de toutes es méchancetés de son sexe.

Elle s'impatiente de voir qu'on ne vient point. Que seroit-il arrivé à ses compagnes? N'auroient-elles pû tromper la vigilance de leurs maris, & sortir de nuit déguisées en hommes suivant la convention? Le lieu de la Scène est marqué. C'étoit une place nommée *Sciron* dans un fauxbourg d'Athénes. Praxagora apperçoit enfin une lumiere qui approche. Mais, crainte de surprise, elle va doucement reconnoître qui c'est. Elle trouve une de ses compagnes. Elle bat des mains; une autre met la tête à la fenêtre. Elles arrivent enfin les unes après les autres à la file; & le Poëte prend soin de les désigner elles ou leurs maris par des traits caustiques & extrêmement libres. Les femmes rassemblées se montrent les unes aux autres les déguisemens qu'elles ont dessein de prendre, & pris en partie, pardessus leurs habits de femmes, à sçavoir les manteaux de leurs maris, & des chaussures d'hommes. Elles tiennent en main des barbes postiches, dont quel-

ques-unes ſont plus belles, dit-on, que celle d'Epicrates *, prêtes à ſe les ajuſter quand il en ſera tems.

Praxagora comme leur Générale d'armée, voyant qu'il reſte peu de tems jusqu'à l'aurore, où l'aſſemblée du peuple eſt convoquée, commence par les faire aſſeoir & par les éxercer ſur ce qu'elles doivent dire ou faire. La premiere choſe qu'elle leur ordonne c'eſt de bien déguiſer leur air, leur attitude, leur voix, afin de tromper le peuple, & de paſſer pour des Magiſtrats. Une des femmes, par éxemple, a apporté ſon ouvrage pour s'amuſer. Il s'agit bien d'ouvrages de femmes! Une autre eſt embaraſſée comment haranguer : car, dit-elle, nous n'avons point étudié la Rhétorique. On la raſſure : dès qu'elles auront mis leurs barbes poſtiches, elles deviendront bien diſantes. » Qui de » vous veut parler, dit Paxagora »?

Une femme ſe préſente, comme dans *les Fêtes de Cérès*, Tom. VI. & ſe met ſur la tête une couronne, ſuivant l'uſage des Orateurs. Mais le premier mot que dit la harangueuſe, c'eſt de demander à boire. Ce mot échappe par alluſion à la couronne qu'on pre-

* Orateur ſouvent raillé ſur ſa barbe.

noit

noit d'ordinaire dans les feftins, & plus encore pour noter l'yvrognerie des femmes & des Orateurs. On en accufoit Démofthene. Praxagore, avant que fa compagne parlât, s'étoit tournée vers le parterre, en difant, *Paix, taifez-vous, Ariphrades:* trait méchant; car cet homme étoit babillard & efféminé. Pour revenir à la Harangueufe qu'on a reprife d'avoir demandé à boire, elle dit. „ Hé quoi, „ les hommes ne boivent-ils pas au con- „ feil? Oui certes, & leurs décrets fe „ fentent affez du vin. Ignore-t'on ce „ que c'eft que leurs libations? Ils les „ font moins pour les Dieux que pour „ eux-mêmes. D'où vient fe difent-ils „ des injures; & pourquoi eft-on con- „ traint de les remporter quelquefois „ chez eux „? Ainfi parle Ariftophane de la buvette des Athéniens.

Une autre femme fe couronne, & s'appuyant fur fon bâton en contrefaifant quelque Orateur connu: „ J'aurois „ fouhaité, dit-elle, qu'un autre plus „ éloquent que moi, m'eût donné lieu „ d'être auditeur tranquille. Mais je ne „ fouffrirai pas qu'on inonde d'eau * les

* Allufion à une coutume fuperftitieufe de ré-

„ fosses mystérieuses qu'on fait dans les „ cabarets. Non, par Cérès & * Proserpine „.

PRAXAGORA.

Par Cérès & Proserpine ! Ah malheureuse, où as-tu l'esprit ?

LA FEMME ORATEUR.

Qu'y a-t'il ? Je n'ai pas demandé à boire.

PRAXAGORA.

Non, par Jupiter ; Mais faisant le personnage d'homme, tu viens de faire un serment de femme. Le reste n'alloit pas mal.

Praxagora veut méditer sa harangue ; mais la premiere qui a parlé, reprend la couronne : „ J'ai médité, dit-elle ; „ voyons si je dirai mieux. O femmes, „ qui êtes assemblées... (Elle se trompe en disant *Mesdames*, pour *Messieurs*. Mais elle se tire d'affaire par un mot cruel contre le lâche Epigonus qu'on suppose dans le parterre.) „ Je regar- „ dois de son côté, dit-elle, & c'est ce „ qui m'a trompé „.

pandre du vin ou de l'huile dans des trous faits exprès en terre.

* μὰ τὼ θεώ d'autres traduisent par Castor & Pollux, faute d'avoir fait attention que les Athéniennes juroient par Cérès & Proserpine.

PRAXAGORA.

Seyez-vous. Je vois bien qu'il me faudra parler pour toutes. Je mets la couronne, & je prie les Dieux de m'inspirer. (*Elle tousse.*) Je prens part, Messieurs, à tout ce qui touche l'Etat, aussi-bien que vous-mêmes : mais je ne puis celer que je suis pénétré de douleur en le voyant si mal gouverné, & les affaires si peu sagement conduites. Je vois, en effet, que la République ne se sert que de Conseillers qui se succédent en méchanceté comme en charge. Si quelqu'un d'eux, par hazard, est homme de bien durant un jour entier, il en prend droit d'être scélérat pendant dix jours. Confierez-vous le gouvernement à quelqu'autre, ce sera encore pis. Les hommes sont d'un naturel trop dur & trop inflexible pour se corriger. Ah, Messieurs, vous redoutez ceuxqui vous veulent du bien, & vous rampez sous ceux qui vous haïssent. Quand nous ne tenions pas d'assemblées, nous regardions Agyrius * comme un méchant homme. Aujourd'hui que les conseils ont lieu, ce n'est

* Il sera encore parlé de cet Agyrius dans le Plutus : ce qui peut faire penser que cette piéce & le Plutus furent jouées dans des tems peu éloignés l'un de l'autre.

plus la même chose. Celui qui y reçoit de l'argent, ne trouve rien de plus beau; & tel qui n'en reçoit pas, trouve digne de mort ceux qui vendent leurs avis à prix d'argent.

On interrompt Praxagora par des acclamations comiques. Elle continue & parle d'une confédération qui, autant qu'on peut conjecturer est le traité qu'avoient fait entr'eux les Athéniens, les Béotiens, les Argiens, & les Corinthiens contre Lacédémone, dont le trop grand pouvoir depuis son élévation, & l'abbaissement d'Athènes par la guerre du Péloponnèse, commençoit à leur faire ombrage. De là prit naissance la guerre *Corinthienne.* Ce traité selon Diodore l. xiv. se fit la seconde année de l'Olympiade 96. sous l'Archonte Diophante. Le célébre * Conon y travailla beaucoup. Ce fut lui qui trouva le moyen de tirer des Perses de l'argent, dont il se servit utilement pour détacher quantité d'alliés du parti de Lacédémone, & pour consommer l'union d'Athènes & de Corinthe, dont il vint à bout. Mais

* Lisez la vie abrégée de Conon par CORNELIUS NEPOS à la fin de cette Comédie; pour une plus parfaite intelligence.

l'année ſuivante *, après qu'il eut rétabli les fortifications d'Athènes, il ſe retira & fut empriſonné par Tiribaze à Sardes **, d'où il ne revint plus. Les événemens de cette guerre ne furent pas fort heureux pour les Athéniens. C'eſt ſur ce point d'hiſtoire, & ſur la fuite de Conon aſſez nettement déſignée en cet endroit de la Comédie, & confirmée par un Scholiaſte qui nomme Conon, qu'on peut vraiſemblablement fixer cette piéce à la quatriéme année de la 96e Olympiade, à moins qu'on ne veuille encore la reculer au-delà. Voici ce que dit Praxagora à ce ſujet.

» Quand nous déliberions ſur la con-
» fédération, on diſoit publiquement
» que tout ſeroit perdu, ſi elle ne ſe
» faiſoit. On la fit : & ceux qui l'avoient
» conſeillée, le trouverent mauvais. ***
» L'Orateur même (Conon) qui en fut

* L'an 3. de la 96e Olympiade ſous l'Archonte Eubulide.

** Sardes, ville de Lydie, près du mont Tmolus ſur le Pactole. Elle étoit ſoumiſe aux Perſes. Cyrus l'avoit priſe ; & par-là il avoit ſoumis toute la Lydie à ſon empire, avec le Roi Crœſus.

*** Apparemment parce que la premiere expédition fut malheureuſe.

» l'auteur, s'enfuit & ne parut plus.
» Le pauvre trouve bon qu'on mette
» des vaiſſeaux en mer : mais cela ne
» plaît gueres aux riches & aux labou-
» reurs. O peuple, vous vous fâchez
» contre les Corinthiens*. Hélas ils
» vous ſont utiles : ſoyez-le pour eux.
» Argéus eſt un ignorant, & Jérôme eſt
» ſenſé ».

Ce dernier eſt celui que Conon laiſſa à la tête de la flotte avec Nicophémus, quand il paſſa en Perſe pour conférer avec le Roi Artaxerxès : preuve certaine qu'Ariſtophane touche le point d'hiſtoire dont nous avons parlé. Mais tous les éclairciſſemens du monde ne jettent pas encore autant de clarté qu'il ſeroit à ſouhaiter, ſur cette harangue politique de Praxagora.

» Le ſalut, continue-t'elle, a paru
» ſe remontrer à la République ; mais
» Thraſybule a ſoin de l'écarter en ſe
» mêlant de cette affaire ſans qu'on l'y
» appelle ». C'étoit un brouillon, dit le Scholiaſte, homme fier, corrompu par argent, & ennemi du peuple. Il fal-

* Parce qu'ils ne s'accordoient pas entr'eux & avec leurs alliés. DIOD. *l.* xiv.

soit donc que ce fût ce Thrasybule, dont Plutarque dit qu'il rendit odieux Alcibiade après la malheureuse expédition d'Ephese: & non pas le Thrasybule si chéri du peuple, & qui délivra sa patrie des trente tyrans que les Lacédémoniens vainqueurs, après la guerre du Péloponnèse, avoient mis à la tête de la République d'Athènes, pour la gouverner.

Praxagora conclut en cette maniere. » Pauvre peuple, vous êtes la cause » de tous ces maux, vous qui em- » ployez le trésor public à vous faire » payer vos suffrages, & qui regardez » avec soin ce que chacun de vous ga- » gnera aux assemblées, sans considé- » rer que le bien public va aussi mal que » le boiteux Æsimus. Toutefois si vous » voulez me croire, il en est tems en- » core. Je sauve l'Etat. Comment, me » direz-vous? Le voici. Je prétends » qu'il faut mettre le gouvernement » aux mains des femmes.. Hé, ne nous » servons-nous pas d'elles pour le gou- » vernement de nos familles »? *

* On a vû le même raisonnement à la même occasion dans *Lysistrata*, dont le sujet ressemble assez à celui ci.

UNE FEMME.

A merveille, bon, courage. Par Jupiter rien n'eſt mieux: pourſuivez.

PRAXAGORA.

Je vais vous faire voir que les femmes ſont plus propres à gouverner que nous autres hommes. Premierement elles lavent toutes la laine dans l'eau chaude, à la maniere antique *, & l'on ne voit pas d'ailleurs qu'elles ſoient fort intrigantes. Si l'Etat les imitoit, & n'étoit pas ſi curieux de nouveautés, il ſeroit en ſureté. Elles préparent à manger, comme autrefois: elles célébrent les Fêtes de Cérès & de Proſerpine, comme autrefois; elles maltraitent leurs maris, comme autrefois; elles ferrent la mulle, comme autrefois; elles boivent, comme autrefois: en un mot c'eſt toujours chez elles, comme autrefois. Si donc, Meſſieurs, nous leur confions le gouvernement de l'Etat, nous ne devons pas former de ſoupçons, ni être emba-

* Cela ſignifie (dit SUIDAS) qu'elles ne changent rien des mœurs anciennes. Il y a peut-être encore un autre ſens, qu'on trouvera, ſi l'on veut comparer ce mot avec un pareil dans la Comédie intitulée *Lyſiſtrata*, où il eſt dit qu'il faut purger l'Etat de ſcélérats, comme on lave les ordures de la laine. *Voy.* ci-deſſus.

rassés de leur conduite. Elles ne quitteront pas l'ancienne methode. Elles sçauront épargner le sang des citoyens : elles sont leurs meres. Quel titre plus tendre & plus efficace pour les engager à nourrir le peuple? D'ailleurs elles sont habiles à amasser, & nées pour l'épargne : & ne croyez pas qu'on leur en impose. Elles connoissent trop elles-mêmes l'art de tromper pour être dupes. Je passe tous les autres avantages du sexe, pour le gouvernement. Suivez mes avis, & vous vous en trouverez bien.

Telle est la harangue entiere de Praxagora, piéce singuliere, & dont j'ai crû ne devoir rien perdre. Elle la récite à ses compagnes par essai. On lui demande où elle en a tant appris. » Bon » dit-elle, j'ai logé dans la place où se » tient l'assemblée, quand toute l'Attique * fondoit de toutes parts à Athènes, au tems de la guerre du Pélo-

* Il faut se rappeller que dès les premieres hostilités de la guerre du Péloponnèse, Athènes fut remplie des habitans des lieux voisins, qui se logeoient, comme ils pouvoient, dans des cazernes au milieu des places publiques.

„ ponnèse, & j'ai entendu là tous les
„ Orateurs „. On lui décerne la qualitè de chef: mais on fait quelques questions, par exemple, ce qu'elle fera, si Céphalus s'éleve contre son sentiment..

PRAXAGORA.

Je dirai qu'il a perdu le sens.

UNE FEMME.

On sçait bien cela.

PRAXAGORA.

Qu'il est fou à lier...

L'AUTRE.

Qui en doute?

PRAXAGORA *d'un ton ironique.*

Qu'à la vérité il sçait mal son mêtier de potier, mais parfaitement celui de gouverner l'Etat.

L'AUTRE.

Bon cela. Mais si le chassieux Néoclidès * vous dit des injures? &c.

Praxagora ainsi piquée, donne toujours quelque coup de patte au sujet de pareilles objections; & cela sur des citoyens connus & en place, Elle tourne ensuite en ridicule la maniere des Ora-

* Néoclidès Athénien, taxé de péculat. Il aimoit fort les procès, & il s'étoit brûlé les yeux. Voyez le troisiéme Acte de *Plutus*, ci-dessous. Il y est encore maltraité.

teurs en exhortant ses compagnes à les imiter, à lever gravement la manche, à découvrir le bras jusqu'à l'épaule, &c. C'est ici qu'elle leur ordonne tout de bon d'achever de prendre leur déguisement. 1° La chaussure à la Laconienne. 2° Les barbes postiches. 3° Le manteau par-dessus l'habit de femme. 4° Le bâton à la main: voilà l'Athénien complet. „ Hâ- „ tons-nous, disent-elles, en se retirant, „ Hâtons-nous; car on ne donne point „ d'argent à ceux qui viennent tard à l'as- „ semblée „. On a trop parlé de cette coutume de donner trois oboles depuis Cléon, pour la répéter ici. L'on a assez vû qu'Aristophane en raille à toute occasion, comme d'une bassesse indigne des particuliers, & ruineuse pour l'Etat.

Le Chœur de femmes continuë en effet cette raillerie, en se pressant de courir à l'assemblée, pour contrefaire les magistrats & le peuple. „ Du tems de „ l'Archonte Myronides (dit le Chœur) „ Chacun portoit dans un sac du pain, „ de quoi étancher la soif, & trois ou „ quatre olives: voilà tout. Aujourd'hui „ ce n'est plus cela. On veut recevoir „ trois oboles, comme un maçon qui „ porte le mortier: pourquoi? Pour la „ peine de servir la patrie „.

Ce doit être là le premier Acte sans contredit. Il y a bien de l'art au Poëte à donner (comme il fait) une idée de ce qui va se passer dans l'assemblée du peuple, & cela par une espece d'exercice des femmes pour s'y préparer. Car il n'étoit pas possible de représenter sur le Théatre l'assemblée même du peuple. On suppose qu'elle se tient dans cet intervalle d'Actes.

Blépyrus mari de Praxagora sort de sa maison tout étonné de voir que sa femme a disparu. Un besoin le pressoit. Il a été obligé, ne trouvant ni son manteau ni sa chaussure, de s'habiller, comme il a pû, en prenant la chaussure & la robe de sa femme: ce qui fait un spectacle risible. Il raisonne tout seul sur cet événement, & se met en devoir de satisfaire son besoin: scène du Comique le plus trivial, & dont je n'aurois pas dit un seul mot, si elle ne marquoit le caractere libre & impoli des Républiquains d'Athènes: caractere assez conforme à celui de quelques peuples d'Europe. Blépyrus, avec toutes ses poliçonneries, est pourtant supposé un des principaux Magistrats de l'Etat *. Un autre

* Si c'étoit un nom en l'air, il désignoit quel-

Citoyen, aussi embarrassé que lui de l'évasion de sa femme, entretient son ami sur cela: & bientôt un troisiéme nommé Chrémès vient les joindre. Il leur apprend qu'il revient de l'assemblée; mais que pour cette fois il n'a point reçû les trois oboles selon l'usage: que toutes les places étoient déja occupées avant l'aurore par tout le menu peuple; qu'on y a traité du salut de la République tombée en décadence: que Néoclidès avec ses paupieres * grillées a voulu haranguer; qu'on lui a imposé silence avec de grandes huées; qu'ensuite un certain Evéon, qui avoit besoin d'un manteau, a ouvert un avis singulier, qui étoit d'obliger chaque métier à fournir *gratis* aux citoyens tout ce qui leur manquoit **; qu'après lui un jeune homme bienfait, (il entend Praxagore,) aussi beau que Nicias ***, a prouvé qu'il falloit mettre

que personnage réel à en juger par la maniere ordinaire d'ARISTOPHANE.

* Plus haut on l'appelle Chassieux. C'est une allusion à quelque accident arrivé à cet Orateur.

** C'est apparemment une allusion à ceux qui achetoient à crédit.

*** C'étoit vrai-semblablement le petit-fils du célebre Orateur & Général Nicias, qui mourut avec DEMOSTHENE dans l'expédition de Sicile. Il avoit un fils nommé Nicératus qui fut

l'adminiſtration entre les mains des femmes; que tous les cordonniers lui avoient applaudi; mais que les laboureurs avoient réclamé. » Ils ont eu du ſens, dit Blépyrus ». Chrémès continue ſon récit. » Le » grand nombre, dit-il, l'a emporté en » faveur des femmes; on en a dit beau» coup de bien, & de vous beaucoup » de mal ».

BLEPYRUS.

De moi, du mal! & quoi?

CHREMES.

Premierement l'Orateur * a dit que vous étiez un perſonnage ſouple & ruſé...

BLEPYRUS.

Et de vous, qu'a-t'on dit?

CHREMES.

Attendez: écoutez ce qui vous regarde.... Un voleur fieffé.....

BLEPYRUS.

Qui, moi ſeul?

CHREMES.

Un délateur.

tué ſous les trente Tyrans. Nicias fils de Nicératus pouvoit avoir 15. ou 16. ans lors de cette Comédie.

*Praxagora femme de Blépyrus. Chrémès ſuppoſe qu'elle a parlé ainſi de ſon mari, ou en général des Magiſtrats. Il y a bien du comique dans ce tour-là.

BLEPYRUS.

Suis-je donc le ſeul ?

CHREMES.

Oh non. On a dit la même choſe de cette honorable compagnie. (*L'Acteur montre le parterre*) *

BLEPYRUS.

Et quel eſt cet Orateur qui parloit ſi bien ?

CHREMES.

Doucement. Il diſoit que les femmes étoient ce qu'il y avoit au monde

* HORACE a beau dire du ſatyrique Lucilius,

Primores populi arripuit populumque tributim.

» qu'il attaquoit les premiers de la République » & le peuple en détail ». Jamais lui, ni aucun comique ne porta ſi loin la liberté qu'ARISTOPHANE. Ses contemporains même (à l'en croire) étoient moins hardis que lui. Il faut cependant convenir que les Scènes Françoiſes du Théatre Italien de GHERARDI en approchent fort, du moins quant au goût de hardieſſe & de vivacité, avec cette différence, qu'ARISTOPHANE attaque les conditions & les perſonnes, au lieu que la Comédie Italienne dont je parle n'attaquoit que les conditions. Si l'on veut ſe rappeller la Scène *contre les hommes dans les ſouhaits*, on trouvera qu'elle a beaucoup de rapport à celle-ci &, à une partie de cette Comédie.

de plus ſenſé, de plus propre à amaſſer de l'argent, & de plus fidelle au ſecret; car il ajoutoit qu'elles ne divulguoient jamais rien des myſteres de Cerès & de Proſerpine, au contraire de vous & de moi qui publions ce qui s'eſt paſſé aux déliberations. *

BLEPYRUS.

Par Mercure, il n'a pas tout-à-fait tort.

CHREMES.

Il diſoit que les femmes ſe prêtent entr'elles des habits, de l'or, de l'argent, des coupes, & cela ſans témoins, ſeule à ſeule, ce qui ne les empêche pas de tout rendre à point nommé avec la derniere fidelité; choſe que nous ne faiſons pas.

BLEPYRUS.

Ma foi non, euſſions nous reçû devant témoins.

CHREMES.

Il diſoit de plus que les femmes ne faiſoient ni délations, ni mauvaiſes chicannes; qu'elles ne pilloient point le peuple... Que vous dirai-je. Il a dit des biens infinis du ſexe..

BLEPYRUS.

Qu'a-t'on déterminé enfin?

CHREMES.

Que vous céderiez aux femmes l'ad-

* Ils étoient au nombre des principaux Juges.

ministration des affaires, puisqu'aussi-bien c'étoit l'unique nouveauté dont on ne se fût pas encore avisé à Athènes.

BLEPYRUS.

Et l'on a porté le decret ?

CHREMES.

Rien de plus assuré.

BLEPYRUS.

Et les femmes auront tous les emplois qu'avoient les hommes ?

CHREMES.

Oui.

BLEPYRUS.

Et je n'irai plus au Barreau ; ce sera ma femme.

CHREMES.

Vous n'éleverez plus vos enfans ; ce sera votre femme.

BLEPYRUS.

Et ce ne sera plus à moi de soupirer dès la pointe du jour ?

CHREMES.

Non, par Jupiter ; tous les soucis seront pour les femmes, & vous n'aurez qu'à demeurer les bras croisés chez vous.

Blépyrus & Chremès bien surpris de ce bizarre decret disent en se séparant, „ Il y a long-tems que nos peres on dit „ que nos plus impertinens decrets nous „ tournoient à bien par la bonté singu-

» liere des Dieux *. Plaise au Ciel qu'il
» en soit de même de celui-ci »!

Tandis qu'ils se séparent, le Chœur de femmes revient de l'assemblée sur le Théatre en regardant de tous côtés s'il n'y a point d'homme qui les observe, afin de s'entretenir en liberté, & de jouir de leur triomphe. Elles arrivent devant la maison de Praxagora, après avoir quitté leurs barbes & leur déguisement pour la plûpart. Praxagora qui les suivoit survient, & exhorte celles qui sont encore déguisées à reprendre promptement leur premier habit. Elle veut rentrer chez elle pour y remettre le manteau de son mari, & prie ses compagnes de l'attendre, afin de prendre leurs avis sur la maniere de bien conduire l'administration dont on vient de la charger en qualité d'Archonte.

Blépyrus s'étoit caché à sa porte dans un coin du Théatre. Se trouvant nés à nés avec sa femme il l'arrête, & lui demande d'où elle vient avec ce manteau. Praxagora prend le haut ton, & commence à gronder la premiere, de peur qu'on ne la soupçonne de quelque ga-

* DEMOSTHENE le disoit aussi dans ses Harangues. Voyez aussi les *Nuées*.

lanterie. Elle dit qu'une de ses amies en travail l'a fait appeller durant la nuit. A ce prétexte & à son déguisement elle donne les meilleures couleurs qu'elle peut, & toujours d'un air animé; ce qui fait une Scène purement comique. Blépyrus met sur le tapis le nouveau décret; & Praxagora faisant l'étonnée & feignant de l'ignorer, se fait conter toute l'affaire par son mari. » La Ré» publique va donc être bienheureuse, » dit-elle, après avoir tout entendu ».

BLEPYRUS.

Comment cela?

PRAXAGORA.

Pour bien des raisons. Les hommes audacieux ne la deshonoreront plus par des actions honteuses & criantes; plus de faux témoignages, plus de délations, plus de....

BLEPYRUS.

N'allez pas si vite. Vous voulez donc que je meure de faim?

UN CITOYEN *qui étoit avec Blepyrus.*

Laissez-la dire, je vous prie.

PRAXAGORA.

Plus de brigands qui dépouillent impunément autrui, plus d'envieux des biens du voisin, plus de pauvres, plus

de malheureux, plus d'outrages, plus de cette dureté trop commune, à traîner en justice un misérable pour en tirer des gages.

LE CITOYEN.

Grandes promesses, si on les tient.

PRAXAGORA.

Je répons du succès. Vous en serez témoin ; & je défie mon mari de rien répliquer de raisonnable à ce que je vais dire.

Le Chœur voyant la dispute entamée exhorte Praxagora à bien soutenir la cause du sexe, à bien développer son systême de gouvernement, & à exécuter un prodige inoui jusques-là dans Athènes. » Aussi-bien, dit-il, nos citoyens » se lassent d'un train trop uni, & veu- » lent du nouveau. En voilà. Venez » promptement au fait. Parlez & exé- » cutez ».

Le plan & l'éxécution d'un systême si étrange sont en effet toute l'ame de cette piéce depuis le commencement jusqu'à la fin. Praxagore craint que les spectateurs ne goûtent pas des nouveautés si crûes. Mais Blépyrus la rassure lui-même, comme avoit fait le Chœur, & par le même trait de satyre contre l'a-

mour outré des Athéniens pour les nouveautés. Ariſtophane avoit peur apparemment qu'on ne l'entendît pas aſſez quand il parloit d'une maniere ſi étrange & ſi nette contre le gouvernement. Car il repete pluſieurs fois en cette piéce que les Athéniens étoient fous de choſes nouvelles & des modes en fait de politique, comme en tout le reſte.

Praxagora commence donc à dévoiler ſon idée. Elle conſiſte à rendre tous les biens communs. Les particuliers seront obligés de mettre aux mains des femmes leurs biens & leurs tréſors. Ce ſeront elles qui les diſpenſeront avec égalité & œconomie. Si quelqu'un cache ſon argent il ſera parjure, » Bon, dit » Blépyrus ; & c'eſt par des faux ſer- » mens qu'il aura peut-être amaſſé » cet or*. Que lui ſerviroit ſon parju- » re, reprend la femme, puiſqu'il n'au- » ra plus lieu de craindre la pauvreté, » qui ſeule eſt la mere des crimes ? Ce- » la eût été bon autrefois avant le nou- » veau décret. Mais depuis cette heu- » reuſe invention, l'on ne ſera plus at- » taché à ſes biens particuliers, puiſ-

* Choſe ordinaire du tems d'ARISTOPHANE, à l'en croire.

» qu'on trouvera tout ce qu'on voudra » dans le bien public ».

BLEPYRUS.

Et les vêtemens? je voudrois sçavoir comment on se les procurera dans votre systême.

PRAXAGORA.

Rien de plus aisé. On se servira de ceux que l'on a, tandis que les femmes, en feront d'autres pour leurs maris.

BLEPYRUS.

Encore une question. Si un citoyen est condamné en justice à païer l'amende, d'où prendra-t-il de quoi païer? Car il n'est pas naturel de tirer ce païement du trésor public.

PRAXAGORA.

Belle difficulté! Il n'y aura plus de procès.

BLEPYRUS.

Cela fera mourir bien des gens.

Praxagora prouve par le même moyen qu'il n'y aura plus ni voleurs, ni filoux, ni joueurs; & qu'à l'égard des querelles personnelles qui auroient des suites, il sera aisé d'y remédier par la Loi du Talion. Elle veut que la ville & les maisons soient à tout le monde, comme si l'Attique n'étoit qu'une famille

unique. Quant aux repas voici ſa penſée qui eſt burleſque. Le Barreau & les Portiques ſeront convertis en cabarets, & les Tribunaux en buffets. On ne chantera à table que les belles actions de ceux qui ſe ſeront bien comportés à la guerre, & l'on couvrira de confuſion les lâches qui n'oſeront ſans doute paroître à table après avoir fui au combat. Du reſte le ſort décidera des places. Un Herault tirera les lettres de l'Alphabet, & ſuivant la lettre qui écherra à chacun, il ira ſe placer: par éxemple * ſi c'eſt la lettre B, il ſe tranſportera au Portique dit *Baſilique* pour y manger. Les tables ſeront ſervies abondamment & proprement, deſorte qu'il n'y aura point de querelle dans la crainte de manquer ſes repas.

Blépyrus plaiſante, comme on peut croire, ſur cette idée. Mais Praxagora qui la débite très-ſérieuſement, ſe retire pour l'éxecuter. Son deſſein eſt de prenpre d'abord une femme qui ait la voix forte pour publier le décret d'apporter

* Elle pourſuit de même en nommant pluſieurs lettres; & pluſieurs places ou Tribunaux dont ces lettres ſont les *initiales*. C'eſt pour tourner en ridicule l'uſage de tirer au ſort des lettres les Juges des cauſes civiles. Voyez le cinquiéme Acte de *Plutus*, ci- deſſous.

tout l'argent en commun, puis de faire préparer le repas du jour préfent. Blépyrus trouve cela fi plaifant qu'il veut fuivre fa femme, „ afin, dit-il, que les „ paffans difent : *Voyez, voyez le mari de* „ *Madame la Gouvernante* „.

Dans l'Acte fuivant, (comme on a fuppofé que le décret d'apporter fon argent fur la place a été publié)* deux citoyens paroiffent, dont l'un veut obéir au décret, & l'autre non. Le premier apoftrophe comiquement fes meubles qu'il fait déloger l'un après l'autre de fa maifon. „ Sors, dit-il, ô marmite. Tu „ es fi noire que tu ne le ferois pas davan- „ tage quand tu aurois fervi à cuire les „ drogues dont Lyficrates peint fes che- „ veux blancs. Parbleu, dit le fecond, „ je ne fuis pas fi fou que de livrer ainfi „ le fruit de mon épargne & de mes „ fueurs. Je prétends éxaminer aupara- „ vant le fuccès de ce beau décret „ Il dit cela en fortant de fa maifon, & il rencontre fon voifin avec fes meubles à la porte. Il lui demande s'il va les mettre en gage ; & apprenant fon deffein qui eft d'obéir à la loi, il le traite d'infenfé. Pour lui il eft réfolu d'attendre ce que fera le

* Cela s'eft fait depuis que Praxagora eft fortie du Théatre.

peuple,

peuple, & d'être le dernier à faire la folie, bien assuré, dit-il, que ceux qui promettent d'obéir n'en feront rien, & suivront sa maxime qu'il répete plaisamment plusieurs fois, à sçavoir d'attendre & de différer toujours. Il y a beaucoup de sel Attique dans cette Scène. » Je connois bien nos Athéniens, dit ce Bourgeois défiant. Ils sont prompts à faire » des décrets, & très-lents à les éxécu» ter. » Quel coup de dent! On en donne aussi à l'avare Antisthène, & au prodigue Callias fils d'Hipponicus, dont * Elien dit qu'ayant dissipé tout son bien avec un certain Periclès & un Nicias, autres que les fameux Héros dont nous avons parlé, ils s'empoisonnérent ensemble de concert, n'ayant plus rien à faire dans ce monde.

Le Citoyen soupçonneux continuant d'exhorter son voisin à ne pas lâcher son bien sur la foi d'un décret en l'air, dit qu'il voit tous les jours des décrets aussi frivoles, c'est-à-dire impertinens, par éxemple celui qui mettoit le sel à un prix très-modique, & qui fut abrogé. Il en cite un autre sur la monnoïe de cuivre qui fut faite dans le tems de l'Archonte Callias, & qui étant ensuite décriée fut cau-

* ELIEN *Var. Hist.* l. 4. c. 23.

se de la ruine de plusieurs citoyens. Il en cite enfin un troisiéme sur un impôt qui ne réussit pas. Le premier Bourgeois ne se rend point à toutes ces raisons, & pour s'en tirer il dit : » Ce que vous alleguez » étoit bon autrefois quand les hommes » gouvernoient ; mais aujourd'hui ce sont » les femmes » Quel trait contre les trois décrets, & contre tous les autres !

Sur cela arrive une femme, qui faisant l'office de Hérault, publie que tout est prêt pour le repas, & qu'on n'a qu'à se trouver à la distribution des billets qu'on va tirer au sort pour avoir sa place marquée. Le Bourgeois qui n'a pas voulu donner ses biens veut prendre part au festin public. Mais la femme-Hérault lui rend toutes les plaisanteries qu'il a dites lui-même à son voisin : jeu ordinaire d'Aristophane, qui est dans le vrai goût de la bonne Comédie. Je n'en dirai pas davantage de celle-ci, & l'on peut s'assurer qu'il n'y a rien d'utile dans le reste. *

* Il y a pourtant un morceau curieux à la fin. Le Chœur s'anime à aller en dansant au festin préparé, & il exprime les mets qu'on y trouvera, par un seul mot composé qui comprend 6. vers en 76. syllabes, comme l'a bien remarqué le P. Rapin dans ses Réfléxions sur la Poëtique. Voy. le Discours sur la Comédie.

Vie abrégée de Conon par Cornélius Népos, tirée des Vies des grands Capitaines, &c. Paris an. 1729. Trad. de M. le Gras de l'Oratoire.

Conon * Athênien fut appellé au Gouvernement de la République dans le cours de la guerre du Péloponnèse. Il y commanda les armées de terre & de mer, & s'acquitta si dignement de ces emplois, que les Athéniens lui donnérent l'Intendance de toutes les Isles, croyant que le plus grand de tous les honneurs pouvoit seul acquitter leur reconnoissance. Sa premiere conquête fut celle de Pharas, qui étoit une Colonie de Lacédémoniens **.

Vers la fin de la guerre du Péloponnèse il étoit Préteur, lorsque la puissance d'Athènes fut entiérement abattue par la victoire que remporta Lysander auprès d'Egos. Conon *** étoit alors absent de

* Il étoit fils de Timothée.

** Dans l'Achaïe.

*** Cet endroit paroît contraire au récit de XENOPHON, & de PLUTARQUE, qui disent l'un & l'autre que Conon se sauva du combat avec huit galeres, & qu'il se retira en Chypre auprès du Roi Evagoras.

l'armée ; & depuis ce tems, la fortune avoit cessé d'être la même; ensorte que comme il joignoit à une grande experience dans la guerre, le talent de commander, on ne douta point que s'il se fût trouvé à cette action, il n'eût forcé la victoire à favoriser ses armes.

Conon ayant appris en Chypre, où il étoit alors, la triste situation dans laquelle se trouvoit sa patrie; qu'Athènes étoit assiégée de toutes parts, & près de subir le joug des Lacédémoniens, il se retira à la Cour de Pharnabaze, Satrape de la Lydie, & de l'Ionie, & outre cela parent & gendre du Roi de Perse. Mais s'il prit ce parti, ce fut moins dans la vûe d'y vivre à couver d'insulte dans une lâche oisiveté, que pour servir utilement ses citoyens. En effet il n'y eut rien qu'il ne mît en usage, jusqu'à exposer même sa personne pour gagner la confiance & les bonnes graces du Satrape : & il y réussit avec tant de bonheur que quand les Lacédémoniens, après avoir triomphé d'Athènes, eurent violé, les alliances contractées avec Artaxerxès * & qu'ils eurent fait passer la mer au Roi Agési-

* Il paroît qu'on doit entendre par cette alliance celle que les Lacédémoniens conclurent

las, étant attirés ſous main par le traître Tiſaphernes que cette guerre regardoit perſonnellement, on en donna la conduite à Conon; enſorte que rien ne s'y fit que conformément aux vûes & aux ordres du Général Athénien. Il tint tête par tout à Ageſilas qui étoit un grand Capitaine; & par de ſages conſeils il fit ſouvent avorter ſes meſures les mieux concertées: & il fut conſtant que ſans Conon le Roi de Sparte eût pouſſé ſes conquêtes en Aſie juſqu'au Mont Taurus. Agéſilas ayant été rappellé par les Lacédémoniens à l'occaſion de la guerre que les Athéniens & * les Béotiens venoient de leur déclarer, Conon ne perdit rien de ſa faveur auprès des Généraux du Roi de Perſe, & leur fut en toute choſe d'une grande utilité. Artaxerxès étoit encore le ſeul qui doutât de la trahiſon de Tiſaphernes, & les ſervices importans que ce Satrape lui avoit rendus paroiſſoient lui aſſurer une faveur dont il étoit devenu indigne par ſa perfidie: & il n'eſt pas ſurprenant que ce Prince eût tant de peine à ſe prêter à des ſoupçons contre un

avec le ſecond Darius pere de cet Artaxerxès, ſurnommé Mnémon, & de Cyrus.

* Ici commence le morceau qui regarde la Comédie des *Harangueuſes*.

homme qui l'avoit fait triompher de son frere Cyrus; mais Pharnabaze donna ordre à Conon d'aller lui en porter les preuves.

Conon étant arrivé à la Cour s'adressa au grand officier du Palais * nommé Thitraustès, & lui déclara qu'il avoit à parler au Roi; ce qu'on ne pouvoit obtenir que par l'entremise de ce Ministre. J'y consens volontiers, lui répondit Thitraustès: mais examinez auparavant s'il ne seroit pas plus à propos que vous donnassiez par écrit ce que vous avez à dire: car si vous voulez paroître en présence du Roi, il faut vous déterminer à adorer à la maniere des Perses. Si vous sentez quelque répugnance à vous conformer à cet usage, vous pouvez me confier vos instructions, & soyez sûr de mon zele & de mes soins à vous servir..... Je ne refuse point, repartit Conon, de rendre au Roi votre maître tous les hommages qui sont si légitimement dûs à sa dignité: mais étant né sujet d'une République accoutumée à commander aux autres nations, je craindrois de l'outrager, si je renonçois à ses usages, pour me conformer à ceux des barbares: ensorte que

* Le texte porte *Chiliarque*, c'est-à-dire qui avoit le commandement de mille hommes.

n'ayant rien voulu relâcher sur ce point il donna sa commission par écrit. Et le Roi ajouta tant de foi à ses dépositions, que sur le champ il déclara Tisaphernes ennemi de l'Etat, & de sa personne, consentit à la guerre contre les Lacédémoniens, & chargea Conon de choisir lui-même un Trésorier pour le maniment des fonds destinés à l'entretien des troupes. Mais Conon s'en excusa, & persuada au Roi de donner ce soin à Pharnabaze qui étoit plus en état que lui de connoître la capacité de ses sujets. Conon après avoir reçû de la libéralité de ce Prince des présens considérables alla par ses ordres en Chypre, en Phénicie, & le long des Côtes, pour ramasser tout ce qui s'y trouveroit de vaisseaux longs, & mettre la flotte en état d'agir l'été suivant. Pharnabaze lui fut donné, comme il l'avoit souhaité, pour collégue dans cette expédition.

Les Lacédémoniens n'eurent pas plutôt reçu les premieres nouvelles des préparatifs que l'on faisoit contr'eux, qu'ils pensérent sérieusement à la guerre, moins par la crainte des barbares, que parce qu'on leur opposoit en la personne

de Conon un chef courageux, prudent, avisé, & soutenu de toute la faveur & de toutes les richesses du Roi de Perse. Ils équipérent promptement une flotte qu'ils firent partir sous la conduite de Pisander. Mais Conon l'ayant attaquée aux environs de Cnide*, la mit en déroute après un rude combat, prit plusieurs vaisseaux, & en coula un grand nombre à fond. Et sa victoire ne rendit pas seulement la liberté à Athènes, elle affranchit encore toute la Grece de l'injuste domination des Lacédémoniens. Conon revint ensuite à Athènes avec une partie des vaisseaux pris sur l'ennemi. Il releva les murailles de la ville, & du port que Lysander avoit fait démolir, & distribua à ses citoyens cinq cens talens qu'il avoit reçus de la libéralité de Pharnabaze.

Conon par un défaut commun à presque tous les hommes ne put soutenir les faveurs de la fortune avec la même modération qu'il avoit fait paroître, lorsqu'elle lui fut contraire. Car se voyant

* Cnide ville de Carie. Il y avoit un fameux Temple de Venus. Cnide, selon HERODOTE, étoit Colonie Lacédémonienne. Les Cnidiens, dit-il, eurent envie de couper leur Isthme. Un Oracle les en détourna.

vainqueur des Lacédémoniens & ſur terre & ſur mer, il crut avoir ſuffiſamment vengé les outrages faits à ſa patrie, & forma des entrepriſes dont le ſuccès étoit au-deſſus de ſes forces. Cependant comme il s'y propoſoit moins d'accroître la puiſſance des Perſes, que de rendre à la République d'Athènes ſon ancienne ſplendeur, ces projets ne furent pas déſapprouvés, & firent même honneur à ſa probité & à ſa vertu. Ainſi comptant ſur la grande autorité qu'il avoit acquiſe depuis la fameuſe expédition de Cnide tant parmi les Barbares que parmi les Grecs, il remua ſous main pour ſoumettre l'Ionie & l'Eolie ſous l'obéiſſance des Athéniens; mais la choſe n'ayant pû être conduite avec aſſez de ſécret, Tiribaze * Gouverneur de Sardes qui en eut vent, envoya dire à Conon de ſe rendre auprès de lui ſous prétexte de le charger de quelque ordre pour le Roi de Perſe. Conon ne ſoupçonnant rien de ce qu'on lui préparoit, partit pour la Cour du Satrape. Mais il y fut à peine arrivé qu'il le fit mettre dans une priſon où il reſta quelque tems. Quelques Auteurs prétendent qu'il fut conduit à la Cour du Roi, & qu'il y périt. Cependant l'Hiſtorien Dinon, ſur l'autorité duquel j'ai avancé

* Il commandoit les troupes de terre.

plusieurs choses touchant les affaires de Perse, prétend au contraire qu'il trouva le moyen de se sauver : mais il doute si ce fut ou par la négligence de Tiribaze, ou de son consentement.





PLUTUS,

COMEDIE

D'ARISTOPHANE.

Jouée la quatriéme année de la 97e. Olympiade sous l'Archonte Antipater.

CETTE date n'a gueres d'autre preuve que celle de la Préface Grecque. Car Ariſtophane contre ſon ordinaire parle peu dans le *Plutus* des affaires publiques & du Gouvernement de l'Etat. On n'en ſçauroit tirer au plus que quelques lueurs légéres, qui confirment l'époque marquée par le Scholiaſte ancien. Cette réſerve d'Ariſtophane ſuffit ſeule pour faire voir combien l'antique Comédie avoit commencé à perdre de ſa licence cynique. C'eſt qu'elle ſuivoit le ſort de la Démocratie, qui après avoir été pluſieurs fois altérée, & ſouvent rétablie, n'étoit preſque plus en vigueur, & ne conſervoit que l'ombre de l'ancien gouvernement populaire qu'avoit trou-

vé Ariſtophane quarante ans auparavant, lorſqu'il donna ſa premiere Comédie des *Daitaliens* ſous l'Archonte Diotime.

Un Scholiaſte aſſure qu'il y eut deux repréſentations de *Plutus*. L'une vingt années avant l'autre dont nous parlons ici. Mais il n'y a rien dans la piéce que nous avons, qui puiſſe nous le faire juger. La Préface Grecque qui (par le détail où elle entre) paroît fort ancienne, n'en dit pas un mot. Cette diſcuſſion étant d'ailleurs fort inutile, puiſqu'elle nous apprendroit peu de choſe, il vaut mieux examiner la piéce en elle-même, & juger de ſon nouveau caractere, ſans s'embaraſſer ſi le *Plutus* qui reſte eſt une ſeconde Comédie de ce nom, ou la premiere un peu retouchée. On y trouvera un Chœur, mais bien différent de ceux que l'on a vûs juſqu'ici. Il ne médit, ni ne mord. Les particuliers d'Athènes ne laiſſent pas d'être nommés & raillés perſonnellement dans cette piéce, mais avec moins de fureur qu'en aucune autre. Le principal agrément naît de la fiction, beaucoup plus que de la médiſance : & l'on en trouvera le ſel bien moins acre que celui qui eſt répandu dans les autres Comédies.

Le Poëte feint qu'un Bourgeois ou Païſ-

ſan ayant rencontré un aveugle, il ſe trouve que c'eſt le Dieu des Richeſſes; qu'on lui rend la vûe, & qu'on le met à la place de Jupiter. L'avarice des Athéniens qui alloit juſqu'à l'impiété, pluſieurs particuliers, & les Dieux, ſont l'objet principal des railleries que fournit la fiction, & qui regnent dans toutes les Scènes. Les perſonnages ſont un Chrémyle Païſan ou Bourgeois, Carion ſon valet; Plutus, un Chœur de Villageois, la femme de Chrémyle, Blepſidème ſon compere, la Pauvreté, un Citoyen juſte, & un méchant homme, un délateur, une vieille, un jeune étourdi, Mercure, & le Prêtre de Jupiter. La Scène eſt devant la maiſon du Bourgeois.

ACTE I.

Le valet de Chrémyle précéde de quelques pas ſon maître, & en peſtant plaiſamment contre lui, il fait connoître qu'ils reviennent du Temple d'Apollon, & que Chrémyle en ſortant s'étoit attaché à ſuivre un aveugle qu'il ne veut pas perdre de vûë, comme s'il eût trouvé un tréſor. On le voit bientôt en effet avec ſon aveugle, & après quelque altercation avec Carion ſon valet, il lui

conte son avanture en ces termes.

CHREMYLE.

Hé bien, je vais te la dire. Car de tous mes gens tu es à mon avis le plus fidéle *. *A part*. Je veux dire le plus filou. Sçache donc que tant que j'ai été juste & craignant les Dieux, j'ai vêcu gueux & misérable.

CARION.

Oh, je sçai cela.

CHREMYLE.

Pour les autres, par éxemple, sacrileges, orateurs, délateurs scélérats de toute espéce, je les ai vûs riches.

CARION.

Je le croi bien vraiment.

CHREMYLE.

Je me suis donc avisé d'aller consulter l'Oracle, comme étant sur la fin de mes vieux jours & de ma misere, pour sçavoir si le fils unique que j'ai ne feroit pas mieux de changer de train, pour devenir fourbe, injuste, & méchant; puisque c'est le vrai moyen d'être heureux.

CARION.

Hé, qu'a répondu le Dieu du fond de ses épais lauriers?

CHREMYLE.

Il m'a dit de m'attacher au premier

* πιστότατον, κλεπτίστατον, jeu de mots.

homme que je trouverois à l'issue du Temple, de ne le pas quitter, & de l'engager à me suivre chez moi.

CARION *secouant la tête après avoir regardé l'aveugle.*

Voilà donc la belle rencontre que vous avez faite.

CHREMYLE.

Oui.

CARION.

Ma foi, vous n'avez pas pris la pensée de l'Oracle. Elle est plus claire que le jour. Il vous dit de former votre fils aux mœurs de ses compatriotes.

CHREMYLE.

Et sur quoi fondes-tu ta conjecture?

CARION.

Un aveugle le verroit. Est-il rien de plus utile & de plus à la mode aujourd'hui que d'être fripon?

Carion veut dire que son maître ayant demandé au Dieu, s'il ne devoit pas former son fils sur le modele des fripons; l'Oracle avoit répondu très-juste en lui disant de se saisir du premier venu, & de le mener à sa maison; parce qu'en effet l'on ne pouvoit rencontrer personne à Athènes qui ne fût fripon, & par conséquent un bon modéle pour son fils.

Chrémyle peu satisfait de cette raison s'imagine qu'il y a dans l'Oracle quelque mystere plus relevé, & il conclut à interroger son aveugle, qui jusqu'ici n'a pas dit un mot. Le valet secondé du maître lui porte la premiere botte en valet, c'est-à-dire en le menaçant; & l'aveugle répond par un *va-t'en au diable*. Il en fait autant à Chrémyle qui n'avoit pas pris cette injure pour lui. Enfin après quelques façons comiques, & un jeu de Théatre au sujet de cet inconnu, fait à peu près comme un Quinze-vingt d'aujourd'hui, l'aveugle avoue qu'il est le Dieu Plutus. » Toi, Plutus, bâti comme te » voilà; dit le valet! Oui, répond le » Dieu ». Il apporte une raison plaisante de sa gueuserie; c'est qu'il sort de chez Patrocle, homme riche & avare qui par avarice s'étoit refusé toute sa vie ce qui alors étoit nécessaire aux moins aisés, à sçavoir le bain. Ce Patrocle, & les autres qui sont nommés dans la suite, étoient des personnes réelles & connues à Athènes.

Plutus interrogé sur son aveuglement, dit » Que voulez-vous? Jupiter est ja» loux des gens de bien. Je le menaçai » dans ma jeunesse de n'aller qu'avec la » vertu & la science. Pour m'ôter le dis» cernement, il m'aveugla ».

CHREMYLE.

Mais ce n'eſt que par les perſonnes juſtes & vertueuſes qu'il eſt honoré.

PLUTUS.

Il eſt vrai.

CHREMYLE.

Dites-moi la vérité. Si vous recouvriez la vûë, ſeriez-vous encore d'humeur à fuir les méchans ?

PLUTUS.

Oh oui.

CHREMYLE.

Et vous iriez chez les bons ?

PLUTUS.

Aſſurément. Car il y a long-tems que je n'en ai vû.

CHREMYLE.

Belle merveille ! J'ai les yeux bons ; & j'en puis bien dire autant que vous.

Sur cela Plutus demande qu'on le laiſſe aller, puiſqu'il a tout dit. Mais c'eſt juſtement ce qui fait qu'on le retient avec plus de ſoin. » Le moyen de laiſſer aller » Plutus quand on le tient ! » Tout cela eſt allégorique, ainſi que la plûpart des choſes qu'on va voir. Chrémyle employe les prieres après les menaces pour engager Plutus à reſter. Il lui jure qu'il eſt le ſeul honnête homme d'Athènes. » Oh,

„ tous tiennent le même langage quand „ il eſt queſtion de m'avoir, (dit le Dieu „ des richeſſes) mais ſuis-je une fois à „ eux, adieu la vertu „. Il ajoute que tous les hommes ſans exception, ſont méchans; ce qui choque fort le valet. Le Maître met en œuvre les promeſſes. „ Je „ vous rendrai la vûë, dit-il „; Plutus refuſe l'offre dans la crainte de déplaire à Jupiter, qui connoiſſant bien la malignité des hommes, le puniroit ſans doute d'avoir reçû d'eux ce bienfait. Surquoi le Bourgeois après avoir lancé quelques impietés contre Jupiter, entreprend de prouver à Plutus qu'il eſt plus puiſſant que le maître des Dieux. Il vient à la preuve par une allégorie très-ſcandaleuſe, mais dont l'impiété retombe ſur les Athéniens „. Car à l'en croire c'eſt par „ Plutus que Jupiter regne, par Plutus „ & pour lui qu'on fait des ſacrifices, „ par Plutus qu'on eſt bien reçû à Corin- „ the *, par Plutus que les amis ſont con- „ ſidérés „. On y dit que l'argent ou les préſens ſont les grands reſſorts de la juſtice, de l'amour, des métiers, des arts & de tout. Car on met tout cela en bloc. Tel eſt l'uſage ordinaire d'Ariſtophane;

* On entrevoit aſſez le ſens du proverbe; *Ne peut pas qui veut aller à Corinthe.*

& ce morceau est animé à l'ordinaire par des railleries personnelles, en montrant du doigt certains spectateurs dans l'assemblée *.

PLUTUS.

Je suis bien à plaindre d'avoir ignoré tout cela.

CHREMYLE *à Carion.*

Hé n'est-ce pas de Plutus que vient la fierté du Grand Roi ? (*de Perse.*)

CARION *à Chrémyle.*

N'est-ce pas pour Plutus que se font les assemblées au sujet du gouvernement? (*On y donnoit de l'argent pour l'assistance.*)

CHREMYLE *à Plutus.*

Quoi, n'équippez-vous pas les flottes ?

CARION.

Ne payez-vous pas nos troupes étrangeres à Corinthe ? (*Allusion à la guerre Corinthienne dont on vient de parler dans les Harangueuses. Elle dura six ans & plus.*)

CHREMYLE.

** Hé d'où vient le chagrin de Pamphi-

* Nous en avons vû tant d'exemples dans ARISTOPHANE, qu'il n'y a pas lieu de chicanner sur cette conjecture. Car ici ce n'est que conjecture, mais bien fondée.

** Tous personnages connus à Athènes.

le ? (*Célébre partisan dont on confisqua les biens* *.)

CARION.

Et celui de Bélénopole ? (*Son parasite.*)

CHREMYLE.

Et l'insolence d'Agyrrhius? (*Chef de la flotte Athénienne après Thrasybule ; c'est le même dont on a parlé dans les Harangueuses*

CARION.

Et les contes de Philipsius ? (*Homme ruiné qui faisoit des contes pour vivre.*)

CHREMILE.

Et les secours envoyés aux Egyptiens ? (*Par Chabrias qui sans permission s'étoit retiré vers le Roi d'Egypte Nectanebe dont il suivoit les armes.* Æmil. Prob. *C'est une conjecture heureuse de M. Paulmier.*)

CARION.

Et l'amour de Naïs pour Philonide ? (*Homme riche, laid & sot, aimé de Naïs, (& non Laïs) suivant la correction d'Athénée, l. 23. c. 6. & 7.*)

* Il se peut faire que ce fut un autre Pamphile qui étoit actuellement Général d'armée, & assiégeoit Egine : Il fut lui-même assiégé dans son camp par les Lacédémoniens ; ce qui lui fit souffrir une extrême disette durant cinq mois. ARISTOPHANE touche peut-être cette affaire rapportée par XENOPHON. l. 5.

CHREMYLE.

Et la tour de Timothée ? (*Citadelle ou Palais de Thimothée, fils de Conon.*)

CARION *à part.*

Puiſſe-t-elle tomber & t'écraſer !

CHREMYLE.

Enfin c'eſt vous qui faites tout, bien & maux.

PLUTUS.

Quoi, tout cela, & moi ſeul ?

CHREMYLE.

Oh beaucoup plus encore. On ſe laſſe de tout, & jamais de vous. On ſe laſſe d'amour, par exemple....

CARION *vivement.*

De pain.

CHREMYLE.

De Science.....

CARION *vivement.*

De confitures.

CHREMYLE.

D'honneurs.....

CARION *vivement.*

De gâteaux.

CHREMYLE.

De probité .....

CARION *vivement.*

De figues.

CHREMYLE.

De belle gloire.....

CARION *vivement.*

De potage.

CHREMYLE.

De commandement.....

CARION *vivement.*

De lentilles.

CHREMYLE.

Mais on ne ſe laſſe jamais de Plutus, &c.

Ces traits ſatyriques & ces alternatives plaiſantes, ſont deux morceaux, qui ont tellement paru du bon Comique à Moliere, qu'il n'a pas manqué d'imiter l'un & l'autre dans pluſieurs endroits de ſes piéces, qu'on connoît aſſez, ſans qu'il ſoit beſoin de les citer.

Plutus, malgré les loüanges qu'on lui donne, revient toujours à ſon point: c'eſt qu'il craint fort de n'avoir pas tout à fait ce pouvoir univerſel que l'on veut lui attribuer. On le traite de Dieu peureux. Il proteſte qu'il ne l'eſt point; mais que des voleurs n'ayant pû le ſurprendre, ont traité ſa prévoyance de peur. On lui promet de lui rendre la vûë, & cela ſur un Oracle d'Apollon même. Sur quoi le Dieu des richeſſes donne en paſſant un coup de patte à Apollon. „ Quoi donc „ eſt-il auſſi de votre complot „? Il en veut ſans doute aux richeſſes du temple de Delphes.

Enfin comme Plutus paroît ſe montrer moins difficile ſur la guériſon dont on le flatte, Chrémyle envoye promptement ſon valet chercher ceux qui, à cauſe de leur probité, n'ont pas de quoi manger, tous les païſans du voiſinage : & cependant il emmene Plutus dans ſa maiſon. Cela ne ſe fait point ſans qu'il échape encore quelques traits allégoriques, tels que celui-ci. » J'ai peine, dit Plutus, à » entrer dans une maiſon inconnuë. Ja» mais il ne m'y arrive rien de bon. Suis» je entré chez un avare ? il m'enterre » tout vif. Et quand un ami lui de» mande un leger prêt, il jure hardi» ment qu'il ne m'a pas vû. Vais-je » chez un prodigue livré à la débau» che & au jeu ! il me met bien-tôt tout » nud à la porte ». Chrémyle en l'introduiſant chez ſa femme & ſon fils, lui dit encore un bon mot : » c'eſt qu'il les aime » uniquement après Plutus ».

En tout cet acte, il ſemble voir Sganarelle * à qui l'on veut perſuader qu'il eſt un grand Médecin, & qui prend le parti de paſſer pour tel, puiſqu'on le veut. Comme Sganarelle devint Médecin malgré lui, ainſi verra-t-on Plutus devenir, à ſon corps défendant, le Jupiter des Athéniens.

* Le Médecin malgré lui de MOLIERE.

ACTE II.

Carion, ſuivi d'une troupe de païſans; qu'il a attirés par l'eſpoir d'une grande nouvelle, fait un aſſez long jeu de Théatre pour la leur dire. Mais comme cette ſcène eſt toute païſanne & remplie de quolibets, quoique ſemée de traits mordans, elle ne ſçauroit plaire aujourd'hui par l'un ni l'autre endroit, malgré tous les ſoins des Commentateurs, & de Madame Dacier, pour la rendre agréable. Ce que j'appelle quolibets, ce ſont pourtant des alluſions tirées d'Homere & des Tragédies, mais tournées en bouffonneries villageoiſes.

Les païſans arrivés, & la conteſtation finie entr'eux & le valet, Chrémyle ſort de ſa maiſon, & les prie de lui aider à bien garder Plutus qu'il a trouvé. Sur le champ on voit arriver Blepſidème, ami de Chrémyle, mais fort étonné d'apprendre par le bruit public que ſon ami eſt devenu riche. Tout le ſel de cette ſcène conſiſte dans l'incrédulité affectée de cet ami prétendu, qui ne peut s'imaginer que ſon compere ſoit devenu riche ſans avoir volé, & qui s'opiniâtre à lui perſuader d'avouer le vol, afin que lui-même en

ait

ait ſa part en gardant le ſecret. Il lui promet même de fermer la bouche des Juges, moyennant quelque ſomme. » Ecou-
» tez, mon cher ami, je veux vous tirer
» d'affaire à peu de frais : ne faites point
» de bruit ; je mettrai un baillon aux
» Orateurs ».

CHREMYLE.

Ma foi, compere, je croi que vous seriez homme à me demander * deux cens écus pour cinquante que vous auriez avancés.

Cette diſpute comique dure aſſez longtems. Plus Chrémyle ſe défend, plus Blepſidème s'obſtine à le croire coupable. L'un a beau s'impatienter, l'autre répond toujours à ſa penſée, réſolu de ne pas démordre & de ne rien écouter. C'eſt Madame Pernelle à l'égard d'Orgon dans le Tartuffe. Moliere connoiſſoit bien Ariſtophane, & peu de gens ſçavent les obligations qu'il lui a. Blepſidème inſtruit de l'affaire, malgré ſon entêtement, témoigne une grande envie de voir Plutus : mais Chrémyle alléguant qu'il faut auparavant trouver le ſecret de lui rendre la vûë, l'autre le renvoye aux Médecins. » Aux Médecins, répond Chrémy-

* Douze mines pour trois, à cinquante liv. la mine, ſelon l'eſtimation qu'on a ſuivie juſqu'ici.

„ le ? En eſt-il dans une ville où ils ſont „ ſi mal payés & ſi mépriſés ? „ L'on ne peut pas dire aujourd'hui : *c'eſt tout comme ici*. Pour concluſion on opine à mener Plutus au Temple d'Eſculape le Dieu des Médecins.

La Pauvreté en perſonne ſurvient tout à coup fort couroucée contre les deux vieillards, pour les empêcher de pourſuivre leur deſſein. Il y a là un coup de langue contre quelque Poëte Tragique ; car un des acteurs la prend pour une Furie, & l'autre acteur objecte qu'elle n'a point de flambeau. Elle dit à ſon tour quelques bons mots aux deux vieillards. Comme ils ne reconnoiſſoient point la Pauvreté, ils la prennent, l'un pour une harangere, l'autre pour une Cabaretiere, que le Poëte vouloit apparemment déſigner dans l'aſſemblée. Elle ſe déclare pour être la Pauvreté elle-même. Blepſidème veut fuir à ce ſeul nom ; ſon ami l'arrête & fondé ſur le ſecours de Plutus, il prétend chaſſer de toute la Gréce cette honteuſe Divinité. Celle-ci, ſuſpendant ſon courroux, conſent d'entrer en raiſonnement avec eux, & ſe fait fort de leur montrer qu'on ne ſçauroit procurer un plus grand malheur aux Grecs que

de la bannir. Les païsans qui n'ont point quitté la scène, exhortent les deux Athletes à se bien défendre contre la Pauvreté.

Chrémyle dit le premier ses raisons ; à sçavoir, qu'il est juste que les gens de bien soient heureux, & les scélérats misérables : que par conséquent il est nécessaire de rendre la vûë à Plutus ; qu'alors il comblera de biens les personnes vertueuses ; & que par ce moyen il engagera tout le monde à devenir vertueux.

La Pauvreté répond & prouve en forme, que si cela arrive, ou si tout le monde est riche, il n'y aura plus ni maîtres ni valets, ni subordination ni arts ; par conséquent que les richesses deviendront tout-à-fait inutiles. Elle conclut que l'indigence est la mere de tout bon gouvernement.

Chrémyle prend la chose au pire, & fait un tableau parlant d'une extrême misere, qui réduit des malheureux à manquer absolument de tout. Ainsi à son gré la Pauvreté ne prouve rien en prouvant trop.

Elle réplique sans prendre le change. Elle reproche aux Acteurs ou plutôt aux Athéniens de confondre la vertu & le vice, la gueuserie criminelle * & volontai-

* Jamais à craindre pour les gens de bien.

re, avec une honnête médiocrité, Thrasybule avec Denys. Thrasybule étoit celui qui avoit chassé d'Athènes les 30 Tyrans, établis par les Lacédémoniens après la conquête de cette ville par Lysander. Denys, Tyran de Syracuse, est trop connu pour en parler.

Le Bourgeois riposte & se jette sur l'épargne qui ne produit que beaucoup de travail & peu de fruit, pas même souvent de quoi se faire enterrer. Mais la Pauvreté ne se rend pas à ce badinage. Elle se compare avec Plutus, & montre que les hommes n'ont de lui que des maladies héréditaires, au lieu qu'ils obtiennent d'elle la santé & la force qui les rend redoutables aux ennemis. Elle passe aux avantages plus relevés. Plutus n'enfante que des vices, l'orgueil surtout & l'insolence, tandis qu'elle met au jour les vertus, l'honnêteté & la modération. On drappe ici les Juges & les Orateurs en passant. » Tandis qu'ils sont pauvres, » ils sont équitables : deviennent-ils ri- » ches ? les voilà injustes ». Chrémyle convient de ce dernier point ; mais toutes les belles raisons de la Pauvreté ne le touchent nullement en sa faveur. Elle a beau dire que les hommes ne la fuyent que parce qu'elle les rend meilleurs,

comme les enfans fuyent leurs peres qui veulent les rendre ſages, le Bourgeois retombe ſur Jupiter; & il dit d'une maniere impie que ce Dieu garde Plutus pour lui, & donne la Pauvreté aux hommes. La vieille Déeſſe, qui ne s'attendoit point à cette objection, y répond d'une façon aſſez ſinguliere; c'eſt que „ ſi Ju-
„ piter étoit riche il ne s'aviſeroit pas de
„ ne donner qu'une ſimple couronne de
„ laurier, au lieu d'une couronne d'or,
„ aux vainqueurs des Jeux Olympi-
„ ques „. L'on ne ſçait ſi elle juſtifie ou ſi elle raille Jupiter, ſous prétexte de le juſtifier. Cette ſcène eſt même remplie d'un air ſi Guoguenard, malgré la morale qui ſemble y regner qu'on n'en ſauroit juger autre choſe, ſi non que le Poëte a voulu ſe divertir de tout. Il traite du même air les feſtins que faiſoient les riches à Proſerpine chaque mois, & que les pauvres avoient grand ſoin d'enlever, en diſant que la Lune ou Hécate avoit tout mangé. La Pauvreté eſt donc congediée avec ſes raiſonnemens; & elle ne ſe venge qu'en déclarant aux Acteurs qu'ils la rappelleront un jour. Comme ils poſſedent Plutus, ils s'embarraſſent peu de ſes menaces, & ne ſongent plus qu'à conduire ce Dieu aveugle au tem-

ple d'Esculape, pour être gueri.

ACTE III.

Tout ce qui a précédé s'est passé sans doute le soir & même assez tard : car il n'est pas croyable qu'Aristophane eût mis une nuit toute entiere & plus, entre deux actes. Il s'agissoit toutefois de mener Plutus dormir dans le temple du Dieu-Médecin, suivant l'usage de ceux qui vouloient guérir par son opération. Mais comme il suffisoit apparemment d'y dormir quelques heures, l'on peut supposer que Plutus en aura employé peu, sans qu'on soit obligé de croire avec Madame Dacier, que cette piéce d'Aristophane ait été jouée à deux reprises.

Carion revient donc du temple dès le grand matin, & appercevant les Païsans qui ont attendu l'issuë de l'opération d'Esculape : » Bonne nouvelle, s'écrie-t'il ; » courage, gens de bien, qui avez fait si » mauvaise chere aux Fêtes mêmes de » Théſée, Vous allez tous être à votre » aise ». Il y avoit des repas fondés pour les pauvres en l'honneur de Théſée ancien Roi d'Athènes, repas qui par avarice étoient dégénérés en fort peu de chose.

Les païſans piqués de curioſité s'aſſemblent autour du valet, qui leur dit nettement que Plutus a recouvré l'uſage des yeux. Ceux-ci, pour remercier Eſculape, jettent des cris de joye, qui attirent la femme de Chrémyle (que Madame Dacier nomme Myrrhine, en donnant ainſi des noms à quelques autres perſonnages qui n'en ont point chez le Poëte.) La femme en queſtion, non moins curieuſe que les hommes, brûle de ſçavoir d'où viennent ces cris d'heureux préſage. Son valet fait préciſément comme les valets de Térence & de Moliere, ou plutôt ceux-ci font comme celui-là. On a beau le preſſer avec impatience, il faut qu'il raconte la choſe tout au long avant que de venir au fait.

Ce récit, ſouvent interrompu par ſa maîtreſſe, eſt une ſcène fort maligne contre Eſculape, ou pour mieux dire, contre ſes Prêtres; & il devient comique tant par les interruptions de la villageoiſe, que par la malignité naïve du valet. Carion commence, comme l'on dit, *ab ovo*. On a d'abord baigné Plutus dans la mer. » Belle cérémonie, dit la femme, » de plonger un vieillard dans l'eau froi- » de! le voilà fort chanceux! » raillerie contre les ablutions payennes. Ca-

rion continuë : „ Arrivés au temple, ils „ ont mis ſur l'autel les offrandes accou-„ tumées. Ils ont fait coucher Plutus „ dans un lit, & ſe ſont couchés eux-„ mêmes, comme ils ont pû. Y avoit-il „ d'autres gens qui euſſent beſoin d'Eſ-„ culape, dit la femme ? Sans doute, „ répond-il. Hé, Néoclidès y étoit, ce „ voleur ſi ſubtil, quoiqu'aveugle „ C'é-toit un Juge ou un Orateur concuſſion-naire & incommodé des yeux. Il en a été déja parlé dans les Harangueuſes.

Carion le note parmi bien d'autres ma-lades de même eſpéce. „ Cependant, dit-„ il, le Sacrificateur éteint les lumieres, „ ordonne un ſommeil religieux, ou du „ moins le ſilence, en cas qu'on entende „ le ſifflement du Dieu Serpent. On dort, „ ou l'on en fait ſemblant : mais Carion „ ſentoit la marmite d'une vieille, & al-„ leché par l'odeur il ne pouvoit fermer „ l'œil. Il met le nés hors du lit, lorgne „ ce qui ſe paſſe, & voit le Sacrificateur „ qui enlevoit ſans bruit toutes les of-„ frandes bonnes à manger, & qui les „ mettoit dans un ſac. Cet exemple le „ tente. Pour imiter la dévotion du Sa-„ crificateur, il ſe jette ſur le potage de „ la vieille. Quoi, miſérable, (reprend „ ſa maîtreſſe) tu n'as pas apprehendé

» la présence du Dieu ! Si fait bien (re-
» plique-t'-il) je craignois fort qu'il ne
» me prévint. La vieille au bruit étend la
» la main. Carion feint d'être le Serpent
» sacré ; il siffle & mord en même tems.
» Elle retire la main & se cache. Il pro-
» fite du moment pour lapper une partie
» du brouet. Il se repose ensuite. Le Dieu
» arrive enfin ». Carion dit qu'à son approche il fit une poliçonnerie de valet, qui fit faire une grimace aux filles d'Esculape, dont l'une se prit le nés & l'autre rougit, qu'à l'égard d'Esculape, de pareilles odeurs étant du ressort de son emploi de Médecin, il s'en étoit peu embarassé. L'on ne sçauroit trop s'étonner, qu'un Athénien osât si librement railler ce qui faisoit l'objet de la superstition publique. Il faut en revenir à ce que j'ai insinué au sujet d'un passage de Plutarque, dont je dirai encore quelque chose à la fin.

Carion, pour ne rien laisser perdre d'un récit qui ne vaut plus rien pour nous, décrit la cérémonie avec laquelle le Dieu visitoit gravement chaque malade ; comment sur-tout il s'y étoit pris à l'égard du délateur Néoclidès *, com-

* Voyez ce qu'on en a dit ci-dessus & dans

ment il lui avoit appliqué sur les yeux ouverts un cataplasme d'ail, d'ognon, de benjoin, & de vinaigre, en lui disant malignement lorsqu'il vouloit s'enfuir : » Alte là, tu m'as cent fois leuré par » tes sermens : je veux t'empêcher tout » de bon d'aller au barreau : » comment, enfin au moyen d'un voile sacré, d'un sifflement mystérieux, & de deux serpens * qui se sont coulés sur les yeux de Plutus, ce Dieu a été guéri ; de sorte que par un double bienfait d'Esculape, le Dieu des richesses est devenu clair-voyant, & Néoclidès aveugle. Carion déclare que le bruit de ce prodige a fait oublier tous les maux aux malades, qu'il a attiré une

les HARANGUEUSES.

* L'on sçait que les serpens étoient particulierement consacrés au Dieu Esculape, & qu'Esculape, lui-même ne fut transporté d'Epidaure à Rome avec tant de solemnité, que sous la forme d'un serpent. Voyez la médaille d'Esculape Epidaurien ΑΣΚΛΗΠΙΟΣ ΕΠΙΔΑ, ci-dessus au Tom. V. Cette médaille a été publiée par M. EZECH. SPANHEIM. Ce qui a donné lieu aux anciens de diviniser Esculape, c'est sans doute la prevention en faveur de la médecine ; car ils déïfioient tout ce qui avoit rapport à leurs besoins. A l'égard des serpens, ou ils marquoient la prudence qu'on suppose dans un Medecin, ou ils étoient le symbole des remedes, tirés quelquefois des serpens.

grande foule autour de Plutus, que ce Dieu revient triomphant chez Chrémyle, & que tout retentit d'acclamations. La femme du Bourgeois très-contente de cette heureuse aventure, va promptement préparer de quoi régaler le nouvel hôte.

Plutus arrive à l'instant. Il adore le Soleil qu'il revoit pour la premiere fois depuis tant d'années; il salue sa bonne ville d'Athènes; il se repent des bévuës que lui a fait commettre son aveuglement; & il promet d'être désormais tout aux gens de bien. Chrémyle de son côté, importuné par une foule d'amis que lui attire sa nouvelle fortune, les envoye *aux Corbeaux*, c'est-à-dire, *se faire pendre*. La femme sort de sa maison, une corbeille de fruits à la main, pour la répandre devant son nouvel hôte, suivant l'usage: mais Plutus remet cette cérémonie au moment qu'il sera rentré dans la maison: car il ne convient pas (ajoute-t'il) qu'un » Poëte jette des fruits aux spectateurs, » pour les faire rire ».

LA FEMME *de Chrémyle*.

Vous avez raison. Ne voilà-t'il pas déja Xénicus * qui venoit se jetter sur mes figues.

* Ξένικος, nom propre.

On a vû déja ce meme trait contre les Poëtes Comiques. Tout, jusqu'à ces bagatelles, fait connoître le génie de l'ancien Théatre, dont l'usage fréquent étoit d'interrompre la représentation, pour lancer quelque mot aux spectateurs. Plaute a suivi souvent cette ancienne coutume, & Moliere l'a fait dans un monologue de son Avare.

ACTE IV.

Carion reparoît, chassé par la fumée des victimes, pour exhaler sa joye sur la métamorphose subite d'une maison extrêmement pauvre, en une abondance qu'il exprime à sa façon de valet. Les greniers regorgeans de bled, les tonneaux pleins de vin, les coffres remplis d'or, l'eau changée en huile, l'huile en parfums, les vaisseaux de terre en cuivre, l'étain en argent, sont une partie des expressions de sa joye.

Un homme de bien, avec son valet, se présente à lui, pour lui demander l'entrée chez Chrémyle, afin de rendre grace à Plutus. » J'avois, dit il, un bien as- » sez considérable de l'héritage de mes

» peres. J'en fis part à mes amis mal-
» heureux, persuadé qu'on n'en pou-
» voit faire un meilleur usage ».

CARION.

Vous ne fûtes donc pas long-tems riche à ce compte.

L'HOMME DE BIEN.

Vous avez raison.

CARION.

Vous devintes malheureux à votre tour.

L'HOMME DE BIEN.

Vous avez raison. J'avois crû que ceux qui me devoient tout dans leurs besoins, me soulageroient aussi dans les miens en amis fidéles ; mais tous m'ont tourné le dos, & ont fait semblant de ne me pas voir.

CARION.

Bon. Je gage de plus qu'ils se moquoient de vous.

L'HOMME DE BIEN.

Vous avez raison *. Je m'étois épuisé pour eux.

CARION.

Il n'auront plus sujet de rire.

* Madame DACIER a manqué cette triple répétition du même mot Grec, qui est un agrément comique. ARISTOPHANE l'avoit affecté exprès.

L'HOMME DE BIEN.

C'eſt pour cela même que je viens remercier le Dieu qui eſt chez vous.

CARION.

Mais, dites-moi; je vous ſupplie, que faites-vous de ce manteau uſé que porte votre valet?

L'HOMME DE BIEN.

Je viens le conſacrer à Plutus.

CARION.

Il m'a bien l'air de celui que vous portiez quand vous fûtes initié aux grands myſteres, (*de Cerès dans Eleuſine, bourg de l'Attique. On portoit ces habits d'initiation tant qu'ils pouvoient durer. C'eſt une raillerie de Carion.*)

L'HOMME DE BIEN.

Non; il n'y a que treize ans qu'il me fait friſſonner de froid.

CARION.

Et ces ſouliers?

L'HOMME DE BIEN.

Ils m'ont ſervi autant d'hyvers.

CARION.

Vous les conſacrez donc auſſi?

L'HOMME DE BIEN.

Sans doute.

CARION.

Beau préſent, ma foi, pour le Dieu des richeſſes?

Lorſqu'ils ſont ſur le point d'entrer chez Chrémyle, un homme ſurvient qui les arrête en ſe lamentant. Ils l'écoutent : celui-ci ſe plaint de Plutus. Il eſt reconnu pour délateur avec ſon témoin qui l'accompagne. Le Comique de cette Scéne, c'eſt qu'il veut relever ſon emploi comme celui d'un homme de bien fort utile à la République *. Car qui veilleroit à l'obſervation des loix ſans lui ? Il prétend que les richeſſes dont il voit combler ceux à qui il parle ſont ſes propres dépouilles. Les deux autres Acteurs inſultent à ſon impudence & à ſa miſere au point de le dépouiller : & Carion le revêt par ignominie des méchans lambeaux de l'homme juſte. Il lui ſuſpend au cou les vieilles pantoufles & le renvoye avec dériſion. Le délateur qui cherchoit querelle, pour pêcher en eau trouble, appelle ſon témoin. Mais on l'avoit effrayé, & il avoit pris la fuite. Ce ſpectacle étoit bon pour les Athéniens.

La Scène ſuivante amene une vieille qui ſe plaint de l'infidélité d'un jeune

*Elle avoit quantité de ces gens de bien qui vivoient à ſes gages, & aux depens des particuliers qu'ils tâchoient de prendre en défaut à tort ou à droit. ARISTOPHANE les daube éternellement.

homme qu'elle aimoit, & qu'elle avoit enrichi. C'eſt à Chrémyle qui ſort, & aux Païſans qu'elle s'adreſſe. Car le valet a fait entrer l'homme juſte pour remercier ſon bienfacteur. Il n'eſt pas beſoin de s'arrêter beaucoup ſur cette Scène ni ſur celle du jeune homme qui vient bientôt après inſulter aux regrets de la vieille. On voit aſſez ce qu'Ariſtophane a dû tirer d'un pareil ſujet. Il ſuffit de dire que dans tout cet Acte il fait venir par incident ces perſonnages de divers caracteres pour ſe plaindre de Plutus, ou pour lui rendre graces, ou pour lui demander ſa protection. Ils entrent tous chez Chrémyle. C'eſt préciſément le même tour comique qu'on a trouvé dans les *Oiſeaux* au III. & IV. Acte, où l'on voit arriver quantité de caracteres originaux. On a dû remarquer des tours ſemblables en quelques autres Comédies du même Poëte. Ces Scènes reſſemblent fort pour le tour & les caracteres aux Scènes Françoiſes de Gherardi. Même eſprit, même feu, mêmes poliçonneries. La Scène de la vieille, & du jeune homme ſe trouve par morceaux dans le Théatre Italien ; mais en cela, & dans le reſte il paroit que les Poëtes, tant l'ancien que les modernes, ſe ſont plutôt rencontrés que donné le mot.

ACTE V.

Le cinquiéme Acte n'eſt pas beaucoup plus intéreſſant pour nous que le précédent. C'eſt en apparence une de ces impiétés du Théatre ancien que nous expliquerons, & une ſatyre continuelle au ſujet de Jupiter & des Dieux. Mais au fonds la ſatyre retombe ſur l'avarice des Athéniens qui faiſoient de l'or leur divinité. Il faut en prendre l'eſprit plutôt que la lettre, & ſe figurer la ſituation des ſpectateurs, tous gens avares avec leurs idées ſur les Dieux d'Homere.

Mercure en valet de Théatre vient frapper rudement à la porte de Chrémyle. Carion ouvre & gronde. Le Dieu s'excuſe; & il prie qu'on amene le maître, la femme, le chien, les valets, & le cochon. Tel eſt leur rang : car il les met tous peſlemeſle; tant l'affaire qu'il doit communiquer eſt importante. L'on peut s'imaginer Mercure & Soſie dans l'Amphitryon, avec cette différence que Mercure eſt le plus fort dans la piéce de Plaute & de Moliere, & qu'il eſt ici ſuppliant. Il fait pourtant d'abord le mauvais, & menace Carion de toute la colere de Jupiter & des Dieux, parce que depuis la guériſon

de Plutus, ils ne reçoivent plus le moindre ſacrifice, comme dans la Comédie des *Oiſeaux*, Act. V. allégorie fine pour ſignifier qu'on oublie les Dieux dans la proſpérité. Mais en continuant ſon rôle de valet Théatral, Mercure eſt contraint de rabaiſſer le ton, & de deſcendre aux prieres pour lui-même, parce que la faim le preſſe. Il regrette tous les dons que lui faiſoient les cabaretieres pour l'engager à favoriſer leurs friponneries *. Il regrette ſur tout les gâteaux, les morceaux de victimes, les entrailles, & le vin qu'on lui préſentoit dans certains jours marqués; regrets comiques, qui donnent beau jeu à l'impitoyable Carion, pour le rebuter auſſi comiquement. » Quoi, dit Mercure, vous abandonnez ainſi vos amis »?

CARION.

Non, ſi je puis vous aider en quelque choſe....

MERCURE.

Il ne tient qu'à toi de me donner du pain & de la chair des victimes qu'on im-

* En qualité de *Dieu des voleurs*. C'eſt ſur ces ſortes d'abus des Dieux que raille ARISTOPHANE, & que les Athéniens entendoient raillerie. On le verra à la fin. Ainſi tout le ſel ſatyrique regarde moins les Dieux que les ſpectateurs.

mole. (*Il fait le parasite pour drapper ceux d'Athènes.*

CARION.

Cela est défendu.

MERCURE.

Défendu, misérable! Mais quand tu volois quelque plat à ton maître, je ne t'ai pas décelé.

CARION.

Oui, pour en avoir votre part. Il vous en revenoit un bon gâteau.

MERCURE.

D'accord. Mais tu le mangeois.

CARION.

Avois-je tort? Partagiez vous les coups avec moi quand j'étois pris?

MERCURE.

Çà oublie le passé, puisque tu as ton compte *. Mets-moi au nombre des Officiers du logis.

CARION.

Quoi, vous quitteriez les Dieux pour vivre avec nous?

* Grec, puisque tu as *Phylé*. C'est un proverbe né du traité qui fut fait après la défaite des trente tyrans par Thrasybule, lequel s'étoit emparé d'abord de Phylé Fort de l'Attique. Le traité portoit qu'on ne parleroit plus du passé depuis la prise de *Phylé*. XENOPH. l. 2. Hist. Grecq.

MERCURE.

Sans doute, car vous êtes cent fois plus heureux *.

CARION.

Mais ne craignez-vous point la tache de transfuge ? **

MERCURE.

Tout climat est patrie, quand on s'y trouve bien ***.

CARION.

J'y consens. Mais à quoi serez-vous bon ?

MERCURE *par allusion à tous ses noms, & ici à son nom de portier.*

Faites-moi votre portier.

CARION.

Nous n'avons pas besoin d'homme à détours ****.

MERCURE *par allusion à son nom de Marchand.*

Faites-moi votre Marchand de vin.

CARION.

Puisque nous avons de l'or, qu'avons-

* Allusion au proverbe, *plus heureux que les Dieux.*

** Comme Alcibiade & plusieurs autres Athéniens avant & après lui.

*** Les bannissemens ou les fuites volontaires donnerent lieu à cette sentence.

**** Jeu de mots sur Portier, & homme à détours

nous affaire de cabaretier pour vendre notre vin ?

MERCURE *par allusion à un autre de ses noms, qui signifie Dieu des fourbes & des voleurs.*

N'avez-vous pas besoin d'un homme adroit, d'un *fac totum* ?

CARION.

Nous ne voulons que des gens de bien.

MERCURE *par allusion à son emploi de guide dans les carrefours.*

Ne vous faut-il pas du moins un guide ?

CARION.

Bon, un guide ! Belle nécessité depuis que Plutus voit clair ! *

* Les Lacédémoniens avoient toujours été les Chefs de la Gréce, & ils commandoient les armées dans les guerres communes aux Grecs. Athènes devenue puissante leur disputa cette prééminence par son crédit, & ses richesses dans la guerre des Perses. Lacédémone reprit le dessus à la fin de la guerre du Péloponnèse ; mais Athènes se tira peu à peu d'esclavage par la guerre Corinthienne. L'allusion que fait ARISTOPHANE à cette prééminence de Lacédémone est très-fine. Monsieur PAULMIER est le premier, que je sçache, & peut-être le seul qui y ait fait attention. Cela signifie, nous n'avons plus besoin de dépendre d'aucun autre Etat Grec, depuis que nous sommes riches.

MERCURE *par allusion à un de ses noms qui marquoit son intendance sur la Musique, les spectacles, & les exercices du corps.*

Je ferai donc l'intendant des jeux. Il n'y a pas de replique. Est-il rien en effet de plus convenable à Plutus que des spectacles, des jeux, & des fêtes galantes ? *

CARION.

Pour le coup il a raison. Il n'y a pas le mot à dire. Qu'on est heureux d'avoir plusieurs surnoms ! Il trouve par là le secret de vivre. Je ne m'étonne plus que nos Juges tirent au sort à plusieurs Tribunaux pour ne pas manquer de causes **.

* Le texte parle des combats de musique ou de poësie, ou des jeux tels qu'on les pratiquoit chez les Grecs. Madame DACIER après CHARLES GIRARD a très-bien développé ces allusions qu'il avoit ébauchées.

** On tiroit les Juges au sort des lettres de l'alphabet, & ceux qu'ARISTOPHANE drappe tiroient à plusieurs Tribunaux pour attraper d'un côté ce qu'ils manquoient de l'autre, comme on fait aux lotteries. ARISTOPHANE se moque encore de cette lotterie de Juges dans les *Harangueuses*. Voyez les deux notes de Madame DACIER sur PLUTUS édit de Paris 1684. p. 105. & p. 163.

MERCURE.

Je n'ai donc qu'à entrer.

CARION.

A la bonne heure. Mais allez au puits laver les entrailles des victimes pour essayer un peu vos talens. *C'est le comble du ridicule pour les gens à prétendus talens qui se jettent à la tête des riches.)*

La Scène suivante est à peu près faite sur le même modele. Si Mercure & les Dieux meurent de faim depuis la guérison de Plutus, on peut juger que le Sacrificateur de Jupiter n'est pas mieux dans ses affaires. Il vient lui-même se ranger sous les drapeaux de Plutus, & déclarer à Carion la triste extrêmité où le réduit la cessation des sacrifices. Depuis que tout le monde est riche, personne n'offre de victimes à Jupiter, pas un Marchand au retour du négoce, pas un Plaideur à l'issue d'un procès gagné ; & par conséquent plus de festins, pour le Sacrificateur. Le Temple est désert, & même profané par l'insolence des passans. Le Prêtre déclare donc qu'il prend le parti de remercier Jupiter, & de passer au service de Plutus. Carion le console, en lui disant que Plutus est le vrai Jupiter *Libérateur*, & qu'en mettant l'un à la

place de l'autre, les choſes iront leur train à ſon égard. Il ajoute que le deſſein en eſt pris, qu'on va placer Plutus derriere le Temple de Minerve pour garder le Tréſor d'Athènes. C'eſt une alluſion dit Meurſius *, à la ſtatue de Plutus *Clair-voyant* qui étoit ſur la citadelle d'Athènes dans le Fort derriere le Temple de Minerve où l'on cachoit les tréſors publics.

Carion pour montrer qu'il dit vrai, donne au Sacrificateur un flambeau pour précéder Plutus qu'on va tranſporter au Temple La vieille, dont on a parlé, ſort à la ſuite de Plutus (troiſiéme & derniere Scène fort courte. (Carion donne à cette femme ſon emploi dans la cérémonie de la dédicace, à ſçavoir de porter ſur ſa tête un vaſe rempli de légumes cuits, en l'honneur du nouveau Dieu, ſuivant l'uſage des dédicaces de ſtatues nouvelles. La vieille étoit extrêmement parée, mais dans un autre deſſein : ce que le valet tourne en ridicule par ce mot. » Elle eſt tout le contraire des va- » ſes qu'on met ſur le feu. Le blanc, ou » l'écume, y eſt au deſſus, ici c'eſt au » deſſous » Il en veut aux cheveux blancs

* MEURSII. Cécrop. c. 27.

de

de cette femme qui porte un vaſe ſur ſa tête. *

Le Chœur n'ayant plus rien à faire, eſt d'avis de ſuivre la cérémonie en chantant ; & c'eſt là tout le cinquiéme Acte qui ne conſiſte qu'en ces trois courtes Scènes. On ſent aſſez qu'Ariſtophane, qui veut en cette piéce blâmer l'avarice des Athéniens dévoués à Plutus comme à leur unique divinité, ne paroît impie que pour mettre en plein jour leur propre impiété.

* C'eſt le ſens que donne PLUTARQUE à ce paſſage, & il y a de plus une équivoque ſur le mot Grec qui ſignifie écume & veille.





CONCLUSION GENERALE.

Recapitulation des quatre articles proposés dans le Discours.

I. VOila l'exposé fidéle des restes d'Aristophane. Je ne crains pas qu'on se plaigne que je les aye déguisés. J'ai rendu compte de tout, autant que la matiere & les bonnes mœurs ont pû s'accorder. Nulle plume, fut-elle payenne & cynique, n'oseroit produire au grand jour les horreurs que j'ai dérobées aux yeux des Lecteurs : & loin d'en regretter le moindre trait, de ce silence nécessaire on conclura aisément quel étoit le libertinage d'esprit, & quelle la corruption du cœur qui regnoit parmi les Athéniens. Si l'on permet au bon goût de ne pas détruire entierement ce que le tems & la barbarie ont épargné la Religion & la probité ne permettent pas d'en faire parade. Pour finir utilement reprenons en peu de mots les quatre articles qui ont dû principalement frapper dans les onze piéces d'Aristophane.

Premier Article. Le caractere de la Comédie antique.

II. C'est d'abord le caractere de l'ancienne Comédie Elle ne ressemble à rien. Son génie est si bizarre qu'on a peine à le définir. Dans quel ordre comique la placer ? Je l'ignore. Elle en fait un à

part. Si nous avions Phrynicus, Platon, Eupolis, Cratinus, Ameipſias, & tant de célébres concurrens d'Ariſtophane, dont l'on trouve à peine quelques lambeaux épars dans Plutarque, Athénée, & Suidas, nous pourrions les confronter avec notre Poëte, établir un caractere général, marquer des différences, & former une idée complette de leur Théatre Comique. Mais à leur défaut nous ne pouvons nous fixer qu'à Ariſtophane, & il eſt vrai qu'il nous ſuffit en quelque maniere pour juger paſſablement de la Comédie ancienne. Car à l'en croire (& il doit en être crû) il étoit le plus hardi de tous ſes confreres les Poëtes qui couroient, ou avoient couru la même carriere. Cela étant, concluons que la Comédie d'alors conſiſtoit dans l'allégorie pour le détail; allégorie ſouvent ingénieuſe, jamais fort réguliere, preſque toujours outrée: ſatyre ſanglante & cynique, mais variée, vive, & imprévûe. Les traits portent coup ſans donner le loiſir de les prévoir. Ce ſont des flêches de feu; & leurs figures bizarres ont la varieté, la vivacité, & tout l'effet des éclairs. L'imitation enfin portée juſqu'à la reſſemblance des perſonnes, & une parodie des mœurs & des manieres (ſi j'oſe

N ij

ainſi m'exprimer (jointe à la parodie des Poëtes rivaux en font les plus ordinaires agrémens.

Mais c'eſt trop retracer aux Lecteurs ce qu'ils auront mieux ſenti que moi. Loin de prévenir leurs réfléxions, je ne fais qu'ébaucher des traits qu'ils acheveront eux-mêmes. Leurs réfléxions s'étendront plus loin. Ils pénétreront juſques dans la vie commune & le domeſtique des Athéniens, dont cette eſpece de Comédie étoit l'image un peu éxagérée. Ils rapprocheront tous les uſages, toutes les manieres, tous les vices, en un mot tout l'eſprit Athénien. De cet aſſemblage ils ſe formeront une idée ineffaçable d'un peuple qui raſſembloit tant de parties contraires, & qui allioit d'une façon inexprimable la Nobleſſe à l'air Bourgeois, la ſageſſe à la folie, la fureur des choſesnouvelles à l'attachement pour l'antiquité, la politeſſe monarchique à la férocité Républicaine, le goût à la rudeſſe, l'indépendance à l'eſclavage, la fierté à la ſoupleſſe, l'auſtérité à la débauche, une ſorte d'irréligion à la piété. C'eſt ainſi qu'en voyageant, une utile curioſité nous met au fait des Nations à force de réfléchir ſur ce qu'on voit, & de combiner ſes idées.

III. Le Gouvernement d'Athènes eſt la belle partie de la Comédie antique. Dans la plûpart des Etats le myſtere du Gouvernement eſt renfermé entre les murs du cabinet. Dans les Républiques mêmes il ne roule qu'entre cinq ou ſix têtes qui gouvernent ceux qui croyent gouverner. L'Eloquence n'oſe y toucher, & beaucoup moins la Comédie. C'eſt un mets qui leur eſt interdit. Ciceron même étoit réſervé ſur ce point délicat de la République Romaine. L'Eloquence Athénienne entre au contraire dans tout le ſecret; elle fouille dans les replis des cœurs pour l'en tirer & le dévoiler au peuple. Demoſthene & ſes contemporains parlent avec une liberté qui nous ſurprend, malgré l'idée que nous avons du gouvernement populaire. Mais quelle autre Comédie que celle d'alors oſa jamais s'arroger les mêmes droits que l'Eloquence d'Etat? Ce n'eſt pas la Comédie Italienne du ſiecle paſſé. Quelque hardie qu'elle fut, ce n'eſt point par ſes hardieſſes qu'on peut la comparer avec l'ancienne. Elle avoit ſes bornes; & ſes ſatyres ſont générales ſouvent même ſi outrées, qu'on en paſſoit la malignité en faveur de l'excès des traits imprévûs, du ſel piquant, des malices fi-

Second Article. Le Gouvernement des Athéniens.

nes ſous des tours groteſques & dignes d'Arlequin. Voilà tous ſes rapports avec Ariſtophane : encore y a-t-il bien des dégrés de notre ſiecle au ſien, & de ſa maniere à celle dont je parle. Mais pour la liberté politique de prendre le gouvernement, il n'y a nul lieu de comparer ſiecle à ſiecle, & Comédie à Comédie. Ariſtophane eſt unique en ſon eſpéce, & par-là un auteur d'un prix ineſtimable. Un Etat puiſſant & le plus floriſſant de la Gréce eſt l'objet de ſes railleries avouées par l'Etat même * Quelle étrange contradiction ! Il eſt vrai que la politique avoit intérêt à le permettre, dût-elle en ſouffrir. C'étoit un frein à l'ambition & à la tyrannie des particuliers; choſe eſſentielle chez un peuple ſi chatouilleux ſur la liberté. Cléon, Alcibiade, Lamachus, & tant d'autres Généraux d'armée ou Magiſtrats étoient retenus par la crainte des lardons comiques d'un Poëte auſſi téméraire que l'étoit Ariſtophane. Il penſa lui en coûter cher. Il faiſoit profeſſion, dit-il lui-même, de rendre par-là un ſervice conſidérable à l'Etat, juſqu'à ſe plaindre de n'en être pas recompenſé, comme il croyoit le mériter. Mais

* Cet aveu eſt bien démontré, puiſque les Juges prononçoient ſur le mérite des piéces.

ſous ce prétexte, que n'a-t-il pas repris dans la République? Guerre, politique, délibérations, finance, aſſemblées populaires, barreau privé, choix des Miniſtres, Ariſtocratie, Démocratie même, il n'a rien épargné.

Les *Acharniens*, la *Paix*, & les *Oiſeaux* ſont des monumens éternels de l'audace d'un Poëte, qui oſoit reprocher à ſa République ſon opiniâtreté à continuer une guerre ruineuſe, à en entreprendre de nouvelles, à ſe nourrir de chiméres, & à ſe perdre ſoi-même; comme elle le fit, par un vain point d'honneur.

Quel opprobre pour le peuple Athénien que les *Chevaliers*, où il eſt repréſenté ſous une allégorie de gaze, (tant elle eſt claire!) comme un vieillard imbécille & duppe d'un homme nouveau, tel que Cléon, & de ſes aſſociés qui ne valoient pas mieux que lui?

Peut-on jetter un coup d'œil ſur *Lyſiſtrate* & les *Haranguenſes*, ſans être étonné de voir la politique Athénienne miſe au deſſous de celle des femmes, que l'on n'affecte de rendre ridicules que pour faire ſiffler leurs maris qui tenoient le timon du gouvernement?

Que dire des *Gueſpes*, & de la fureur

du peuple pour la procedure & le barreau ? Que d'iniquités dévoilées !

Il eſt aiſé de conclure, que malgré les ſages loix de Solon, qu'on faiſoit profeſſion de ſuivre, le gouvernement tomboit en décadence. Car quoi qu'il ne faille pas prendre à la lettre les railleries d'Ariſtophane, on voit trop que le mal étoit bien grand, en dût-on retrancher la moitié, puiſqu'en effet Athènes en fut la victime, & eut peine à ſe relever de ſa chûte quand elle eut été priſe par Lyſander. On ſent enfin, (même en réduiſant Ariſtophane à ſa juſte valeur, & en ne le regardant que comme un Comédien qui éxagere tout) on ſent, dis-je, trop que le fond du gouvernement péchoit preſque en tous les articles eſſentiels ; que le peuple étoit leurré par des ambitieux ; que les délibérations & les décrets étoient ordinairement le fruit des cabales factieuſes ; que l'avarice & l'intérêt particulier étoient l'ame de la politique aux dépens du bien public ; que les finances étoient mal adminiſtrées, les alliés peu ménagés, les bons citoyens ſouvent ſacrifiés, & les mauvais mis en place ; que l'acharnement aux procès emportoit toute l'attention au dedans ; qu'au dehors on faiſoit la guerre avec

plus de témérité & de bonheur que de ſageſſe & de précaution ; que l'amour de la nouveauté & des modes, en fait d'adminiſtration publique, étoit la folie univerſelle ; qu'enfin (comme le dit Mélanthius chez Plutarque *) la République d'Athènes ne ſe ſoutenoit que par la diſcorde éternelle entre ceux qui manioient les affaires ; contrepoids unique qui faiſoit trouver le remede au mal, & dont le mobile étoit l'Eloquence ou la Comédie.

C'eſt en général ce qu'on peut inférer de la lecture d'Ariſtophane. La ſagacité des Lecteurs ira au-delà. Ils pourront comparer les diverſes formes de gouvernement que prenoit cette tumultueuſe République pour modifier ou augmenter la Démocratie ; formes toutes fatales à l'Etat, parce qu'il n'y en avoit aucune qui fût établie ſur des fondemens durables, & qui n'eût en elle des principes de deſtruction. Hé, le moyen de ſe maintenir en alterant le ſage équilibre qu'avoit mis Solon entre les Grands & le peuple, & en ouvrant la porte à l'ambition adroite de ceux qui avoient le talent ou la hardieſſe de ſe mettre ſur les rangs par le moyen du peuple même ;

*Traité de la maniere de lire les Poëtes.

qu'ils flattoient de leur protection pour l'accabler plus sûrement !

Troisiéme article. Raillerie sur les Poëtes tragiques.

IV. Les plaisanteries sur les Poëtes les plus estimés sont encore une partie considérable d'Aristophane. Les traits qu'il décoche sur les trois Héros de la Tragédie, particulierement sur Euripide, pourroient peut-être faire penser qu'il estimoit peu ces grands hommes, & qu'apparemment les spectateurs qui applaudissoient, auroient pû entrer dans ses sentimens : conclusion peu juste. J'en ai apporté les raisons, & l'on auroit pu les appercevoir mieux que moi, quand je ne les aurois pas touchées. Mais pour ne laisser rien à désirer, & pour prévenir toute ombre de chicanne, croira-t-on, (oserai-je demander) croira-t-on dans la postérité que Racine en ait moins été un grand maître de la Scéne Françoise pour avoir été parodié. La parodie ne s'attache qu'aux meilleures choses, & elle étoit beaucoup plus du goût des Grecs que du nôtre. Le Théatre noble aujourd'hui l'abandonne aux Théatres inférieurs. Mais dans Athènes le Théatre comique en faisoit son principal ornement par une raison qu'il est bon d'approfondir. La Comédie ancienne n'étoit pas, comme elle l'est de nos jours, une imitation fine. C'étoit l'art de contrefai-

re. Elle auroit crû manquer son but, si elle n'eût imité le port, la démarche, l'habit, le geste, & le visage de ceux qu'elle jouoit. Or la parodie est de ce genre d'imitation. Ce n'est qu'un passage du sérieux au bouffon par un changement leger de mots, une inflexion de voix, & une contrefaçon imperceptible. C'est le masque par rapport au visage. Comme donc les Tragédies d'Eschyle, & de Sophocles, d'Euripide avoient beaucoup de vogue, & qu'on les sçavoit par cœur, les parodies qu'on en faisoit devoient autant intéresser & plaire, que le feroient les grimaces d'un bon Comédien qui contreferoit finement une personne respectable Telle est la malignité humaine. Elle aime à rire de ce qu'elle estime le plus. Elle se dédommage en quelque maniere du tribut involontaire qu'elle paye au mérite. Les parodies de nos Poëtes chez Aristophane sont donc beaucoup moins des satyres que des éloges. Elles laissent lieu du moins d'examiner si les critiques en elles-mêmes sont justes ou non. Mais ce qui est plus important, c'est qu'elles ne marquent nullement qu'Aristophane & son siecle estimassent peu Euripide & ses prédécesseurs. Les statues élevées en leur hon-

neur, le respect des Athéniens pour leurs écrits, ces écrits mêmes si cherement & si précieusement conservés, sont des garans immortels & trop éloquens, pour m'arrêter à expliquer davantage une solution si plausible d'une si frivole objection.

Quatriéme article. Railleries fréquentes sur les Dieux.

V. La difficulté qui fait le plus de peine, & qui véritablement n'a point eu encore, que je sçache, de solution satisfaisante; c'est la maniere cavaliere dont Aristophane traite les Dieux. Malgré la persuasion intime où je suis d'en avoir trouvé le dénoument, je ne voudrois pas répondre qu'il fît plus d'impression que celui de M. Boivin. Il se contente de dire * „ que tout étoit permis aux Poëtes comiques; que la licence du Théatre autorisoit tout, jusqu'à „ l'athéïsme; que ce qui faisoit rire les „ Athéniens trouvoit toujours grace de„ vant leurs yeux; qu'ils croyoient que „ Jupiter même rioit avec eux des bons „ mots du Poëte impie „. M. Collier Anglois dans sa Critique du Théatre de sa nation ** prétend prouver qu'Aristophane est un athée déclaré. J'avoue que je ne puis goûter les raisonnemens ni de

* Dialogue à la fin des *Oiseaux*, Paris 1729.

** Trad. du P. de Courbeville, Paris 1715.

l'un ni de l'autre, & que j'aime mieux hazarder un systême nouveau dont j'ai déja laissé échaper quelques traits dans le cours de cet ouvrage. A la vérité les Athéniens étoient grands rieurs de profession, toujours prêts à rire de tout. Mais comment peut-on penser qu'Aristophane publiât l'athéïsme impunément, si l'on ne croit en même tems que les spectateurs Athéniens, & les Juges commis par l'Etat pour juger du mérite des piéces étoient athées, comme le Poëte ; & comment peut-on s'imaginer qu'ils le fussent, eux qui faisoient gloire d'être le plus religieux peuple de la Gréce, & qui étoient en effet le plus superstitieux? Comment eussent-ils été athées, eux qui condamnoient un Diagoras, un Socrate, un Alcibiade comme impies? Cela ne peut s'accorder. De dire, (pour se tirer d'affaire comme le fait M. Boivin) qu'Alcibiade, Socrate, & Diagoras attaquoient sérieusement la réligion, ce qu'on ne souffroit pas ; mais qu'Aristophane le faisoit en riant, ce qui étoit passé en coutume ; c'est se jouer de la difficulté, & non la résoudre. Quoique les Athéniens aimassent à rire, il est vrai-semblable que, si Aristophane eût été athée, ils ne l'eussent ni plus ni moins épargné que

Socrate ; d'autant plus que le Philoſophe n'employoit pas moins l'aménité & la plaiſanterie dans ſes inſtructions, que le Poëte dans ſes Comédies. Le ſel de la raillerie, & le caractere railleur des Athéniens n'eſt donc pas une légitime raiſon pour ſauver Ariſtophane, tandis que Socrate eſt condamné. Voici mon dénouement en deux mots.

Qu'on liſe le Traité de Plutarque ſur la maniere de lire les Poëtes, on l'y trouvera. Plutarque veut prouver qu'il ne faut pas interdire la lecture des Poëtes aux jeunes gens, mais précautionner leurs eſprits contre ce qu'ils peuvent avoir de mauvais. Pour les prévenir, il établit ce principe, que la Poëſie eſt menſongere & fabuleuſe. Il détaille fort au long les fables qu'Homere & les autres Poëtes ont inventées ſur le compte des Dieux. Puis il conclut, » * Quand donc il y a ès » compoſitions Poëtiques quelque cho- » ſe étrange & fâcheuſe dite touchant » les Dieux ou demi-Dieux, ou touchant » la vertu de quelque excellent perſon- » nage de grand renom, celui qui re- » çoit cela comme une vérité s'en va gâté » & corrompu en ſon opinion. Mais ce-

* PLUTARQ. Traité de la maniere de lire les Poëtes, trad. d'AMYOT.

» lui qui se souvient toujours, & se ra-
» mene devant les yeux les charmes &
» illusions dont la Poësie se sert ordinai-
» rement à controuver & inventer des
» fables, ... celui-là ne souffrira ja-
» mais de mal, ni ne recevra en son en-
» tendement aucune mauvaise impres-
» sion; ains se reprendra soi-même quand
» il aura peur de Neptune, craignant
» qu'il n'ouvre & fende la terre jusqu'à
» découvrir les enfers », &c. Quelques
pages après il ajoute, « que la religion est
» une chose difficile à comprendre, &
» au dessus de la portée des Poëtes; ce
» qu'il faut avoir, dit-il, devant les yeux
» quand on lit leurs fables ».

Les Payens avoient donc leurs fables, qu'ils distinguoient fort de leur religion. Hé qui se persuadera qu'Ovide ait prétendu exposer dans ses métamorphoses la Religion des Romains? On passoit donc aux Poëtes leurs imaginations sur les Dieux, comme des choses qui n'intéressoient en rien le culte reçû. Sur ce principe, je l'ai dit, & je le répete; il y avoit chez les Payens deux sortes de religion, une religion poëtique, & une religion réelle; une religion de Théâtre, & une religion de pratique; une mythologie pour la Poësie, & une Théo-

logie pour l'usage, des fables en un mot, & un culte tout différent d'elles, quoique fondé sur elles.

Diagoras, Socrate, Platon & les Philosophes d'Athènes; Cicéron leur adorateur, & les autres prétendus sages de Rome, font une classe à part. C'étoient-là les Athées par rapport aux Anciens : ainsi ce n'est pas de Platon ni de Cicéron qu'il faut tirer les idées qu'on cherche de la religion réelle des Payens distinguée de la fabuleuse. Ces deux auteurs s'enveloppent, pour ne pas laisser voir leurs sentimens. Ils n'osoient attaquer ouvertement la religion réelle. Ils ne s'en prenoient qu'à la fable : & comme celle-ci tenoit de près à celle-là, en attaquant la fable, ils détruisent insensiblement la religion du païs.

De démêler ici en quoi les fables & le culte s'accordoient & se contredisoient, c'est ce que je ne prétends pas. Il n'est pas aisé * d'établir nettement quelle étoit l'idée commune des Athéniens sur la nature des Dieux qu'ils adoroient. Plutarque dit lui-même : » que la chose étoit » très-difficile pour les sages ». Il me suffit que la Théologie payenne & la mytho-

* Voyez S. PAUL, au sujet de l'*Ignoto Deo*.

logie ſoient auſſi différentes pour le fonds, que conformes pour les noms des Divinités ; & qu'un long uſage ait abandonné la derniere au caprice de la poëſie, ſans croire intéreſſer en rien la premiere. Cela étant établi par l'autorité des Anciens mêmes, je n'ai plus de peine à voir Jupiter, Minerve, Neptune, Bacchus, &c. jouer la Comédie ſur le Théatre d'Ariſtophane, & ces mêmes Dieux recevoir l'encens dans les temples d'Athènes. Voilà, je croi, ce qu'on peut dire de plus raiſonnable ſur un article ſi obſcur ; & je ſuis prêt de me rendre au ſyſtême de quiconque trouvera mieux pour concilier les Athéniens avec eux-mêmes, les Athéniens riant des Dieux d'Ariſtophane, & les Athéniens condamnant Socrate pour avoir paru méconnoître les Dieux du païs.

VI. Diſons un mot des Mimes comme ayant quelque rapport à la Comédie. On appelloit *Mimes* chez les Grecs & les Romains, certaines œuvres de Théatre, & les Acteurs qui les jouoient. Le terme montre aſſez que leur art étoit *imitation* & grimace. De ces ouvrages il ne reſte rien ou peu de choſe. Ainſi l'on n'en peut parler que ſur quelques paſſages d'auteurs qui ne nous apprennent rien

Les Mimes & Pantomimes.

de fort confidérable. J'en tirerai toutefois la fubftance & le fuc, comme je l'ai fait à l'égard du *Chœur*, fans m'amufer à définir tous les noms des efpeces différentes, ni à citer tous les paffages ; chofe inutile, qui ennuïeroit le lecteur fans beaucoup l'inftruire. On peut lire, fi l'on veut, les fçavantes compilations des Voffius, des Valois, des Saumaifes, & des Gataker que j'aurois honte de compiler.

Les Mimes font nés de la Comédie, dont même ils faifoient partie au commencement; car les Acteurs Mimes ou baladins y jouoient leur rôle, & faifoient des danfes grotefques. La jaloufie les fépara des Acteurs Comiques; & ils firent bande à part : mais, pour réuffir plus fûrement, ils empruntérent de la Comédie ce qu'elle avoit de folâtre, de burlefque, de turlupin & de licentieux. Ils l'ajoutérent à leurs danfes; & c'eft ce qui produifit ce que nous appellons aujourd'hui le tabarinage & les farces. Ces farces n'avoient ni la régularité ni la fineffe des Comédies. Ce n'étoit que des fcènes ébauchées propres à faire rire, fans expofition, fans intrigue, fans dénoument, fans liaifon. Leur but n'étoit que de divertir la populace. Ce n'eft pas qu'il ne leur

ſoit échapé de bonnes choſes, telles que ſont les ſentences qui nous reſtent de P. Syrus : mais le fonds étoit le bas comique. Le noble ne s'y inſinuoit que par hazard. Il falloit toutefois que cette eſpece ſinguliere de Théatre ſe fût un peu ennoblie à la longue ; puiſque Platon le Philoſophe mettoit, à ce qu'on dit, ſous ſon chevet les Mimes d'un Sophron, & qu'on les trouva ſous ſa tête quand il fut mort. Mais en général il eſt vrai de dire qu'elle ſe reſſentit toujours de la baſſeſſe de ſon origine, ſemblable à une nobleſſe uſurpée, dont le faux perce toujours à travers un éclat emprunté.

Il y avoit deux ſortes de Mimes moins diſtingués par leur objet que par leur étenduë ; les uns étant des ouvrages courts, & les autres plus longs & un peu moins bouffons. Ces deux genres ſe ſoûdiviſoient en d'autres eſpeces qui tiroient leurs différences des habits & des perſonnages, par exemple de voleurs, d'yvrognes, de Médecins, & enfin d'hommes & de femmes.

Voilà pour les Grecs. Les Romains prirent auſſi d'eux cette rapſodie, après en avoir emprunté les deux nobles ſpectacles, le Tragique & le Comique. Ils

eurent leurs *planipedes* qui jouoient avec leur chauſſure plate, pour être plus agiles; & leurs *ſannions* avec leur tête raſe, pour ſe faire mieux ſouffletter. Il eſt inutile de nommer ici tous ceux qui excellérent en ce genre chez les Grecs & les Romains. Je croi en avoir dit aſſez & peut-être trop ſur cet avorton de la Comédie, qui s'attira le mépris des honnêtes gens, les réprimandes des Magiſtrats, & la juſte indignation des Peres de l'Egliſe. *

Les Pantomimes, autre eſpece de farceurs, avoient du moins cet avantage qu'ils n'offenſoient point les oreilles. Ils ne parloient qu'aux yeux; mais ils le faiſoient avec tant d'art, qu'ils repréſentoient (dit-on) une Tragédie où une Comédie entiere, ſans dire un ſeul mot; comme *Arlequin muet* **. Du moins diſtingue-t-on trois tems; le premier en Grece, où les Pantomimes mêloient le chant à la danſe; le ſecond vers le tems de Livius Andronicus, où les baladins & les chanteurs étoient diſtingués; le

* C'eſt contre la licence des Mimes & des Pantomimes que les SS. Peres ſe ſont particulierement déchaînés, ſans compter que la Religion y étoit fort intéreſſée.

** Piéce du nouveau Théatre Italien.

troisiéme enfin, au siecle d'Auguste qui les appella à Rome, pour amuser le peuple qu'il avoit asservi. Alors le Pantomime jouoit la Comédie sans chant ni déclamation; mais par la force, la vivacité & l'activité du geste, *clausis faucibus*, *&* *loquente gestu*, comme dit Sidonius Apollinaris, il exprimoit en effet non-seulement les choses & les passions; mais encore les moindres finesses des passions & les plus petites circonstances des faits. Au reste il ne faut pas s'imaginer (du moins je n'en crois rien) que les Pantomimes représentassent à la lettre des Tragédies ou Comédies régulieres par les simples mouvemens du corps. On juge bien que malgré toute leur agilité la représentation ne pouvoit être que très-imparfaite. Il falloit toutefois qu'elle fût très-animée, & que l'art de l'imitation eût été porté fort loin, puisqu'il causoit de l'admiration aux gens sensés, & que le peuple en étoit fou. Cependant quand on lit qu'un certain Hylas, disciple d'un Pylade, partagea avec son maître les suffrages du peuple sous Auguste, en représentant *Oedipe*, ou quand Juvénal nous dit que Bathille jouoit *Leda*, & choses semblables, qui croira que ces efforts d'un seul homme muet fussent des

Tragédies ou Comédies articulées par bonds & par sauts ? Malgré l'obscurité de cette matiere, on voit à quoi s'en tenir, & jusqu'où à peu près peut s'élever l'imitation du geste, des grimaces, & de la danse. Parmi ces danses artificieuses, dont nous ne sçavons que les noms, il y en avoit d'extrêmement deshonnêtes, du tems même d'Aristophane qui les emploïoit. Elles se perpetuérent en Italie depuis Auguste, long-tems après les Empereurs. Ce fut une peste publique qui contribua en partie à la décadence & à la ruine de l'Empire Romain. Il n'est pas besoin de recourir aux Saints-Peres pour les détester : les sages mêmes du Paganisme font assez voir ce qu'ils en pensoient. Je n'ai parlé d'elles & des Mimes que pour faire sentir l'abus qu'on fit du plus noble des spectacles, & pour conduire le lecteur jusqu'à la fin par toutes les routes, & tous les égaremens de l'esprit humain depuis Homere & Eschyle jusqu'à nos jours.

Demarches & égaremens de l'esprit humain dans la naissance, & le

VII. Car pour conclure cet ouvrage par l'application des principes posés dès le commencement, & répandus dans toute sa suite, je prie le lecteur de remonter au point de la carriere, d'où j'ai fait partir l'esprit humain. Le hazard

produit le Chœur ou l'hymne à Bacchus ; l'art la perfectionne ; le goût la tourne en divertiſſement publiç; Theſpis y ajoute un Acteur qui ſeul joue un petit poëme : voilà l'ébauche du ſpectacle. Eſchyle vient, qui creuſant l'idée de l'Iliade d'Homere, vivifie, pour ainſi parler, le Poëme Epique ; ſubſtituë le dialogue au ſimple récit ; anime toute une action, la met ſous les yeux ; comme ſi elle s'y paſſoit réellement ; y intereſſe le Chœur * ; imagine les habits majeſtueux, & une ſcène décorée : en un mot, il crée la Tragédie, ou plutôt il la tire du ſein de l'Epopée. Elle ſort brillante de mille appas, avec une majeſté qui lui gagne tous les cœurs au premier aſpect. Sophocle la conſidére de plus près avec des yeux critiques : il y trouve un peu de rudeſſe & d'enflure ; il l'embellit de traits plus convenables ; il en retranche les faux ornemens ; il lui don-

progrès des ſpectales.

* Eschile, ce me ſemble, conſerva le Chœur auſſi bien que ſes rivaux, non pas préciſément, parce qu'ils le trouvérent à la mode ; mais parce qu'ils crurent, en approfondiſſant l'idée de la Tragédie, qu'il ne ſçauroit tomber dans le bon ſens, qu'une grande & illuſtre action, telle qu'une révolution d'Etat, ſe paſſe ſans témoins. Voyez le ſecond Diſcours, Tom. I.

ne une démarche plus réguliere, & une nobleſſe mieux entenduë. Euripide croit devoir l'humaniſer & l'attendrir encore davantage. Il lui enſeigne le nouvel art de plaire ſans art, & le charme des airs négligés; deſorte qu'il fait douter à elle-même quelle parure lui ſied le plus, ou celle de Sophocle qui brille de pierreries, ou celle d'Euripide qui eſt plus modeſte & plus ſimple, l'une & l'autre élégante à la vérité; mais dont l'élégance différente laiſſe l'eſprit en ſuſpens, & le prix indécis.

De là nous perdons ſa trace, & nous ceſſons de voir ſes progrès chez les Grecs. Nous nous tranſportons au ſiecle d'Auguſte: nous y trouvons Apollon & les Muſes qui ont quitté l'ancienne Grece pour fixer leur ſéjour en Italie: mais vainement interrogeons-nous Melpomene; elle eſt muette pour nous; & elle ne nous laiſſe entendre que par des voix étrangeres, qu'elle a regné avec éclat chez les Romains. Sénéque veut la faire parler; mais le vain éclat dont il l'accable, plutôt qu'il ne la pare, nous fait trop voir qu'il a pris le fantôme de Melpomene pour elle.

Par un autre vol auſſi rapide que le premier de Grece à Rome, nous deſcendons

de

de Rome en France, après avoir traversé les milliers d'années. Là nous voyons l'esprit humain au tems de Louis XIV. créer en quelque sorte l'art Tragique une seconde fois, comme si la Tragédie Grecque lui eût été presque entierement inconnuë. Les Rotrous sont nos Eschyles, les Corneilles nos Sophocles, & les Racines nos Euripides. Voilà la Tragédie ressuscitée de ses cendres, portée à son comble de grandeur, & si éblouissante qu'elle se préfére elle-même à elle-même. Surprise de se voir née Françoise en aussi peu de tems, & presque de la même maniere qu'elle étoit née Grecque, elle est tentée de croire que son sort est de naître & d'arriver subitement à sa perfection, comme la Déesse issuë de la tête de Jupiter.

D'un autre côté, en reprenant nos vestiges, nous voyons la Comédie éclorre du *Margites*, ou de l'Odyssée d'Homere, par imitation de la Tragédie sa sœur aînée : mais nous la voyons sous la conduite d'Aristophane devenir extrêmement libertine & pétulante, prendre des airs & un ton que les Magistrats sont obligés de reprimer. Elle devient plus modérée : elle apprend de Ménandre à allier l'enjoument à la politesse, & à cor-

riger le vice ſans choquer les vicieux. Plaute chez les Romains (car il faut retomber juſqu'à lui) fait une eſpece mixte de l'ancienne & de la nouvelle Comédie , & joint la bouffonnerie à la délicateſſe. Térence plus ſenſé reçoit la Comédie des mains de Ménandre, & ſurpaſſe ſon modele à force de l'imiter. Enfin l'inimitable Moliere enfante une Comédie d'un autre goût , & qu'on doit mettre dans un ordre particulier par contraſte avec celle d'Ariſtophane, qui a le ſien à part.

Mais (ô foibleſſe de l'eſprit humain !) en parcourant une troiſiéme fois tous ces âges des ſpectacles, l'on voit que cet eſprit, las d'avoir porté ſon vol auſſi haut qu'il le pouvoit, tombe inſenſiblement, s'oublie ſoi-même , & s'égare en prenant pour guide l'amour de la nouveauté, & la paſſion de ſe fraïer de nouvelles routes. Le Tragique dégénére en Grece du tems d'Ariſtote , & à Rome après Auguſte. Dans Rome & Athènes le Comique produit les Mimes, les Pantomimes, le Tabarinage , la Charlatanerie, & les Farces, pour ſe diverſifier. Telle eſt la condition & la manie de l'eſprit de l'homme. Content d'avoir fait de grandes conquêtes, il les abandonne

pour en tenter d'autres qui, bien loin de répondre à ses désirs, ne servent qu'à lui faire connoître sa folie, ses égaremens & sa foiblesse. Mais pourquoi se lasser de se maintenir au vrai point de la perfection & du bon goût, quand il est atteint? l'Eloquence s'en lasse-t'elle? Si elle s'oublie quelquefois, ne revient-elle pas bien-tôt à son point? Il en sera sans doute de même du Théâtre de nos jours, si les Muses Françoises veulent bien ne pas perdre de vûë les modeles Grecs, & ne pas dédaigner un Théâtre qui a pour mere la nature, pour ame les passions, pour art la simplicité: Théâtre peut-être inférieur au nôtre (à dire vrai) en dignité & en noblesse; mais supérieur en simplicité & en bienséance, égal même, pour ne rien dire de plus, en conduite & en maniment des passions dignes de toucher l'honnête homme & le Chrétien.

Pour moi, je me croirai trop dédommagé de mon travail, & j'aurai atteint le but qui en a été l'unique motif, si je réussis à faire un peu renaître dans les esprits qui veulent courir la carriere de la belle littérature, (je ne dis pas l'estime outrée & aveugle de tout ce que nous avons des Anciens) mais en général le bon goût de l'antiquité; goût qui nourrit l'esprit

en le poliſſant; qui le rend riche d'un fonds étranger, mais devenu propre; qui ouvre ſa fécondité naturelle, & en tire des fruits exquis; goût auquel les Racines, les Molieres, les Boileau, les la Fontaine, les Patru, les Péliſſons, & tant d'autres grands génies du ſiecle paſſé doivent tout ce qu'ils furent & ce qu'ils ſeront toujours; goût qui met le ſceau de l'immortalité aux ouvrages où il ſe fait ſentir; goût enfin ſans lequel on peut aſſurer que les plus rares Talens demeurent toujours au-deſſous d'eux-mêmes : car il ne faut pas ſe flatter, ni ſe laiſſer ſéduire par l'éxemple de quelques Talens ſupérieurs qui ont plutôt paru dédaigner ce goût, qu'ils ne l'ont dédaigné en effet. Ce ſont d'excellens Originaux qui ont fait, ſans le vouloir & contre leur gré, de fort mauvais Copiſtes. Il ne faut être ſinge ni de l'antique ni du moderne : mais s'il étoit queſtion de donner dans un excès, tête baiſſée, (ce que ne fait jamais un eſprit droit & ſûr) encore vaudroit-il mieux pour un bel eſprit, comme pour un Peintre, s'enrichir des dépouilles anciennes, que de s'appauvrir en tirant tout de ſon fonds, avec une affectation marquée à contrefaire ceux des modernes, dont le fond

plus fertile a produit des beautés qui n'appartiennent qu'à eux, & qui ne siéent qu'à eux : beautés singulieres bien moins propres à être imitées par autrui, que dignes d'être véritablement estimées dans leur premiers inventeurs & dans eux seuls.





DISCOURS SUR LE CYCLOPE D'EURIPIDE, *ET SUR LE SPECTACLE SATYRIQUE.*

Raisons de faire connoître le *Cyclope* & de le mettre, après les Comédies.

JE ne me suis ravisé de donner le *Cyclope* que vers la fin de l'impression de cet Ouvrage. Heureusement nulle place ne lui convenoit mieux que celle où on le met ici, (comme un hors d'œuvre) à la suite d'Aristophane, ou bien il n'en devoit point du tout avoir dans ce Livre. Après ce qu'on a lû à son sujet dans quelques endroits des deux premiers Tomes, il seroit inutile de vouloir déguiser au Lecteur les raisons qui m'avoient porté à ne rien dire de cette Piéce. Quoique je n'aye pas eu dessein de

ſurprendre ceux qui ne la connoiſſent pas, j'avois appréhendé, (je l'avoue) qu'un Poëme ſi extraordinaire pour nos idées n'effaçât d'un ſeul trait dans l'eſprit des perſonnes irréſolues ſur l'eſtime dûe à l'antiquité Théatrale, l'impreſſion qu'auroit pû faire ſur elles le goût de la belle nature, ſi bien exprimé dans les Tragédies. Je craignois, pour le dire en un mot, qu'un Polypheme groſſier ne fît oublier une tendre Iphigénie, ou une Phedre paſſionnée : non que je cruſſe qu'une même plume n'ait pû produire deux genres de ſpectacles d'un caractere ſi différent, ſans ſe dégrader aux yeux du beau ſiecle d'Athènes. On a bien pardonné à Moliere même, ce que les honnêtes gens y trouvoient de trop approchant de la farce. Mais l'immenſe intervalle du ſiecle d'Euripide au nôtre, que j'avois pris tant de peine, (peut-étre inutilement)

à rapprocher par rapport au genre Tragique ſans altérer mes Auteurs, me paroiſſoit croître à l'infini, & devenir inſurmontable à l'égard du *Cyclope*, *& du Spectacle* qu'on appelle *Satyrique*. On a pû s'appercevoir, & je crois en avoir aſſez donné de preuves, que je n'ai pas prétendu que tout fût admirable dans Euripide & ſes contemporains. S'il eût été queſtion de les ajuſter un peu à la Françoiſe aux dépens de la fidélité, j'aurois été beaucoup moins à l'étroit, & peut-être aurois-je plus réuſſi. Mais il falloit expoſer juſte, & non pas ſimplement imiter. Des Auteurs tels que Boileau & Racine qui parlent par eux-mêmes à leur ſiecle ſe contentent ſagement de prendre le goût de l'antiquité, & ils en changent les mœurs. C'eſt l'adreſſe néceſſaire de quiconque veut plaire à coup ſûr, & ce ſeroit celle d'Euripide s'il revivoit. Il ſeroit

aujourd'hui un Racine, comme Racine eût été autrefois un Euripide. Mais quand on se donne pour simple Historien du Théâtre ancien, il n'est permis ni d'embellir, ni d'enlaidir ses Poëtes. Il faut les rendre. Il est seulement permis de ne pas heurter de front nos manieres, & de bien prévenir les lecteurs sur la difficulté de franchir, sans étourdissement de tête, plusieurs milliers d'années. Or on a beau convaincre les personnes sensées que cela doit être. Le saut est trop violent. On veut bien se supposer Athénien; on croit l'être; & dans un instant on oublie qu'on l'a voulu, & l'on se retrouve François avec tous les préjugés du tems. La raison parle, le préjugé agit. L'une n'est que lumiere, l'autre est presque passé en instinct; c'est la plainte ordinaire: on ne se met jamais bien dans la place des personnes que l'on blâme.

Si cette expérience eſt ſenſible dans la lecture des Tragédies anciennes, où l'on ſent d'ailleurs tant de beautés du goût de tous les âges, que ſera-ce ſi l'on voit une eſpéce preſque indéfiniſſable de Poëme qui n'a tout au plus que quelques beautés de mode, jointes à des bouffonneries faites pour la derniere claſſe d'une populace Républiquaine & libertine ? Ce qu'on aura un véritable droit de blâmer dans ce Poëme ne fera-t-il point condamner par préjugé ce que l'on aura d'abord eſtimé par raiſon ? Il ne faut qu'un travers pour ruiner la plus brillante réputation. L'on en a eu des éxemples dans tous les ſiecles. Hé comment ſe ſoutiendroit Euripide en ce qu'il a de bon, contre ce qu'on trouvera ici de mauvais ?

Voilà au vrai ce que je me diſois à moi-même, & ce qui m'avoit déterminé à ſupprimer le *Cyclope*. Je

croyois être aſſez quitte envers la bonne foi dûë au Public, en diſant naïvement que cette piéce à mon ſens ne méritoit pas de lui être expoſée en François. Comme je n'épouſe nullement les intérêts de l'antiquité au point d'adorer tous ſes débris, ce qui ſeroit d'un faux goût, j'avois crû pouvoir trancher ſur cet article, auſſi hardiment que ſur d'autres défauts, ſans préjudice de l'eſtime que j'ai marqué ouvertement pour les vraies beautés. Cela m'avoit paru ſuffire pour montrer mon peu de partialité, & pour rendre juſtice à Euripide, ſans le décréditer. L'expoſition d'un Ouvrage que je croyois peu digne de ſon génie, m'avoit ſemblé trop chatouilleuſe pour un ſiecle tel que le nôtre. Mon entrepriſe n'étoit déja que trop hardie à ſes yeux. Mais, toutes réflexions faites, ou plutôt ſans beaucoup de réflexion, la témérité qui m'a

fait entreprendre le Théatre des Grecs, m'a porté enfin à l'achever entierement, au hazard de manquer mon but.

La ſingularité d'une piéce qui nous reſte ſeule dans un genre qu'on ne ſçauroit bien connoître que par elle, mérite bien qu'on franchiſſe le pas, ſans trop redouter les préjugés des ennemis de l'antiquité. Les juges équitables & déſintéreſſés ſçauront ſéparer le vrai d'avec le faux, le bon d'avec le mauvais, ſans conclure de celui-ci contre celui-là, & ſans proſcrire tout; effet trop ordinaire de la vivacité Françoiſe. Quelques Comédies foibles d'un Corneille lui ôteront-elles jamais le rang de ſupériorité qu'il mérite dans l'eſtime de la poſtérité judicieuſe?

Après tout, quand je dis que le *Cyclope* ne me paroît pas digne d'Euripide, il eſt bon d'expliquer ce terme, pour ne pas donner dans

Charybde en tâchant d'éviter Sylla, & de peur d'encourir la disgrace des admirateurs du Théâtre Athénien, en ménageant la délicatesse de ses adversaires, & de ceux qu'ils ont rendus indifférens. Je m'expliquerai donc; & pour le faire avec plus de netteté & de précision, je commence par définir le genre du Poëme dont il s'agit, en développant son essence, sa matiere, son origine, son but, ses rapports avec les autres spectacles, ses personnages, ses Auteurs, & tout ce qui le concerne.

II. Ce spectacle s'appelle *Satyrique*, nom tiré des *Satyres*, Divinités champêtres, qui en faisoient toujours l'ame, & nullement de la *Satyre* sorte de Poësie médisante qui ne ressemble en rien à celle-ci, & qui lui est fort postérieure. Elle n'en est pas même issue, car elle est toute Romaine, dit Quintilien; & l'autre est une in- Idée du Spectacle Satirique.

vention purement grecque, peu mise en œuvre par les Romains. Le Poëme Satyrique n'est ni Tragédie, ni Comédie. Mais il tient le milieu entre l'une & l'autre. Il participe de la premiére par la conduite, le dessein, la noblesse de quelques personnages, le sérieux, le pathétique, & le tour de quelques Scènes. Il tient aussi un peu de la seconde par la gayeté libre, & souvent très poliçonne de quelques jeux de Théâtre, par la versification sautillante & vive, par l'issue toujours agréable & jamais tragique. Son but principal étoit de remettre les esprits dans une situation plus douce, après les impressions causées par la Tragédie; & sa matière ordinaire étoit Bacchus, soit parce qu'on jouoit ces Piéces dans la joye des Fêtes Bacchiques, soit pour ne paroître pas avoir entierement oublié ce Dieu, comme le fit la Tragédie en s'en-

nobliſſant ; ce qui faiſoit dire : *Que fait ceci à Bacchus ?*

Je ne remonterai point ici juſqu'aux ſources ténébreuſes de l'origine de ce ſpectacle. Son nom ſeul fait aſſez connoître qu'il eſt né du même germe que la Tragédie & la Comédie informes, dans la liberté des Fêtes célébrées par les Païſans. Horace le fait de peu poſtérieur à l'une & à l'autre, quand il dit, que » celui qui (*a*) diſputa le » prix du bouc dans le genre tra- » gique, s'aviſa bientôt d'offrir aux » ſpectateurs des Satyres nuds & » groſſiers » ; mais c'eſt toujours même origine. Ainſi (*b*) les Vendanges, (*c*) ou le Bouc immolé (*d*),

(a) *Carmine qui Tragico vilem certavit ob hircum,*
Mox etiam agreſtes ſatyros nudavit.

(*b*) Τραγῳδία. Chanſon de Vendange.

(*c*) Τρυγῳδία. Chanſon du Bouc.

(*d*) Κωμῳδία. Chant de Village.

(a) les quolibets de village, & la licence payſane aſſez conforme à celle des Satyres, furent les trois ſources des trois Spectacles qui amuſérent ſi longtems Athénes, à ſçavoir le Tragique, le Comique, & le Satyrique, ſans compter les *Mimes* qui font le quatriéme, & dont j'ai parlé.

Le ſçavant Iſaac Caſaubon (*b*) va plus loin, & prétend trouver l'origine de tout cela dans la nature même. Il dit que comme elle eſt la mere de tous les Arts, elle l'eſt auſſi des Fêtes; que les Fêtes ont enfanté les danſes & les bons mots; que de la danſe eſt venue la muſique, & que les bons mots ont produit tous les ſpectacles dont nous parlons. On ne ſçauroit remonter plus haut. Mais de même que la Tragédie & la Comédie ne

(a) Σατυρικὰ δράματα Spectacles ſatyriques.

(b) *De Satiricâ Poëſi. l. 1. c. 1.*

prirent leur forme qu'à peu près au tems & de la maniere que je l'ai expliqué (*a*), de même aussi le Poëme Satyrique n'a-t-il pris couleur que de cette maniere, & dans ce tems, c'est-à-dire au siecle d'Eschyle, & par ses soins. Des œuvres si semblables pour le plan doivent avoir eu le même pere; & du même principe l'on doit tirer les mêmes conséquences. L'inventeur du Dialogue est sans contredit l'inventeur de tous les spectacles de son siecle.

En effet, à en juger par le *Cyclope* (preuve parlante, plus précieuse que toutes les conjectures du monde, preuve unique, & qui l'étoit même du tems d'Eustathius le célébre Commentateur d'Homere, il y a environ cinq cens ans) à en juger, dis-je, par ce rare morceau, on doit reconnoître dans les spectacles satiriques, la marche de la Tra-

(a) Tome I. Discours 2.

gédie, & de la Comédie en regle. Même évolution de ſujet, même tour d'intrigue, même façon de dénoument, nul épiſode, nul incident qui retarde l'action. Au contraire, comme cette piéce n'a gueres plus de 700 vers, il paroît que les piéces du même genre étoient très-courtes; & ſi nous n'avions pas d'autres preuves, l'on ſeroit bien fondé ſur cette brieveté ſeule, à comparer ces Poëmes aux petites piéces qu'on donne aujourd'hui en France à la ſuite des grands ſpectacles. L'on ſçait d'ailleurs que chaque Poëte manquoit peu à joindre une pareille piéce aux Tragédies qu'il donnoit pour diſputer le prix, & qu'on la repréſentoit après elles, pour tempérer l'émotion de triſteſſe qu'elles avoient dû cauſer. Pour achever la comparaiſon du genre Tragique avec le Satyrique, l'on verra que celui-ci avoit une ſorte de ſérieux différent de la ma-

jeſté qui régne dans celui-là, des ſentences aſſez relevées, des diſcours étudiés, d'aſſez beaux traits de morale, mais rien d'extrêmement paſſionné.

Ce ſpectacle ſingulier (en mettant à part ſon plan) s'éloigne encore plus de la Comédie ancienne que de la Tragédie. Car on n'y verra ſur la Scène, ni le gouvernement, ni les particuliers de la République Athénienne, comme chez Ariſtophane. Le *Plaiſant* bon ou mauvais avoit ſes degrés bien marqués dans l'antiquité. Celui de la Comédie n'étoit pas celui des Mimes, & le *Plaiſant* des Mimes étoit beaucoup moins le *Plaiſant* des piéces ſatyriques. L'étude profonde du cœur humain, & de l'aliment qu'il lui falloit pour le réjouir, avoit ſousdiviſé cela d'une maniere étonnante. C'étoient autant de claſſes de divertiſſemens, dont aucune n'oſoit anticiper ſur

les autres : bien éloignée en ceci de notre manie qui voudroit quelquefois réunir des choſes inalliables, la Tragédie, la Comédie, l'Opéra. C'eſt eſſayer de nouveaux aſſaiſonnemens pour réveiller un ſpectateur dédaigneux, & las des beautés naturelles. Les Poëtes y ſont bien embarraſſés. Ils l'étoient déja du tems de Phédre dont j'ai rapporté la fable *, du tems de la Fontaine qui l'a ſi agréablement appliquée aux Cenſeurs qu'il avoit ſous les yeux, du tems même d'Eſchyle. Mais quelqu'aſſervis que ſoient les Poëtes de chaque ſiecle au goût, ou plutôt au caprice régnant, il ne tient qu'à eux de ſe tirer d'eſclavage, & de revenir au vrai goût, qui pour plaire efficacement veut qu'on ne confonde pas des œuvres différentes par leur nature, renferme les talens dans les limites de la ſage vrai-ſemblance, ne

* Tome IV.

ſouffre pas qu'on donne un Roman pour une Tragédie, éxige enfin qu'il en ſoit de même, s'il s'agit du Comique, & de même auſſi de quelque genre que l'on tente pour toucher ou pour amuſer des perſonnes que l'on ſuppoſe raiſonnables. C'eſt ce qu'avoient compris les Anciens; & ſi nous les blâmons à juſte titre d'avoir trop ſous-diviſé les eſpéces de ſpectacles, que le bon ſens réduit à deux principales, du moins devons-nous leur ſçavoir gré d'avoir conſervé dans chaque ordre de divertiſſemens le caractere particulier qui leur convenoit, à l'imitation de la nature, qui donne toujours à chaque être ſon eſpéce, ſes propriétés, & ſa perfection ſpécifique.

C'eſt ce que firent les Athéniens par rapport au ſpectacle dont je parle. Ils s'appliquerent à le cultiver preſque avec autant de ſoin que le plus noble dont il n'étoit

qu'un délaſſement. Il fit donc une claſſe particuliere. Mais étoit-il de nature à durer toujours? Etoit-ce un fonds ſolide qui méritât d'établir pour tous les ſiecles à venir un genre de ſpectacle à part? Le fait & l'uſage contraire ſemblent d'abord décider que non. Car avant que de dire ce qu'il eſt devenu, & en quoi il s'eſt métamorphoſé, je dois avouer que le bouffon y gâte le ſérieux, & le délicat; qu'il y a du bas comique pour divertir les *acheteurs de noix*, comme s'exprime Horace; & qu'enfin à ne rien céler, ce fut le mauvais goût, l'inconſtance, & le caprice des ſpectateurs qui lui donna lieu. On ſe laſſa un peu du Tragique qui faiſoit pleurer, & même du Comique qui faiſoit rire. On voulut du merveilleux outré, du bizarre, & du nouveau, comme on en veut quelquefois de nos jours. Mais les Poëtes en ſecondant cette manie

ne firent pas tout-à-fait ce qu'on a tenté ſouvent en France. Loin de ſe perdre dans des idées nouvelles ils ne firent que rajeunir les anciennes. Ils ſe reſſouvinrent des *Satyres* qui avoient amuſé le peuple dès le premier âge de la Tragédie informe. Ils les ajuſterent un peu à la mode, & ſur le goût de la Tragédie formée, qui les avoit exclus, dès qu'elle avoit ſongé à s'ennoblir. Elle ſouffrit que les Satyres devenus moins ruſtiques qu'autrefois priſſent un peu de ſon air pour divertir auſſi réguliere-ment qu'elle, & moins ſérieuſe-ment. C'eſt ce que dit Horace : » Il falloit rappeller le ſpectateur » par une agréable nouveauté ». Les Romains même qui ſupplée-rent au vrai ſpectacle ſatyrique des Grecs, par leurs piéces Atellanes, où il n'entroit point de Satyres, n'introduiſirent ces farces (dit un vieux Sholiaſte de Juvénal) que

pour mitiger un peu le férieux-triſte du Tragique. D'où il eſt aiſé d'inférer, que la Poëſie en queſtion, conſidérée ſoit par ſon eſſence, ſoit par ſa deſtination, ne devoit pas former un ſpectacle immortel, comme le ſont la Tragédie & la Comédie. Il en eſt de ce genre bizarre comme des Mimes. C'étoient des avortons de ſpectacles. Ils devoient avoir le ſort du faux goût, qui eſt de paſſer pour renaître, mais non pas de durer & de plaire toujours.

Toutefois l'œuvre ſatyrique, toute mépriſable qu'elle paroît au premier coup d'œil, mérite une attention particuliere en ce qu'elle a produit, par un changement imperceptible & fin, une ſorte de ſpectacle qui a ſon mérite ſans contredit. C'eſt la *Paſtorale*. On ſubſtitua, quoique tard, des Bergers gracieux à d'infames Satyres. On mit l'Idylle en action, & l'on

prit un milieu entre le Tragique & le Comique, qui fit un ſpectacle imité de l'un & de l'autre, ſans preſqu'être aucun des deux ; quoiqu'on le range avec raiſon dans l'ordre des Comédies. C'eſt à l'Italie moderne (ſi je ne me trompe) que l'on doit cette ingénieuſe invention ; & je ne doute nullement que le Spectacle Satyrique n'en ait autant été le modele que l'Eglogue. Des Satyres aux Bergers, le paſſage eſt très-naturel.

Les Satyres & les Silénes, perſonnages différens ou par leur âge, ou par quelque autre bizarrerie poëtique, compoſoient le Chœur des piéces ſatyriques. Ils lui donnérent leur nom, & en caractériſérent l'eſſence. C'étoient des Divinités fabuleuſes nées du pinceau des Peintres, & de l'imagination des Poëtes. J'ai peine à me perſuader que les Anciens les ayent jamais bien ſérieuſement regardés

autrement que comme des Divinités de la fable, eux qui les produiſoient ſur la Scène pour s'en moquer. La peinture qu'ils en faiſoient eſt toute allégorique par rapport à Bacchus, dont ces demi-Dieux étoient les ſuivans. Or ſur le pied d'allégorie, l'antiquité réaliſoit tout, pour frapper davantage les eſprits, non pour leur perſuader que tout cela fût réel & divin. Il eſt viſible par la piéce du *Cyclope* que les Satyres & les Silénes étoient les bouffons de la populace. Leur caractere cynique, mordant, pétulant & lâche, montre aſſez qu'on ne les mettoit ſur la Scéne que pour y ſervir de joüet. Folie antique des Poëtes, inventée & ſoutenuë pour éterniſer celle des ſpectateurs. Ces mêmes perſonnages ne laiſſoient pas de paſſer pour profonds dans les connoiſſances abſtruſes. Nous voyons que l'yvrogne Siléne dit des choſes fort

relevées dans (*a*) Virgile. Cicéron (*b*) met des Oracles dans la bouche du Siléne pris par Midas. Platon (*c*) lui-même compare Socrate à ces figures de Silénes que faisoient les Sculpteurs ou les Peintres, & qui en s'ouvrant ou se séparant laissoient voir en dedans ou derriere elles, des représentations d'Amours & de graces, comme pour signifier qu'il ne falloit jamais s'arrêter à l'écorce, mais qu'on devoit creuser plus avant; que sous un masque difforme l'on trouvoit souvent une sagesse exquise; & qu'un sens profond pouvoir être voilè par des bouffonneries.

Sur ces faits; & quantité d'autres que je supprime, on pourroit juger que les piéces satyriques étoient des allégories qui recé-

(*a*) Eclog. 6.
(*b*) Tuscul. 1.
(*c*) Dans son banquet.

loient un ſens plus fin, que celui qui ſe préſentoit d'abord. Et véritablement cette idée n'eſt pas ſans fondement. Car Donat (*a*) dit » que la Poëſie ſatyrique à la vé» rité ne nommoit perſonne, mais » qu'elle reprenoit les vices des ci» toyens d'une maniere dure & for» te ». Il en prit mal au Poëte Philoxene (*b*), d'avoir déſigné dans un

(a) *Prolegom.* TERENT.

(*b*) Ce Philoxene étoit de Cythere, Poëte Dithyrambique & Paraſite de profeſſion, il avoit été eſclave. Denys le Tyran l'envoya aux carrieres ſur des ſoupçons qu'il eut du commerce de ce Poëte, avec une joueuſe de flûte entretenue par le Roi. Phyloxene y fit ſon *Cyclope*. C'étoit un débauché & un bûveur achevé. C'eſt de lui qu'Athénée raconte tout ceci, & quantité d'hiſtoriettes & de bons mots, dont pluſieurs ont été mis en vers ou en contes dans les *ana*; entr'autres ce mot qu'il dit étant prêt de mourir pour avoir trop mangé.

M'y voilà tout réſolu.

Et puis qu'il faut que je meure,

Poëme ſatyrique le Tyran par le Cyclope, la favorite du Roi par Galatée, & lui-même par Ulyſſe. Les Satyres étoient en effet mordans, & les Romains ſe ſervoient de ces perſonnages dans leurs Triomphes pour lancer ſur les triomphateurs, des traits cauſtiques, dont il ne leur fût pas per-

Sans faire tant de façon
Qu'on m'apporte tout à l'heure
Le reſte de mon poiſſon.

LA FONT. *après le vieux Comique Machon.*

Et cette autre plaiſanterie. Philoxene étant à la table de Denys, & voyant qu'on avoit ſervi un très-petit poiſſon pour lui, & un monſtre pour le Roi, s'aviſa d'approcher de ſon oreille le poiſſon-fretin. Interrogé pourquoi cette momerie, „ c'eſt, dit-il, que je voulois ſça-„ voir certaines nouvelles du tems de „ Nérée; mais ce jeune hôte de la mer „ n'a pû me répondre. Le vôtre eſt plus „ vieux, il ſçaura ſans doute ce que je „ demande „.

mis de ſe fâcher, dans la chaleur d'une Fête publique.

S'il eſt difficile (malgré ces autorités & ces exemples) de montrer que l'allégorie ait toujours été l'ame du Poëme ſatyrique, au moins prouve-t'on paſſablement qu'elle en a fait quelquefois l'agrément & le ſel, auſſi bien que la parodie. L'on ſçait du moins (*a*) que Cratinus fit une parodie de l'Odyſſée d'Homere. La queſtion ſeroit de ſçavoir, ſi c'eſt un ſpectacle ſatyrique à la lettre, ou ſi ce n'étoit pas plutôt une Comédie dans les formes, comme celle des *Grenouilles* d'Ariſtophane. Certes, ſi l'on montroit bien que la parodie ou l'allégorie euſſent été la baſe de la Poëſie ſatyrique, il y auroit de l'injuſtice à la regarder comme abſolument mauvaiſe dans ſa ſubſtance, quoique bouffonne. Mais, à dire le vrai, nous n'avons

(*a*) Par PLATONIUS.

presque rien qui nous porte à le penser ainsi, particulierement du *Cyclope*, non qu'il n'y ait des allusions assez délicates. Mais ce n'est pas de quelques traits qu'il s'agit, il est question du fonds. Or j'avoue franchement que je n'y vois rien de pareil aux Comédies d'Aristophane. Car celles-ci sont véritablement allégoriques ; & voilà ce qui en fait le prix, malgré les grossieretés qu'on y déteste avec tant de raison. Personne même que je sçache, ni des Anciens, ni des Modernes que j'ai consultés, ne s'est avisé de vouloir chercher dans la Poësie satyrique en général, ou du moins le *Cyclope* en particulier, cette allégorie ou parodie que je souhaitois si fort d'y trouver.

Or si ce sel n'y est pas, il faut convenir de bonne foi que cette extrême différence entre la Comédie ancienne, & cet autre genre de spectacle rend ce dernier fort

inférieur à la premiere. Car si je ne trouve pas un beau sens caché sous une enveloppe vile en apparence, cette enveloppe sera vile, en effet, puisqu'elle cessera d'être enveloppe, pour devenir le fonds & la réalité même du spectacle. Bien plus, si les bouffonneries, quelque sens fin qu'elles couvrent, ne peuvent jamais être après tout que des bouffonneries, que sera-ce si elles ne voilent rien de fin; & qu'elles ne disent effectivement que ce qu'elles veulent dire? Je crains fort que ce n'ait été là tout l'art de la Poësie satyrique, & que les Poëtes n'y ayent entendu d'autre finesse, que celle de divertir le menu peuple par des nouveautés gigantesques, & par des plaisanteries libertines. En ce cas là l'on ne sçauroit se tromper en prononçant que le *Cyclope* est peu digne d'une plume qui a produit tant de belles choses, & qu'à en juger par

cette piéce les autres de même genre étoient également indignes de leurs Auteurs.

Thespis contemporain de Solon vers la 60 Olympiade fut, selon les apparences, le premier de ces Auteurs qui fit paroître des Satyres dans son chariot. Horace semble le désigner sans toutefois le nommer. Suidas veut que ce soit ce Pratinas, qui disputoit le prix avec Eschyle & Chærille. Certes s'il s'agit d'un spectacle dialogué, l'on ne sçauroit en attribuer l'invention qu'à Eschyle (a), comme j'ai tâché de le faire voir. L'on cite cinq piéces satyriques de ce pere des spectacles, (entr'autres le *Protée*) sept ou huit de Sophocle, quatre d'un certain Achæus qui ne laissoit pas d'avoir quelque célébrité, cinq d'Euripide, quelques-unes de Xénoclès, de Philoclès, de

(a) Tom. I, Discours sur l'origine de la Tragédie.

Morſimus, Pòëtes dont parle Ariſtophane; quelques-unes encore d'Aſtydamas le fils, de Iophon, & même du Philoſophe Platon, qui les brûla auſſi-bien que ſes Tragédies ſans les repréſenter. Voilà à peu près tous les Auteurs du beau ſiécle cités: mais tous leurs Poëmes ſatyriques ne le ſont pas, & il eſt hors de doute qu'ils en ont fait un plus grand nombre que ceux dont on a conſervé les noms: en général il eſt vrai de dire que tout Poëte Tragique étoit en même tems Poëte ſatyrique, puiſque la petite piéce accompagnoit preſque toujours les *Trilogies* tragiques, pour en faire des *Tétralogies* complettes. De tous ces Poëmes nous n'avons d'entier que le *Cyclope*, qui eſt conſtamment d'Euripide. Ses fréquentes ſentences, je ne ſai quel air de Philoſophe répandu dans quelques endroits, ſon tour d'expreſſion ſemblable à celui qui régne dans ſes autres piéces, ne laiſſe-

roient pas lieu d'en douter, quand on n'auroit pas le concert unanime des manuſcrits, & le témoignage d'Athénée.

La Scéne eſt conforme à celle des Spectacles de cette nature. Un rocher, un antre, des pâturages, des troupeaux. Les Satyres ſe couvrent de peaux de chevres. L'action elle-même eſt moitié ſérieuſe, moitié burleſque. L'iſſue en eſt heureuſe pour Ulyſſe. Le ſujet en eſt hiſtorique, comme ceux des Tragédies. En un mot tout annonce ici un ſpectacle ſatyrique, tel que je l'ai peint. Car, pour dire quelque choſe de la Scène, dont je n'ai encore rien dit, » il y en » avoit de trois ſortes, (dit Vitru» ve †) la Scène Tragique étoit dé» corée de colonnes, de frontons » élevés, de ſtatues, & de tout ce » qui orne les Palais des Rois. La » Comique faiſoit voir des mai-

† VITRUVE, *l.* 5. *c.* 28.

» ſons particulieres avec leurs bal-
» cons & leurs croiſées en perſ-
» pective, comme les rues ordi-
» naires. La ſatyrique enfin étoit
» parée de bocages, de grottes,
» de montagnes, & d'ornemens
» champêtres qu'on voit dans les
» païſages »: Les Satyres vieux &
jeunes, les Silénes plus ou moins
âgés étoient diſtingués par des
maſques groteſques, vrayes têtes
poſtiches ayant l'air de celles des
chévres. Ces eſpéces de caſque les
diſtinguoient par la coeffure à long
poils. Une peau de bête couvroit
négligemment les Satyres. Les Si-
lénes étoient ornés de fleurs arti-
ſtement tiſſues. Les uns & les au-
tres étoient quelquefois repréſen-
tés par des Pantomimes grimpés
ſur des échaſſes afin de mieux imi-
ter leurs jambes greſles comme cel-
les des boucs. Le fonds du ſpecta-
cle conſiſtoit, (ainſi que les autres)
dans les vers, le chant, & la dan-

se. Mais tout cela étoit plus gai dans le satyrique, sur tout la danse, qui avoit été de tout tems affectée aux satyres. Leur danse particuliere se nommoit *Sicinnis* à cause ou d'un Sicinnus son inventeur, ou d'un mot † qui signifie *mouvement*. Aussi étoit-elle très-vive (sans doute comme la Musique) un peu païsanne, & nullement affectueuse, comme l'étoit celle des Tragédies. Voilà en peu de mots ce qu'on peut dire du Spectacle Satyrique.

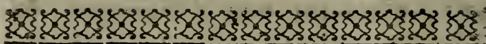
Pour orner la piéce qu'on va voir, on a crû pouvoir emprunter de Casaubon une gravûre antique qu'il a publiée le premier. On lui a seulement donné une grandeur quadruple de sa véritable grandeur. C'est une véritable pierre gravée & fort ancienne qui représente une Bacchanale. La pierre est un jaspe de couleur verte ti-

† κίνησις.

dant ſur le noir avec des taches rouges. Il y a huit perſonnages. Bacchus eſt le principal. Il eſt ſoutenu en l'air, par un Siléne d'un côté, & par un Satyre de l'autre. Un enfant qui a le pied ſur un maſque ancien, lui ſoutient une jambe. Un autre marche devant avec une corne d'abondance, & paroît tirer un bouc. Un arbre ſert de dais à Bacchus. Il eſt couronné de Pampre; & il tient d'une main des fleurs liées en forme de couronne ſuivant l'uſage des buveurs de l'antiquité. Sa coupe eſt renverſée aux pieds du Satyre. Trois Bacchantes l'environnent; l'une avec le petit tambour qu'elle frappe, une autre jouant de la double flûte. La troiſiéme ſuit: de la main gauche elle ſemble cueillir un fruit de l'arbre, ou agiter quelque inſtrument pour divertir Bacchus. Sa main droite eſt occupée à tenir une baguette ornée de lierre & de pam-

pre, mais un peu différente du Thyrſe, qui étoit plus long; & armé par une extrêmité, en forme de pique, ou même par les deux bouts. Quoique ce ſujet ne ſoit pas celui du *Cyclope*, il y a aſſez de rapport pour le placer ici, puiſque c'eſt une Bacchanale, & une Bacchanale de Théâtre; ce que montre aſſez le maſque renverſé.





LE CYCLOPE D'EURIPIDE

PERSONNAGES.

Polypheme Cyclope.	Chœur de Satyres.
Silene.	Ulysse.

La Scène est près d'une Caverne du Mont Ætna.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Silene *seul.*

Hélas, Bacchus, que je souffre, & que j'ai souffert pour toi dès ma tendre jeunesse! Rappellerai-je d'abord le tems où agité par les Furies que t'envoya la jalouse * Junon, tu quittas les Nym-

* A cause de Sémelé amante de Jupiter & mere de Bacchus.

phes des montagnes qui t'avoient élevé? Rappellerai-je nos dangers dans la guerre des Géans? Glorieux souvenir! Siléne étoit à tes côtés. Tu le sçais: Je signalai ma valeur, & sans vanité je perçai de ma lance Encelade, malgré son énorme bouclier.... (*Aux spectateurs.*) D'où vient cette surprise? Seroit-ce un songe? * Non certes; & je montrai moi-même les dépouilles à Bacchus. Mais oublions les maux passés. Que sont-ils en comparaison des infortunes présentes? Ta derniere avanture m'a perdu. Junon, pour t'écarter loin d'elle, s'avise de te faire enlever par des Pirates ** Tyrrhéniens. Je vogue sur tes vestiges avec les satyres mes fils. Assis au gouvernail, je les encourage. La mer blanchit sous leurs rames. Nous cherchions Bacchus perdu pour nous. Vain projet! Peu loin de Malée *** un vent contraire nous jette sur ce rocher d'Ætna, triste asyle des hideux enfans de Neptune, de ces monstres avides **** du sang hu-

* Siléne fait ici le fanfaron pour faire rire. Car rien de plus lâche que les Silénes & les Satyres.

** Voyez cette fable dans les Mètamorphoses d'OVIDE l. 3. vers la fin.

*** Promontoire de Laconie.

**** Monstres qui n'ont qu'un œil au milieu du front.

main, de ces habitans ténébreux des antres obscurs, en un mot des cruels Cyclopes. L'un d'eux nous surprend, & nous fait ses esclaves. C'est le barbare Polypheme. Quel changement de fortune! Nous paissons ses troupeaux après avoir servi l'aimable Bacchus. Mes fils encore jeunes ont soin des jeunes agneaux. Mon emploi conforme à mon âge est de remplir de lait les vaisseaux, de tenir la grotte nette, & de servir d'horribles festins à mon abominable maître. Il est tems de songer à ce qui m'est prescrit & de nettoyer l'antre avec ce rateau de fer, pour recevoir bientôt le Cyclope & ses brebis. Mais j'apperçois mes fils qui reviennent en dansant avec les troupeaux. Hola pourquoi ces danses légeres? Croyez-vous donc aller au son des instrumens, comme autrefois, accompagner Bacchus aux festins d'Althée *?

L'on voit par le tour de ce Prologue, moitié sérieux, moitié comique; quel étoit le goût des Prologues, ou des expositions de pareils spectacles; & que souvent ce pouvoient être de vrayes pa-

* Bacchus avoit aimé Althée fille de Thestius & femme d'Œnéus. L'on dit qu'il eut d'elle Déjanire. APOLLODORE. *Bibliothec. l. 1. c. 8.*

rodies du ſtyle tragique, & de l'air dont marche la Tragédie en débutant.

SCENE II.

SILENE, le Chœur de Satyres.

Le Chœur entre tumultuairement ſur le Théâtre & en danſant, comme on le voit. Cette troupe d'hommes *chevrepieds* (pour uſer du terme favori de Ronſard) devoit faire un ſpectacle très-propre à remplir ſa deſtination, je veux dire à exciter les huées du peuple qui vouloit des ſpectacles monſtrueux, & tirés de ſes fabuleuſes idées. Mais le moyen de traduire ce morceau de Chœur? Ce ſont des Bergers qui apoſtrophent leurs troupeaux en fort beaux vers, & dans le goût de Théocrite, puiſque ce Poëte en a imité quelque choſe dans une Idylle. Mais tout conſidéré ce ne ſont que des cris de paſteurs qui s'adreſſent à des animaux: non qu'il n'y ait en ceci une ſorte de naïveté, telle que l'a exprimée Euripide dans la Tragédie même * d'Ion, où ce jeune Prince menace les oiſeaux de les percer à coups de fléches. Mais ce goût antique eſt ſi fort anti-Francois (ſi

* Voyez cette piéce dans le Vol. V.

j'ose ainsi parler) que j'encourrois également le blâme des amateurs & des ennemis de l'antiquité, en tâchant inutilement de le faire passer dans une traduction que je donnerois pour bonne. En voici une telle quelle, sans altération considérable, & que je ne hazarde qu'en faisant remarquer qu'il y a en ce morceau, malgré l'élégance attachée aux vers, une rudesse qui n'est plus de saison.

LE CHŒUR.

STROPHE. Chef inprudent d'un troupeau choisi, où t'égares-tu * parmi ces rochers? Là nul souffle de zéphire, point d'herbe tendre, point d'eau claire pour étancher ta soif; tu n'y entendras point les agneaux bellans. C'est ici.... Descends, viens.... Si tu ne quittes cette hauteur, je te....Rentre promptement dans l'antre du Cyclope.

ANTISTR. Approchez, ô Brebis. Vos Agneaux vous rappellent; les laisserez-vous languir? Ne quitterez-vous point ces pâturages pour revenir dans les antres d'Ætna?...Je sens mon malheur, com-

* Virgile a imité cela, dans l'Eglogue 7. v. 7.

Vir gregis ipse caper deerraverat.

» Le Bélier du troupeau s'étoit égaré.

me elles. Hélas Bacchus ne s'y trouve pas. Là ni danses, ni Bacchanales, ni Bacchantes. Là l'on n'entend point le doux son des tambours bacchiques, ni les glous-glous du jus de la treille. Il n'est plus pour nous de Nymphes ni de Nyssa *.

Vainement je chante ces airs pour notre Dieu favori. Vainement je soupire après nos fêtes passées, & nos plaisirs évanouis. Où es-tu chere Divinité? Je me figure envain tes blonds cheveux èpars & flottans au gré des vents. Ton fidéle Ministre est devenu l'esclave d'un Cyclope. Quel esclavage! Cette peau de chévre dont je me vois revêtu, me fait envain soupirer après la liberté & ta compagnie, que j'ai perdue pour toujours. EPODE.

Cela prépare le dénoument: & cet art des Anciens, jusques dans leurs moindres piéces, mérite d'être observé.

SCENE III.

Les mêmes, SILENE.

SILENE *interrompant les Satyres.*

Paix, taisez-vous, mes fils. Ordon-

* Partie du Mont Parnasse où se célébroient les Orgies.

nez qu'on renferme vos troupeaux. (*Les Satyres les avoient rassemblés.*)

LE CHŒUR *aux valets.*

Obéissez, vous autres.... Mais, mon pere, d'où vient cet empressement?

SILENE.

Paix, dis-je. J'apperçois sur le rivage un vaisseau. Je vois des rameurs & leur chef qui s'avancent vers la grotte. Ils portent des vases & des urnes vuides. Le besoin les a contraint sans doute de s'écarter vers ces tristes bords. Malheureux étrangers, que je les plains! Hélas ils connoissent peu les Souverains de ces climats, puisqu'ils viennent si imprudemment se jetter dans les bras d'un hôte qui dévore les humains. Mais taisez-vous, & laissons-les approcher, pour sçavoir d'eux le sujet de leur arrivée en ces lieux.

SCENE IV.

Les mêmes, ULYSSE & ses compagnons.

ULYSSE.

Ulysse en arrivant s'adresse aux Satyres. » Me diriez-vous, dit-il, d'où nous » pourrions puiser de l'eau pour étan-

» cher notre brûlante soif, & s'il est ici » des habitans qui veuillent trafiquer des » rafraîchissemens pour des voyageurs » fatigués ? »

Ulysse en disant ces mots n'avoit pas encore apperçû la figure de ceux à qui il s'adressoit, mais voyant leurs pieds & leurs vêtemens, » Que vois-je, dit-» il, nous sommes dans une ville con-» sacrée à Bacchus. Je crois voir des Sa-» tyres.... O Vieillard, recevez le pre-» mier les honneurs que je dois à votre » âge, & à votre qualité ». (*Il salue Siléne.*)

Siléne lui rend politesse pour politesse; puis il lui demande son nom & sa patrie. Cet entretien est de vers à vers. Ulysse dit son nom & celui de ses Etats. » J'entends, reprend Siléne: Je connois » ce Grec éloquent, ce rusé descendant » de Sisyphe?.... » Ulysse qui se voit reconnu, & qui craint qu'on ne lui fasse tout son caractere, interrompt le Vieillard. » Arrêtez, dit-il, c'est moi-» même, n'en dites pas davantage... » Siléne continue de l'interroger à la Grecque; » d'où il vient? du siége de Troye. » Ignoroit-il le chemin de sa patrie? Non, » la tempête l'a écarté. Hélas, dit le » Vieillard, nous éprouvons vous & moi la même destinée »,

Cela donne lieu à Ulyſſe de queſtionner à ſon tour Siléne, qui avoüe que ſon mauvais deſtin l'a conduit au Mont Ætna, tandis qu'il cherchoit vainement Bacchus enlevé par des Pirates; que cette région de la Sicile ne connoît ni villes, ni habitans humains; que les Cyclopes en ſont les maîtres; que ces monſtres ignorent les douceurs de la vie civile & de la ſocieté; qu'ils menent une vie errante ſans reconnoître ni Souverains, ni Loix: (*Voilà les ſauvages d'aujourd'hui.*) Qu'ils ſont tous Bergers de profeſſion; que ſans uſer des dons de Cérès ils vivent de lait, de fromage, & de la chair de leurs troupeaux; qu'ils ignorent ſur tout la douce liqueur de Bacchus, que leur Sol ingrat eſt incapable de leur donner.

ULYSSE.

Connoiſſent-ils du moins l'hoſpitalité ſacrée?

SILENE.

Certes, ils diſent que les étrangers leur apportent des mets délicieux.

ULYSSE.

Que voulez-vous dire? Quoi, ils ſe nourriroient de ſang humain?

SILENE.

Nul n'aborde ici qui ne ſoit incontinent dévoré.

ULYSSE.

ULYSSE.

Où eſt le Cyclope ? Ne ſeroit-il point dans ſon antre ?

SILENE.

Non ; il ſuit les bêtes à la piſte ſur le penchant du mont.

ULYSSE.

Que pourriez-vous faire pour nous tirer au plutôt de cette terre maudite ?

SILENE.

Je n'en ſçais en vérité rien. Mais je ferois tout pour vous.

Ulyſſe le ſaiſit par ſa parole, & le prie de lui vendre des vivres. L'autre s'excuſe ſur ce qu'il n'a que des chairs d'animaux, des fromages, & du lait. Mais Ulyſſe s'en contente, & preſſe la concluſion du marché. Siléne demande de l'or. Mais Ulyſſe offre du vin, plus précieux pour le ſatyre que l'or. Ce vin même eſt du plus exquis. Il vient de Maron fils d'Evanthée, petit-fils de Bacchus, & éleve de Siléne, qui le fait remarquer en pleurant de joye. Il s'agit d'un vin d'un terroir eſtimé dans la Thrace. Siléne qui a perdu depuis longtems le goût de cette liqueur cherie, preſſe comiquement Ulyſſe de lui en faire voir. Celui-ci en montre auſſi-tôt une Outre, & commence par faire boire

le Vieillard qui fait son vrai personnage d'yvrogne à gages, avec toutes les grimaces qu'on peut imaginer. Car cela dominoit dans les piéces satyriques. Il savoure l'odeur, qu'il trouve *belle* : ce qui fait dire à Ulysse, » vous l'avez donc *vûë*? ». Pure parodie de quelque Poëte. Siléne boit & fait des sauts de joie. » Car le vin, » dit-il, s'est glissé dans ses veines jusqu'à » l'extrêmité des ongles » ?

Ulysse, sans compter le vin, lui promet de l'argent. » Serviteur à l'argent, » dit Siléne, donnez seulement le vin. » Soit (reprend le Roi d'Ithaque) livrez » les fromages & les agneaux ».

SILENE *a part, en s'écartant un peu.*

Oui certes, je les livrerai. Que m'importe l'intérêt de mes maîtres *? Je donnerois tous les troupeaux des Cyclopes, *& eux-mêmes*, pour une seule coupe de ce jus divin. Oui, je mettrois mon bonheur dans une heureuse yvresse à les précipiter tous, *& moi-même après eux*, de la cime de ce rocher dans la mer. Insensé quiconque ne met pas sa joye dans Bacchus..... lui seul fait oublier les maux. Buvons donc; caressons cette Outre, & laissons pleurer le Cyclope. (*A Ulysse.*)

* Je crois que c'est là le sens fin, quoique j'aye ajouté deux mots au texte.

Ecoutez, Ulyſſe, je veux un moment d'entretien avec vous.

ULYSSE.

Volontiers. Comptez ſur un entretien d'ami avec ami.

SILENE *rêvant un peu.*

Vous avez donc pris Troye & Héléne ?

ULYSSE.

Et nous avons renverſé de fonds en comble la maiſon de Priam, &c.

Il eſt viſible que c'eſt là un entretien digne d'un yvrogne, & d'un farceur mis ſur la Scène pour faire rire le peuple. Car Siléne pouſſe ſa pointe d'une maniere indécente, & apparemment en begayant & en chancelant à la maniere des éleves de Bacchus. Après ſept ou huit vers, il dit en voyant les valets qu'il avoit envoyé chercher des vivres : » Prenez, Ulyſſe, » voilà ce que vous demandez, lait, » fromage, & agneaux. Allez, fuyez » promptement : mais donnez en échan» ge du vin ».

ULYSSE *appercevant de loin le Cyclope.*

Ah Dieux ! Nous ſommes perdus. Voici Polyphême. Que ferons-nous ? où fuir ?

SILENE.

Retirez-vous dans cette caverne. Vous y ſerez bien cachés.

ULYSSE.

Oui, belle reſſource que celle de ſe jetter dans les filets ?

SILENE.

Bon, il y a quantité de ſubterfuges.

ULYSSE *à part.*

Il n'en ſera pas ainſi. Troye auroit trop à nous reprocher, ſi nous fuyions devant un homme ſeul. Avec ce bouclier j'ai ſoutenu des milliers de Phrygiens, & je fuirois ! S'il faut mourir, mourons en Héros, ou plutôt vivons pour juſtifier notre renommée.

SILENE *yvre.*

Allons, prenez & donnez. Quoi ! qu'avez-vous, d'où vient cet embarras ?



ACTE II.

SCENE I.

Les mêmes, LE CYCLOPE.

Comme ces ſortes de piéces toutes deſtinées au bas peuple conſiſtoient plus

en jeux de Théâtre bouffons, qu'en paroles, l'on va voir que l'yvresse de Siléne & des Satyres, qui avoient aussi bû, selon les apparences, a dû occuper longtems les yeux, & donner lieu aux huées publiques. Car le Cyclope en entrant est étonné d'entendre un bruit de Bacchannale, & de trouver le Vieillard yvre dans le devoir, en se montrant avec sa taille gigantesque, & son œil monstreux.

» D'où vient, (dit-il * d'une voix ter-
» rible) d'où vient, je vous prie, cette
» Bacchanale ? Vous n'avez pourtant en
» ces lieux ni Bacchus, ni ses crin-crins **,
» ni ses tambours. Répondez : Comment
» vont les petits renfermés dans mon an-
» tre ? Leurs meres les allaitent-elles,
» où les voit-on bondir à l'entour ? Où
» sont les vases de jonc ? Y a-t-il quantité
» de fromages ? Hem : que dites-vous ?
» Hola, veut-on répondre ? Cette mas-
» suë fera pleurer quelqu'un de vous.
» (*Il les menace le bâton haut, jeu de Théâ-*

* Ventre de Bouc, qu'ai-je entendu là-bas ? *M.* ROUSSEAU.

** κρόταλα χαλκοῦ. Monsieur ce sont des masques qui portent des *crin-crins*, & des tambours de basques. MOLIERE *dans les Fâcheux, Scène derniere.*

» *tre.* (Çà, çà, levez les yeux, qu'on
» m'écoute. (*Il prend par le menton Si-*
» *léne qui baisse la tête en valet de Comé-*
» *die.*)

SILENE *d'un air comiquement niais.*

Voyez plutôt. J'ai les yeux levés jusqu'à Jupiter. Je vois les étoiles.

LE CYCLOPE.

Le dîné est-il prêt?

SILENE.

Oui, préparez votre apetit.

LE CYCLOPE.

Les vases sont-ils pleins de lait?

SILENE.

Si pleins que vous pouvez le boire à seaux.

LE CYCLOPE.

Est-ce lait de brebis, ou de vache, ou lait mélangé?

SILENE.

Tout ce qu'il vous plaira, pourvû que vous ne m'avalliez pas * d'un trait.

J'ai peine à présenter à des François le bas comique de cette Scène. C'étoit l'écume de l'esprit tragique qui se délassoit

* Il faut prendre ce dialogue pour ce qu'il vaut. C'est-à-dire pour peu de chose eu égard aux honnêtes gens.

à faire rire la populace. Puiſqu'on ſouffre Villon, & nos vieilles Comédies, l'on peut bien faire grace à Euripide. Sur ce principe ſi legitime, je pourſuis ſans crainte.

Le Cyclope répond à la plaiſanterie qu'on vient de lire, (ſi c'en eſt une) par une autre de même eſpéce. » Il craindroit d'avoir la colique, ou de s'empoiſonner, s'il avaloit des Satyres qui ne font que ſauter ».

En ſe retournant ſur le Théâtre où il marche à grands pas en vrai Géant, il apperçoit Ulyſſe & ſes compagnons. » Oh, oh, dit-il, qu'eſt-ce que ceci ? Quelle troupe vois-je près de ma caverne. Ils m'ont tout l'air d'être de vrais brigands, ou des voleurs ſubtils qui ne viennent pas pour rien dans cette terre. Juſtement, voilà des agneaux liés avec l'oſier, des vaſes remplis de lait coagulé, & Siléne lui-même avec playes & boſſes ». Siléne, comme l'on va voir, ne laiſſe pas tomber ce mot par terre. Il en profite pour ſe tirer d'intrigue.

SILENE.

Ouf, j'ai la fiévre à force d'avoir été battu.

LE CYCLOPE.

Par qui ? quelle main vous a ſi mal ajuſté ?

SILENE.

Ce ſont ces coquins de raviſſeurs, parce que je m'oppoſois à leur vol.

LE CYCLOPE.

Ouais. Ils ignorent donc que je ſuis Dieu & de race divine. (*Alluſion aux Gentils-hommes Athéniens batteurs de païſans.*)

SILENE.

C'eſt ce que je leûr diſois. Mais ils n'en ont tenu compte. Ils ont gobé malgré moi maint fromage, & ils ſe mettoient en devoir d'enlever ces agneaux. Pour vous, ils ſe promettoient de vous lier à une poutre, de faire ſortir vos entrailles par votre petit œil, de vous régaler de force coups d'étriviéres, de vous tranſporter pieds & poings liés ſur leur vaiſſeau, & de vous vendre au premier venu pour ſervir à tranſporter des pierres, ou à garder la porte. Voilà comme raiſonnent les galans.

LE CYCLOPE.

Fort bien. Çà, cours vîte aiguiſer mes glaives, & allumer un bucher, que je les immole promptement, & que je les faſſe rôtir & boüillir pour appaiſer ma faim, auſſi-bien ſuis-je las des mets ordinaires que fournit la chaſſe. J'ai aſſez dévoré de lions & des cerfs, Il y avoit long-tems

que je n'avois gouté de chair humaine.

Cela ressemble fort aux contes d'Ogres & de Fées, contes faits pour amuser les enfans, ou plutôt pour leur gâter l'esprit, en leur inspirant des craintes ridicules, & un goût faux. Cette Scène auroit dû reconcilier M. Pérrault avec Euripide. Elle pouvoit figurer avec *la femme au nés de boudin.*

SILENE.

Seigneur Cyclope, vous dites bien; La diversité réveille l'appetit. Il y avoit en effet long-tems qu'il n'étoit arrivé d'étrangers en ces lieux.

ULYSSE *à Polypheme.*

Eccoutez-nous à notre tour. En sortant de notre vaisseau, nous sommes monté à votre antre à dessein d'acheter des vivres. Siléne que voici nous a vendu ces agneaux pour une coupe de vin. Il a bû, & nous a donné, le tout au gré des deux parties. Nulle violence de part ni d'autre. Voilà le fait. Mais ce Vieillard se voyant pris a tissu cette fable pour se tirer d'un mauvais pas.

SILENE.

Moi! Puissiez-vous.....

ULYSSE.

Oui, si je ne dis la vérité.

SILENE.

Il n'en eſt rien, Seigneur Polyphême. J'en jure par Neptune votre pere, par le plus grand des Tritons, par Nérée, par Calypſo, par les ſacrés flots, par tous les *** & par tous les poiſſons de la mer *. O le plus beau des Dieux, aimable Cyclope, mon cher petit maître, non, (je vous le proteſte) je n'ai point vendu votre bien. Puiſſent périr miſérablement mes coquins de fils que voilà, & que j'aime de toute mon ame, ſi je ne vous dis vrai !

Il me paroît évident que cela eſt inventé pour parodier Homere. Du reſte le Chœur, même en cette bouffonnerie, fait à peu près ſon office d'honnête homme que lui attribue Horace. Le beau c'eſt que ce Chœur dépoſe contre ſon pere. Car voici comment les Satyres parlent à Siléne.

LE CHŒUR.

Hola, Siléne, taiſez-vous. Je ſuis témoin oculaire, & je vous ai vû vendre tout cela. Si mes paroles ne ſont vrayes,

* Cette tirade de ſermens ridicules par les Dieux, & qui ſe termine aux poiſſons, montre ce que penſoit EURIPIDE des Dieux de la Fable, & juſtifie de plus en plus les reproches que lui faiſoit ARISTOPHANE.

périsse mon pere que voilà ! Ne calomniez pas des étrangers.

LE CYCLOPE *aux Satyres, & à Ulysse.*

Vous vous accordez tous à me tromper. J'en crois plus Siléne que Rhadamanthe, & que vous. Il est plus juste que ce Juge des Enfers.

Euripide veut ici, sans doute, peindre ces maîtres aveugles, qui après avoir donné leur confiance à des misérables, en sont les dupes éternelles, jusqu'à ne plus rien voir que par leurs yeux, quand même on leur feroit toucher au doigt la vérité & leur dupperie. Il y a beaucoup d'allégories & d'allusions à tout ceci. Mais je ne prétends pas m'en servir pour justifier le bas comique. Polyphême continue en cette maniere sans interruption.

LE CYCLOPE.

Interrogeons nous-mêmes ces étrangers. D'où venez-vous, s'il vous plaît ? D'où êtes-vous ? Quelle ville vous a donné la naissance ?

ULYSSE.

Nous sommes d'Ithaque. Nous venons de renverser Troye. Les vents nous ont poussés sur vos côtes.

LE CYCLOPE.

Etes-vous de ceux qui ont poursuivi jusques sur les rives du Scamandre cette furie d'Hélene ?

ULYSSE.

Oui, Seigneur : & il nous en a coûté bien des travaux.

LE CYCLOPE.

Vous pouviez vous les épargner, & demeurer chez vous. Belle entreprise, que d'aller chez les Phrygiens pour une femme enlevée !

Euripide a toujours parlé le même langage au sujet d'Hélene, soit dans *Iphigénie en Aulide*, Tom. II. p. 344. soit dans *Oreste* Tom. IV. p. 147. soit en divers autres endroits. Il est en cela d'accord avec Hérodote (au commencement de *Clio*.) Car ce pere de l'Histoire ne fait pas difficulté de blâmer les Grecs, & de laisser entendre du moins qu'on avoit raison de les haïr dans l'Asie pour y avoir porté le fer & le feu en faveur d'une femme perduë d'honneur.

ULYSSE.

Les Dieux l'ont ainsi voulu. Ne l'imputez pas aux mortels. Quant à nous, ô illustre fils du Dieu de la mer, daignez nous regarder comme des suppliants.

Nous osons vous le dire avec la liberté que donnent l'innocence & la vertu, ne souillez pas la vôtre par un festin impie; & ne trahissez pas des Grecs amis qui ont eu la confiance de venir vers vous, & qui ont bâti des Temples en l'honneur du Dieu votre pere. Toute la Gréce en est remplie. Le port de Tænare *, (asyle qu'on ne viole point) lui est particulierement consacré. Les hauteurs de Malé, le riche rocher de Sunium, les retraites de Gæreste sont à Neptune. Si nous avons porté la guerre aux Phrygiens, c'est que nous avons crû devoir laver dans leur sang le sanglant affront qu'ils avoient fait à la

* *Tænare* Cap du Péloponnèse qui sépare le Golfe de Messine d'avec celui de Laconie. Il est éloigné de *Malée* autre Promontoire du Péloponnèse de 84 mille pas. Il y avoit à Tænare des antres horribles où l'on feint qu'Hercule avoit tué le Chien Cerbere. A l'égard de *Sunium*, voici ce qu'en dit PAUSANIAS tout au commencement des *Attiques*; » Dans la partie du continent de la Gréce qui regarde les Cyclades » & la mer Ægée, s'avance Sunium, Cap de » l'Attique. Au bas il y a un port & sur la hauteur un Temple de Minerve. De là il y a fort » peu par mer à Laurion, d'où les Athéniens » tiroient des metaux d'argent ». THUCYDIDE & PLUTARQUE disent la même chose de ces Mines, & EURIPIDE est d'accord avec eux. Gæreste est un Promontoire de l'Eubée.

Gréce. Prenez part vous même à notre gloire. Hélas, vous êtes Grec puisque vous habitez ce mont * enflammé qui nous appartient. Souffrez qu'on traite avec vous d'homme à homme. Recevez des Supplians fatigués d'avoir erré sur tant de mers, donnez-leur les présens dûs à l'hospitalité sainte, des vivres & des vêtemens. Gardez-vous du moins de la réception barbare, & des festins horribles dont vous nous menaçez. Assez & trop, la terre de Priam a dévoré d'habitans de la Gréce. Assez le fer Phrygien a fait pleurer aux veuves leurs maris, leurs fils aux meres, & aux peres vieillis leur plus cher espoir. Quel asyle trouver désormais, si vous consumez par le feu & dans un festin abominable, les tristes restes que Mars a épargnés. Suivez de plus doux conseils, Seigneur. Réprimez cette avidité indigne de vous, préférez l'humanité à la barbarie, & songez qu'une illicite cupidité perd souvent ceux qui s'y abandonnent. (*Préparation fine pour le dénoument.*)

* Le mont Ætna vomissoit donc des flammes du tems d'EURIPIDE. A l'égard du Cyclope, il n'étoit pas certainement Grec. La Gréce ne s'avisa d'envoyer des Colonies en Sicile que longtems après la guerre de Troye. C'est une anticipation qui n'est pas rare chez les Poëtes Grecs.

Voilà, comme on le ſent, du pathétique & du grand, mêlé au bouffon & au trivial. C'eſt ce mêlange inconcevable qui fait le caractére équivoque du ſpectacle ſatyrique.

SILENE *à Polyphême.*

Croyez-moi à mon tour, Seigneur. Engloutiſſez-moi cet Orateur diſert; n'en laiſſez rien perdre. Mangez ſur tout ſa langue; & ſur ma parole, vous deviendrez le Cyclope le plus éloquent & le plus beau diſeur qui fut jamais.

LE CYCLOPE *à Ulyſſe.*

Chetif mortel apprend que Plutus eſt le Dieu des Sages. Le reſte n'eſt que chimere & que vanité pure. Que m'importent à moi les Promontoires dédiés à mon pere? Que m'en revient-il? Prétendois-tu me fléchir par cette fadeur? Je ne crains pas même la foudre de Jupiter, & je ne crois pas après tout que ce Dieu ſoit plus puiſſant que moi. Je le mépriſerai déſormais........

Il porte l'impiété du Polythéiſme au comble. Car pour rendre raiſon de ſes mépris, il dit que ſon antre le met à couvert des orages qu'excite Jupiter; qu'à l'abri de la pluye, dont il ſe rit,

il se livre à la bonne chere; que les peaux de ses chévres, & son foyer, le garantissent de la neige & des insultes de Borée, que la terre fournit des pâturages à ses troupeaux, qu'elle le veüille ou non; qu'il ne fait de sacrifices qu'à son ventre, la plus grande des Divinités; que le Jupiter des Sages est de boire, de manger, & de vivre sans souci; qu'il se moque des Législateurs & des Loix. Il poliçonne même grossierement, comme les valets d'Aristophane, au sujet du tonnerre. Enfin il met le comble à ses rodomontades impies, qu'on n'auroit pas souffertes au Théâtre d'Athènes (même dans la bouche d'un Cyclope qui doit en être bientôt puni,) si l'usage, comme je l'ai dit, n'avoit abandonné aux Poëtes la Religion fabuleuse, fort différente de la réelle.

Le Cyclope conclut son discours en offrant à ses hôtes, avec dérision, pour gages d'hospitalité, le bassin *hérité de ses peres* *, où il doit mettre les Grecs par morceaux, & le feu qui doit cuire leurs chairs.

LE CYCLOPE.

Entrez, entrez, chêtifs humains, venez à ma table & servez-moi un festin

* Marmite où il les fera boüillir.

digne d'un Dieu tel que Polyphême.

ULYSSE.

Hélas, c'eſt bien en vain que j'ai évité les dangers d'Ilion, & ceux de la mer. Je trouve pour dernier écüeil un cœur impie, & plus dur qu'un rocher. Divine Pallas, c'eſt à préſent que j'ai beſoin de ton ſecours. Voici le moment d'un péril plus affreux que tous ceux que nous avons eſſuyés à Troye. Et vous qui habitez le celeſte lambris, puiſſant Jupiter, jettez un regard ſur les gages d'hoſpitalité que l'on nous offre. Si vous ne voyez pas cette execrable impiété, vainement vous honorons-nous comme un Dieu. (*Tous entrent dans la Caverne.*)

SCENE II.

Deux demi-Chœurs de Satyres.

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Allez, vorace & avide Monſtre. Allez raſſaſier votre cruelle faim. Voici des mets dignes de vous. Coupez, déchirez, mettez en piéces ces malheureuſes victimes, jettez dans le vaſe * de vos ſacri-

* Le Grec dit » *dans la peau veluë*, c'eſt-à-di- » re, dans un vaſe de peau. C'étoit l'uſage des

fices, puis ſur les charbons enflammés, leurs membres tremblans, & encore pleins de ſang & de vie.

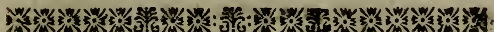
Pour vous, chers amis, (*à l'autre demi-Chœur*) ne me trahiſſez pas. Emmenez la barque, & ſauvons-nous ſeuls. Quittons cet antre fatal.

II. DEMI-CHŒUR.

Quittons ce Maître inhumain qui ſe nourrit de la chair de ſes hôtes. Renonçons à ſes abominables ſacrifices. Regardons comme exécrable quiconque maſſacre des hôtes ſupplians que le hazard amene ſous ſon toit. Combien plus l'eſt celui qui les déchire impitoyablement, comme des victimes; qui

» Barbares, (dit BARNES) de ſe ſervir de baſſins de peaux étenduës ſur le feu pour faire bouillir les chairs ». Cela n'eſt pas aiſé à comprendre. Mais BARNES prétend en avoir allegué un éxemple mémorable dans ſon Hiſtoire Angloiſe d'Edouard III. au liv. 1. c. 1. §. 7. p. 16. Quoiqu'il en diſe, Polyphême avoit des marmites d'airain, comme il paroît par le vers 591. ainſi il faut dire (ſans écouter BARNES) que les baſſins de peaux ſervoient ſimplement à mettre les morceaux des victimes égorgées, & c'eſt uniquement ce que ſignifient les vers 358. & 359. dont il s'agit ici. VIRGILE ſemble avoir imité ce Chœur en divers endroits de l'Eneïde; ainſi qu'il a fait de toute l'avanture du Cyclope.

les roule ſur un brazier ardent, & qui ronge à belles dents leurs brûlans cadavres !



ACTE III.

SCENE I.

ULYSSE, LE CHŒUR.

ULYSSE.

Ciel, que dire, & par où commencer ! L'exécrable ſpectacle que je viens de voir ? Eſt-ce le forfait d'un homme ? N'eſt-ce point plutôt un de ces prodiges fabuleux qu'on ne croit point, & qui font frémir ?

LE CHŒUR.

Qu'avez-vous, Ulyſſe ? L'affamé Cyclope fait-il un feſtin des corps de vos chers compagnons ?

ULYSSE.

Je l'ai vû * en choiſir deux de nous,

*VIRGILE, Æneid. l. 3. v. 623.

Vidi egomet duo de numero cum corpora noſtro
Prenſa manu magnâ, medio reſupinus in antro
Frangeret ad ſaxum, ſanieque adſperſa natarent
Limina.

les examiner d'un regard curieux, les peser dans ses monstrueuses mains, & les trouvant à son goût...... Ciel!

LE CHŒUR.

Ah malheureux étrangers! Hé comment a-t-il fait ces horreurs?

Ulysse raconte » que lui & ses compagnons étant entrés dans la caverne, » Polyphême a commencé par animer » le feu, & par construire un vaste bu- » cher de troncs d'arbres entiers, (far- » deau que trois chariots auroient eu » peine à transporter;) que le Monstre » s'est étendu proche du foyer sur la » terre jonchée de feuilles; qu'il remplit » aussi-tôt un vase * immense du lait » qu'il venoit de tirer de son troupeau; » qu'il prend sa coupe de lierre d'une » grandeur ** démesurée; qu'il met au » foyer son énorme bassin *d'airain*; qu'il » prépare sur la flamme ses broches po- » lies, non avec le fer, mais par le moïen

*C'étoit sa bouteille. EURIPIDE dit qu'elle tenoit dix *Amphores*. L'*Amphore* contenoit 48. *sextiers*, c'est-à-dire 8. *Conges*. Le *Conge* dix livres d'eau.

** Le Poëte rend le verre conforme à la bouteille. Car, selon lui, la coupe étoit large de trois brasses, & profonde de quatre.

» du *Paliure* * ; qu'il apprête en un
» mot tous ſes inſtrumens de cuiſine ;
» qu'enfin ce cuiſinier infernal vient aux
» compagnons d'Ulyſſe ; qu'il en empor-
» te deux, & les tuë, avec meſure &
» réfléxion, comme un Tyran ; car il
» en égorge un dans le fonds du baſſin
» écumant ; & ſaiſiſſant l'autre par un
» pied, il lui briſe le crâne ſur une pointe
» de rocher, fait ruiſſeler le ſang mêlé
» avec le cerveau répandu, puis déchi-
» quetant les chairs par le tranchant d'un
» effroyable coûteau, il les fait griller
» tranquillement au feu, & jette le reſte
» dans le vaſe d'airain ».

Je rougis d'expoſer ces hideuſes peintures, qui à force d'être giganteſques, dégénérent en contes de *peau d'âne*. Mais m'étant déterminé contre mon goût à donner le *Cyclope*, je n'ai voulu rien diſſimuler, ni rien perdre, afin de faire connoître à fonds l'eſpéce originale de ces ſortes de ſpectacles, dont les traits étoient ſans doute toujours outrés, comme ici, pour frapper plus vivement, (j'ai preſque dit plus rudement) les reſſorts des cœurs du menu peuple, plus difficiles à émouvoir. ou par les rail-

* *Paliurus*. Παλιος, arbuſte épineux : Matiere à diſcuſſions recherchées.

leries fines, ou par le jeu délicat des passions.

Ulysse dit qu'à cette vûë il versoit des torrens de larmes, & ne laissoit pas de servir le Cyclope pour le gagner, tandis que ses compagnons effrayés fuyoient çà & là dans les détours de la Grotte comme de timides oiseaux. Il ajoute, que voyant Polyphême rempli de chair humaine, & couché par terre, il lui est venu dans l'esprit un expédient qu'il appelle divin, à sçavoir de présenter au monstre du vin exquis. » Fils de Nep-» tune, a-t'il dit, éprouvez ce fruit de » la Gréce, précieux don de Bacchus. » Le Monstre boit d'un seul trait. Il » admire cette liqueur, éleve les mains » au Ciel, & me remercie (non sans » une amere dérision) d'un présent si » rare, & si digne de l'excellent repas » qu'il a fait ». Ulysse le voyant en belle humeur lui sert une autre coupe, à dessein de se servir de Bacchus pour hâter sa vengeance. Polyphême se met à chanter. Ulysse verse & redouble toujours. » Hé-» las, s'écrie-t'il, le Cyclope fait reten-» tir son antre de je ne sçai, quels airs » barbares, tandis que mes tristes com-» pagnons pleurent amérement. Je saisis » le moment heureux, & je sors à petit

» bruit: c'eſt pour vous propoſer votre » ſalut & le mien. Il eſt entre vos mains. » Le voulez-vous, ou non, parlez. Il » s'agit de fuir une bête féroce, un en- » nemi de l'humanité, & de revoir Bac- » chus avec ſes Nymphes. Votre pere » qui eſt avec Polyphême approuve mon » deſſein; mais il eſt foible & irréſolu. » Semblable à un oiſeau dont les aîles » ſont engluées, il eſt retenu par l'odeur » du vin. Pour vous que la jeuneſſe rend » plus hardis, ſauvez-vous, ſauvez- » moi, revenez à votre ami Bacchus, ſi » different du cruel maître que vous » ſervez ».

LE CHŒUR.

O cher Ulyſſe, que ne voyons-nous luire l'heureux jour où nous puiſſions abandonner ce Tyran! Hélas, qu'il y a longtems que nous ſommes privés de nos anciennes Fêtes! Mais le moyen de ſortir de ces lieux?

Ulyſſe ayant ainſi animé les Satyres par le déſir de Bacchus, & par la haine du Cyclope, pique leur curioſité, vient au fait, & déclare le projet de ſon ſtratagême. C'eſt un artifice digne d'Ulyſſe, remarque-t'on. Polyphême égayé par le vin veut aller rendre viſite aux Cy-

clopes ses fréres, & leur en faire part dans un festin. Ulysse entreprend de le détourner de ce voyage, & de lui faire entendre qu'il doit se réserver à lui seul la connoissance & l'usage de la liqueur Bacchique. Quand il sera endormi dans l'yvresse, le Prince Grec prendra un tronc d'olivier qu'il a remarqué dans la caverne: il le rendra pointu par le moyen de son glaive, il durcira la pointe au feu; & lorsqu'il la verra toute brûlante, il l'enfoncera avec effort dans l'œil du Cyclope, en la tournant avec rapidité. Voilà ce qui s'appelle prévenir le dénoüment, ce que fait souvent Euripide.

Cette imagination paroît si merveilleuse au Chœur qu'il en saute d'allégresse. Il dit du moins qu'il en est fou. Ulysse de son côté promet aux Satyres qu'après le succès de l'entreprise, il les conduira eux & Siléne dans son vaisseau, & les écartera de ce rivage maudit, à force de rames. Les Satyres en reconnoissance s'offrent à servir Ulysse dans son projet. C'est le point où il vouloit les amener. Il retourne donc à l'antre après s'être assuré d'eux, pour retrouver ses chers compagnons, sans lesquels il ne peut consentir à se sauver. Il aime mieux courir

rir tous les risques d'une mort cruelle, que de profiter de son évasion, & de fuir sans eux.

SCENE II.

LE CHŒUR partagé en deux bandes.

Les Satyres se disputent la gloire d'aveugler le Cyclope. Un d'eux entend du bruit dans l'antre. Il impose silence pour écouter. C'est Polyphème qui chante d'impertinens airs, sans prévoir le malheur qui le menace. Un Satyre est d'avis que pour le flater l'on applaudisse à ses chants, en lui donnant l'exemple. En effet un demi-Chœur chante une petite chanson à la maniere d'Anacréon, & dont le sens est, qu'heureux est celui qui jouit des divertissemens de Bacchus.





ACTE IV.

SCENE I.

LE CYCLOPE, SILENE, ULYSSE, LE CHŒUR.

Le Cyclope paroît en faiſant, apparemment, des ſoubreſauts & jettant des cris d'yvrogne. Vraie Scène de farce. Je ne laiſſerai pas d'en tirer exactement ce qui s'en peut tirer, ſauf la déçence des bonnes mœurs, ſans rien perdre que ce qui mérite d'être perdu, ne fût-ce que par la groſſiereté. Euripide & ſes pareils n'avoient en çeci pour objet que de divertir la populaçe, même païſanne,) car les Spectacles étoient la manie univerſelle) & il falloit donner dans le bas. Mais l'on ſent qu'Euripide y donne preſque malgré lui, & moins tête baiſſée que le Cynique Ariſtophane. J'en exçepte un morçeau infame. „ Où ſuis-je ? où „ vais-je ? (dit d'abord Polyphème en „ bégayant „ ;) Puis ayant reconnu ſa cour de Satyres; il ſe glorifie de ſa glou-

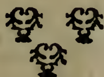
tonnerie en frappant sur son estomach, qu'il compare à un vaisseau richement chargé. Il déclare enfin le dessein qu'il a d'aller au régal *Printannier* * de ses freres les Cyclopes; & il ordonne à Ulysse d'apporter l'Outre de vin qui est dans l'antre. Ulysse obéit, & se retire.

SCENE II.

Les mêmes, *hors Ulysse*.

Les Satyres, suivant le projet pris entr'eux à la fin de l'Acte précédent, se mettent à louer à perte de vûë le hideux Polyphème, sur sa beauté, sur son grand air, sur l'éclat qui brille dans toute sa personne. On le compare comiquement à une de ces charmantes Nymphes qui résident dans les grottes. Le tout est aussi briévement dit que je l'exprime.

* Ce mot de *Printems* semble marquer que cette piéce fut jouée aux Dionysiales célébrées vers le Printems, & dans la Ville même.



SCENE III.

Les mêmes, ULYSSE *revenu.*

ULYSSE *au Cyclope.*

Seigneur, daignez m'écouter. Car je connois mieux que perſonne, ce Dieu Bacchus, dont je vous ai fait connoître la liqueur.

LE CYCLOPE *éclatant de rire.*

Bacchus un Dieu! & quelle eſpéce de Dieu, s'il vous plaît?

ULYSSE.

Ne vous en mocquez pas. C'eſt le plus conſiderable Dieu qu'il y ait au monde pour l'agrément de la vie.

Polyphème ne répond à cela que par une poliçonnerie, qui marque moins l'impiété à l'égard du Polythéyſme, que le mépris conſtant qu'on avoit alors des Fables Poëtiques, ainſi que j'ai crû le prouver.

ULYSSE.

Pourquoi rejetter ce Dieu? Il ne fait point de mal aux mortels.

LE CYCLOPE.

Mais, dites-moi, quel goût bizarre

pour un Dieu de ſe loger dans un Outre ?

ULYSSE.

C'eſt bien le plus docile, & le plus benin petit Dieu qui ſe puiſſe voir. Mettez-le où vous voudrez. Il s'y tient doux & coy.

LE CYCLOPE.

Mais ſied-il à des Divinités d'habiter dans des peaux ?

ULYSSE.

Beau ſujet de s'en offenſer ! Si l'hôte vous plaît, que vous importe ſon domicile ?

LE CYCLOPE.

Il a parbleu raiſon. Cette peau me choque à la verité. Mais j'aime la liqueur qu'elle recele.

ULYSSE.

Croyez-moi donc enfin. Demeurez-ici ; bûvez d'autant, & tenez-vous l'eſprit libre.

LE CYCLOPE.

Mais pourquoi ne pas faire part de mon bonheur à mes freres ?

ULYSSE.

Pourquoi ! ne le voyez-vous pas ? Tant que vous ſerez ſeul heureux, vous en ſerez plus honoré. Rien n'eſt tel que le privilege excluſif.

LE CYCLOPE.

Mais ſi je partage ma félicité, j'en ſerai plus utile.

ULYSSE.

Ce n'eſt plus l'uſage. Un bien partagé eſt ſujet à diſpute. Ignorez vous que Comus * aime la diſcorde & les querelles ?

LE CYCLOPE.

Que m'importe ? duſſai-je m'enyvrer, que m'arriveroit-il ? Eſt-il un mortel aſſez hardi pour m'attaquer ?

ULYSSE.

Le proverbe le dit; on doit ſe tenir chez ſoi quand on a bû.

LE CYCLOPE.

Autre proverbe plus ſenſé. Fou eſt le bûveur qui n'aime pas Comus & les convives.

ULYSSE.

** Fou ! paſſe pour le votre; mais le mien eſt ſage.

LE CYCLOPE.

Ça, tenons conſeil. Qu'en penſes-tu, Siléne ? Faut-il demeurer ou non ?

C'eſt toûjours Siléne que conſulte

* Dieu des Feſtins.

** Je n'ai pû rendre autrement l'équivoque gracieuſe du texte.

Polyphème, vrai modéle d'un maître esclave d'un domestique, qui a pris la supériorité à force de se rendre nécessaire.

SILENE.

Demeurez. C'est mon avis. Quel besoin avez-vous de parasites ?

LE CYCLOPE.

Le gazon fleuri où sont les Cyclopes m'invite, je l'avoue, à quitter ce rocher.

SILENE.

Hé, n'est-il pas doux de boire au milieu des ardeurs du Soleil ? Croyez-moi, couchez-vous par terre, & buvez.

LE CYCLOPE *à Silene.*

M'y voici. Pourquoi, s'il vous plaît, placer la coupe derriere moi ?

SILENE.

De peur qu'on ne l'enleve à votre barbe.

LE CYCLOPE.

Je comprens. Tu veux boire en cachette. Mets-la sous mes yeux. (*A Ulysse.*) Ça vous, ô étranger, dites-moi votre nom.

ULYSSE.

Je m'appelle *Personne* *. Mais quel

* Matiere à une équivoque Homérique, qu'on verra dans la suite.

retour puis-je eſpérer de vous en faveur du vin?

LE CYCLOPE.

Va, je te croquerai le dernier.

ULYSSE.

Conſolante faveur pour un hôte!

LE CYCLOPE *à Siléne*

Hola ho, Siléne, que fais-tu là? Tu bois, je penſe, coquin, &c.

Jeu de Théâtre qui ſent la farce, mais qui n'eſt pas mépriſable en ce genre. Il s'agit en général d'une petite Scène (telle à peu près que celle de Scaramouche *, qui eſcamotte le vin de Pierrot.) Siléne, comme échanſon de Polyphème trouve le ſecret de boire cinq ou ſix razades, tantôt en cachette, ainſi qu'on vient de le voir, tantôt ſous prétexte de faire l'eſſai du vin, tantôt pour attendre que ſon maître ait pris une couronne de roſes, ſuivant l'uſage des buveurs, tantôt pour l'inſtruire à boire avec grace, & en buveur du bel air. Le Cyclope las de ces petits tours de paſſe-paſſe, veut qu'à la place du Vieillard, Ulyſſe lui ſerve à boire.

LE CYCLOPE.

Etranger, prens l'Outre, & ſuis mon échanſon.

* Dans l'ancien Théâtre Italien.

ULYSSE.

Vous faites bien. La vigne eſt accoutumée à ma main.

LE CYCLOPE.

Verſes.

ULYSSE.

Prenez, taiſez-vous ſeulement.

LE CYCLOPE.

Choſe difficile pour un buveur!

ULYSSE *verſant encore.*

Allons; il n'en faut rien laiſſer. Un brave buveur doit boire juſqu'à perte d'haleine & de vin.

LE CYCLOPE.

Dieux! la ſageſſe voltige ſur ce jus.

A peine Polyphème a-t-il encore redoublé, qu'il ſe trouble. Il s'imagine nager ſur les flots de la mer; il voit le ciel confondu avec la terre; il voit Jupiter ſur ſon Trône entouré de la Cour des Dieux. Enfin le Monſtre ſuccombant à l'yvreſſe, (comme dans le *Lutrin* *, la molleſſe à la fatigue d'avoir parlé.)

Soûpire, étend les bras, ferme l'œil, & s'endort.

* Chant II.

SCENE IV.

ULYSSE, LE CHŒUR.

Ulysse profite du sommeil de Polyphème & de Silène, pour exhorter les Satyres à le seconder courageusement dans son entreprise. Le Chœur promet tout » Cessez d'être inquiet, dit-il, nous » aurons des cœurs de rocher & de dia» mant. Mais allez voir si le tison est pré» paré, avant que mon pere se réveille.

ULYSSE *en partant.*

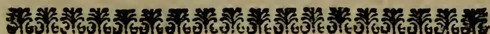
Vulcain, grand Dieu d'Ætna, aidez-moi à brûler l'œil de ce perfide monstre, & délivrez-nous d'un si pressant danger. Et toi, Sommeil, fils de la Nuit, répands tous tes pavots sur ce féroce Géant. Dieux ne souffrez pas que pour prix de tant d'exploits, Ulysse & ses compagnons deviennent la proye d'un barbare qui ne respecte ni les hommes, ni vous; ou vous laisserez penser que la Fortune est une vraye Déesse dont le pouvoir est supérieur au vôtre.

SCENE V.

LE CHŒUR *seul.*

En attendant Ulysse, les Satyres fi-

nissent l'Acte par un chant assez court de joye & de triomphe anticipé, dans l'espoir de voir bientôt le Cyclope aveuglé, de fuir à la suite du Roi d'Ithaque, & de retrouver Bacchus avec ses couronnes de lierre.



ACTE V.

SCENE I.

ULYSSE, LES SATYRES.

ULYSSE.

Taisez-vous, par les Dieux, amis Satyres. Gardez-vous de tousser, de respirer même. Pas le moindre geste. Craignons que son réveil ne prévienne notre projet.

LE CHŒUR

Paix, retenons notre haleine. Hé bien?

ULYSSE.

Tout est prêt. Le tison est ardent. Venez le transporter avec moi.

Les Satyres s'entre-regardent les uns les autres, & se prient mutuellement

de mettre la main à l'œuvre. Ils dévoilent bien leur caractere & leur lâcheté. Prets d'abord à tout entreprendre, ils manquent de cœur quand il s'agit d'exécuter. Les uns s'excusent sur leur foiblesse, les autres sur une crampe qui leur prend tout à coup, quelques-uns sur un mal d'yeux subit; & tous se tirent d'intrigue.

ULYSSE.

Ah lâches....

LE CHŒUR.

Il faut l'avouer, j'ai pitié de mes épaules, & la prudence l'emporte. Voulez-vous qu'on s'expose à être roüé de coups, ou à se voir briser les dents? Mais ne vous embarrassez pas. Je sçai un des chants merveilleux d'Orphée, un chant capable de charmer le tison au point qu'il ira de lui-même percer le crâne du Cyclope, & lui brûler la cervelle.

ULYSSE.

Votre lâcheté me surprend peu. Je vous connoissois, & je vous connois mieux encore. Allons, servons-nous nous-mêmes. Pour vous, employez au moins la langue au défaut du bras. Animez mes compagnons du geste & de la voix. (*Il se retire.*)

A cet égard le Chœur promet de faire merveille, puisqu'il n'est question que de parler. L'on voit aussi-tôt Ulysse & ses compagnons qui apportent avec effort la poutre embrazée par l'extrêmité.

SCENE II.

ULYSSE, ses Compagnons, LE CHŒUR, &c.

LE CHŒUR.

Allons, ferme, courage, hatez-vous; bon. Poussez, enfoncez, brûlez, tournez, pressez. A merveille. Prenez garde à vous.

SCENE III.

Les mêmes, hors ULYSSE & ses Compagnons qui s'échappent après le coup.

LE CYCLOPE *aveuglé & réveillé.*

Ah misérable; on m'a brûlé l'œil.

LE CHŒUR *à part.*

La charmante Musique! Chantes à présent, Monstre.

LE CYCLOPE.

Ah quel douleur! Quel outrage! (A

Ulysse & ses Compagnons.) Mais vous n'échapperez pas de mon antre, troupe vile & méprisable. Plaçons nous à l'entrée de la caverne. Vous passerez tous sous cette main. (*Il marche en tâtonnant.*)

LE CHŒUR *au Cyclope avec affectation.*

Hélas, qu'avez-vous, pourquoi ces cris?

LE CYCLOPE.

Je suis perdu.

LE CHŒUR.

Ah que vous êtes défiguré!

LE CYCLOPE.

Et que je suis malheureux!

LE CHŒUR.

L'yvresse vous a-t'elle fait tomber dans le brazier? Qui vous a donc si cruellement traité?

LE CYCLOPE.

Personne.

LE CHŒUR.

Quoi, personne! Hé, de qui donc vous plaignez-vous?

LE CYCLOPE.

De *Personne.*

LE CHŒUR.

Vous avez donc tort de vous plaindre, & vous n'êtes pas aveuglé.

LE CYCLOPE.

Le puissiez-vous être de même, scélérats!

LE CHŒUR.

Je ne comprens rien à cette énigme. Comment ce qui n'exiſte pas a-t-il pû vous nuire?

LE CYCLOPE.

Vous m'inſultez, miſérables. Répondez: Où eſt-il?

LE CHŒUR.

Qui?

LE CYCLOPE.

Perſonne.

LE CHŒUR.

Nulle part.

LE CYCLOPE.

C'eſt cet étranger... là.... (m'entendez-vous à préſent? Où eſt ce maudit étranger qui m'a perdu. Don fatal! Il m'offre du vin & me trahit? Ah perfide Bacchus... Mais parlez, vous autres; ſont-ils échappés? Sont-ils dans l'antre.

LE CHŒUR.

Ils ſont raſſembés en un peloton dans le creux de cette pierre. Ils n'oſent ſouffler.

LE CYCLOPE.

De quel côté ſont-ils?

LE CHŒUR.

A droite.

LE CYCLOPE.

Où?

LE CHŒUR.

Près de cette pointe. Vous y voici.

LE CYCLOPE *après s'être rudement heurté.*

Ah, malheur ſur malheur! Je me ſuis briſé la tête contre le rocher.

LE CHŒUR.

Les voilà qui fuyent.

LE CYCLOPE.

Ils n'étoient donc pas *ici*, comme vous le diſiez.

LE CHŒUR.

Je ne diſois pas *ici*.

LE CYCLOPE.

Où ſont-ils donc?

LE CHŒUR.

Ils tournent au tour de vous à gauche.

LE CYCLOPE.

Ah, malheureux! Je ſuis joüé. Perfides, vous m'outragez dans le malheur.

LE CHŒUR.

Non, je parle ſérieuſement: voici l'étranger ici devant vous.

LE CYCLOPE.

Traître étranger, où es-tu?

SCENE IV.

Les mêmes, ULYSSE.

ULISSE.

ULYSSE.

Me voici : mais bien loin de toi. Reconnois Ulysse.

LE CYCLOPE.

Ulysse! D'où vient ce changement de nom?

ULYSSE.

Sors d'erreur. Je suis le véritable Ulysse. Tu devois être puni de ta barbarie par mes mains. Vainement me serois-je glorifié d'avoir réduit Troïe en cendres, si je n'eusse vengé mes compagnons si inhumainement immolés.

LE CYCLOPE *étonné.*

Hélas l'Oracle* est accompli. Je me le rappelle avec horreur. Il m'avoit trop véritablement prédit que son retour de Troïe me seroit funeste, & que je serois aveuglé par ton cruel stratagême. Mais trembles à ton tour. Le même Ora-

* *Telemus Eurymedes, quem nulla fefellerat ales,*
Terribilem Polyphemon adit, lumenque quod unum
Fronte geris mediâ, rapiet tibi (dixit) Ulysses.

»Téléme fils d'Eurymus, augure que nul oi-»seau n'avoit trompé, va trouver l'effrayant »Polyphème. Ulysse, lui dit-il, vous arrachera »l'œil unique que vous avez au milieu du front. OVID. *Metam. l.* 13.

cle me venge. Il t'annonce de longues erreurs ſur les flots.

ULYSSE.

Je me ris de tes prédictions; tu es aveugle & je vois. Adieu, je vole au rivage. Je me jette dans mon vaiſſeau. Je vogue ſur la mer de Sicile, & je rentre dans ma patrie.

LE CYCLOPE.

Il n'en ira pas ainſi. Vois ce rocher que j'arrache; je vais t'écraſer avec tes compagnons. Je ſçaurai me traîner ſur la hauteur, tout aveugle que je ſuis,

LE CHŒUR.

Allons nous autres, ſuivons Ulyſſe, & ſervons déſormais Bacchus.

FIN.

TABLE



TABLE GENERALE DES MATIERES.

¶ *Les chiffres Romains marquent le volume ; les chiffres Arabes désignent les pages, & la lettre,* n, *renvoie aux notes.*

A.

B.

C.

D.

H.

J.

L.

N.

O.

S.

T.

V.

X

FIN.



